

CONTES POPULAIRES CANADIENS (*troisième série*).

(*a*) CONTES DE LA BEAUCE.

PAR EVELYN BOLDUC.

79.[1] LA FÉE DE LA MER VERTE.[2]

IL est bon de vous dire qu'il y avait, une fois, un vieillard bien pauvre. Il avait une femme et quatre enfants, et pas de moyens.

Une bonne nuit, le feu prend et brûle toute la maison. Le vieillard de se lamenter: "Qu'allons-nous faire à présent, bonne-femme? Il ne nous reste rien; qu'allons-nous faire?" Les voilà qui partent tous ensemble; ils marchent, marchent, marchent.

Au bout du chemin, qu'est-ce qu'ils voient? Une petite maison. Cognent à la porte: pan, pan! Pas de réponse. Ils entrent et ne trouvent personne en dedans. "Ah bien! ma femme, nous allons toujours coucher ici." Le lendemain matin, ils se lèvent, cherchent partout le maître de la maison; pas un chat! "Ecoute un peu, ma femme, nous allons rester ici jusqu'à ce que le propriétaire revienne. Mais faisons bien attention de ne rien briser." *Comme de fait*, ils restent là tous ensemble et ils cultivent la terre, bien heureux, bien contents, pendant trois ans.

Un beau matin, qui est-ce qui arrive? Le fils du roi. "Bonjour, monsieur!" — "Bonjour, monsieur!" — Voulez-vous bien me dire qu'est-ce que vous faites sur ma propriét*aire?*"[3] — "Ah! mon bon monsieur, ne me faites pas de trouble. Je suis un pauvre homme, ma maison a brûlé, et je suis venu me sauver ici." — "Savez-vous bien qui je suis? Je suis le fils du roi." — "Ah! monsieur le roi, vous êtes riche, ayez pitié du pauvre monde!"

Parmi ses quatre enfants, le vieillard avait une belle petite fille de douze ans, fine comme une mouche. En la voyant, le fils du roi dit: "Si vous voulez me donner votre petite fille pour que je l'amène avec moi, je la ferai bien élever et instruire, et je vous donnerai ma terre et ma maison." Quand on est pauvre, que peut-on faire! "Pauvre enfant, que fait le père, tu seras bien plus riche et heureuse avec le

[1] Les numéros de la troisième série font suite à ceux des séries publiées les années dernières, dans The Journal of American Folk-Lore.

[2] Ce conte et le suivant viennent de Joseph Bolduc ("*Barras*"), de Saint-Victor, Beauce, qui les apprit, dans son enfance, de vieillards du voisinage. Comme ils ne furent pas recueillis sous dictée, la transcription en est assez libre.

[3] Pour "propriété, bien."

fils du roi qu'avec nous; va donc!" Le fils du roi met la belle petite fille dans son carrosse et il file.

Rendu à son château, il dit à sa servante: "Tiens, une petite fille que j'ai prise comme l'enfant de la maison. Aies-en bien soin!" Il va ensuite à l'école et il recommande à la maîtresse de bien instruire la petite fille. La voilà qui va à l'école, apprend ses leçons. Il faut vous dire [1] qu'elle était heureuse!

Au bout d'une couple d'années, elle était grande*tte* et belle, mais belle! Un beau matin, le fils du roi lui dit: "Viens ici un peu, dans ma chambre; je veux te parler. Je t'ai amenée de chez tes parents, qui étaient bien pauvres; j'ai eu soin de toi; je t'ai fait instruire. Aujourd'hui, je veux t'épouser. Qu'en dis-tu?" — "Ah! monsieur le roi, vous voulez rire de moi. Un fils de roi, c'est pas pour une fille comme moi." — "Je t'aime, je veux t'avoir pour ma femme. Si tu veux, nous allons nous marier aujourd'hui." — "Je suis bien la fille la plus chanceuse du monde! Il ne pourrait jamais rien m'arriver de mieux." Et ils se marient le même jour; font une petite noce, mais bien tranquillement.

Au bout de cinq ou six mois, le fils du roi en se levant dit à sa femme: "Ma femme, aujourd'hui, nous allons voir tes parents." — "Ah! mon mari, c'est-il possible que vous vouliez aller voir de si pauvres gens?" — "Oui, tu ne les as pas vus depuis trois ans. Je vais faire atteler mes quatre chevaux à mon carrosse et nous allons partir tantôt."

Comme ils passent dans une petite coulée,[2] ils voient à terre une belle serviette. "Mon mari, laissez-moi ramasser cette serviette." — "Mais, ma femme, des serviettes, nous en avons en quantité chez nous." — "Laissez-moi la ramasser pour l'emporter en présent à mes parents qui sont si pauvres." Le mari se baisse pour ramasser la serviette. Qu'est-ce qu'il y avait dessous? Une vieille bonne-femme, qui lui saute à la gorge: "Epouse-moi ou je t'étrangle." — "Mais, bonne-femme, je ne puis pas, je suis déjà marié. Voyez ma femme assise dans ma voiture." — "Celle-là? Elle n'est bonne qu'à faire une servante. Epouse-moi ou je t'étrangle." La petite femme, qui entend tout cela, dit à son mari de céder, pour sauver sa vie. La fée — c'en était une — dit: "Toi, la petite femme, assieds-toi sur le siège d'arrière." Inutile de vous dire qu'ils ne se rendirent pas voir les parents de la petite femme, pour leur montrer la vieille fée.

Revenus au château, la fée envoie la jeune femme faire le train tout comme une servante, tandis qu'elle-même se fait la reine et la maîtresse partout. Au bout de sept ou huit jours, un beau matin,

[1] Dans le sens approximatif de: "Il va sans dire que . . ."

[2] Vallon.

la fée se lève en sacrant à tout casser: "Ça ne traînera plus comme ça; il faut que je me débarrasse de cette maudite servante! A neuf heures demain matin, je veux qu'on me la pende." — "Mais, ma femme . . ." — "Il n'y a pas de mais. Va me *q'ri* quatre bourreaux pour lui arracher les deux yeux."

Les quatre bourreaux emmènent la jeune femme dans une forêt: "Aimez-vous mieux mourir ou vous faire arracher les deux yeux?" — "Seigneur, grand Dieu! quel triste sort! J'aime encore mieux me faire arracher les deux yeux." Les bourreaux lui arrachent les deux yeux, et la laissent là, assise sur une souche.

Au bout de quelque temps, elle se dit: "J'aime autant mourir en marchant; je trouverai peut-être quelqu'un dans le bois." Et elle se met à marcher, les deux mains devant le visage; marche, marche. Tout à coup, elle entend 'bûcher.' [1] Marchant un peu plus vite, elle crie: "Y a-t-il du monde ici?" L'homme qui 'bûchait' répond: "Oui, il y a un homme." — "Mon bon monsieur, pour l'amour du bon Dieu, amenez-moi chez vous." En voyant cette pauvre femme, la face toute couverte de sang, l'homme se met à pleurer: "Mais, pauvre dame, je ne puis pas vous amener avec moi; ma femme est plus mauvaise que le diable." — "Amenez-moi *pareil;* je mourrais de faim, dans les bois." L'homme attelle, met un peu de bois dans le fond de sa charrette, assied la femme au milieu et lui donne les *haridelles* pour se tenir.

Quand il arrive à la maison, sa femme sort à la porte: "Mais qu'est-ce que c'est, ça?" — "Ma femme, c'est une pauvre malheureuse que j'ai trouvée dans le bois." La maîtresse de maison, en voyant le pauvre visage couvert de sang, dit à la malheureuse: "Pauvre enfant, entrez dans la maison; nous allons vous soigner." Elle lui aide à descendre, lui donne la main, pour la conduire. Après l'avoir fait asseoir dans sa plus belle chaise, elle baigne ses plaies et lui donne à manger. Au bout de quelques semaines, la pauvre malheureuse 'achète' un beau petit garçon.

On l'élève 'au mieux,' en l'envoyant à l'école jusque vers l'âge de sept ans. Les autres enfants lui disaient: "Où est ton père? Où est ta mère? Si tu ne les connais pas, c'est donc que tu es 'un trouvé.'" Le petit garçon s'en va à sa mère en pleurant: "Maman, est-ce que j'ai un père et une mère comme les autres?" — "Oui, mon fils." — "Où est mon père?" — "Cela, je ne puis pas te le dire." — "Où est ma mère?" — "C'est moi, mon enfant." Voilà le petit garçon bien content de pouvoir répondre aux autres. Mais les gens qui l'élevaient et qui avaient si bien soin de sa mère étaient pauvres, et il était mal habillé. Les enfants de l'école criaient: "Guenill*ou*, guenill*ou*!" En colère, le petit garçon retourne trouver sa mère:

[1] Ce mot, au Canada, signifie particulièrement "abattre des arbres."

"Maman, je ne vais plus à l'école." — "Mais, pauvre enfant, que vas-tu faire?" — "Je vais chercher mon père." — "Tu ne le trouveras jamais; il est remarié à un vieille fée qui m'a fait crever les deux yeux et qui t'empêchera de le rejoindre." — "Maman, je vais aller trouver mon père et vous venger de la vieille fée." — "Bonne chance, mon pauvre enfant!"

Le lendemain matin, après que sa mère lui ait donné deux petites galettes, l'enfant part; marche, marche. Rendu à la *brunante*, il voit un vieillard qui 'bûche' à la porte de sa cabane. "Bonjour, grand-père!" — "Bonjour, mon enfant! Où t'en vas-tu donc?" — "Ah! grand-père, j'ai un long voyage devant moi: je cherche mon père." — "Comment s'appelle-t-il?" — "Je ne sais pas; il est marié à une vieille fée qui a fait arracher les deux yeux de ma pauvre mère." — "Je sais de qui tu veux parler. Laisse-moi faire; tu m'as l'air d'un bon enfant; je vais t'aider." Il donne à souper au petit garçon, le fait coucher, lui donne à déjeuner. "Maintenant, voici deux petites galettes que tu mangeras en pensant à moi. Prends le chemin que tu vois devant toi, marche tout droit jusqu'à ce que tu arrives à une grande ville, où tu verras un beau château jaune; c'est là que 'reste' ton père. Tu frapperas à la porte; ton père ouvrira sans te reconnaître. Demande-lui de te prendre comme l'enfant de la maison. S'il ne veut pas, *tourmente* un peu, et tu verras. Bonne chance, mon garçon!"

Part, marche, marche. Rendu à la fourche des quatre chemins, il s'arrête et mange une petite galette, ensuite reprend son chemin. En arrivant à la ville, il tourne à gauche et voit un beau château tout Iaune, reluisant au soleil. "Bon! c'est là." Pan, pan! "Qui est jà?" — "Monsieur le roi, c'est moi, un pauvre enfant; voulez-vous me prendre comme l'enfant de la maison?" — "J'ai déjà un domestique, c'est assez; va-t-en!" — "Cher bon monsieur le roi . . ." — "Voyons, que dit la fée sa femme, toi qui es roi, fais donc un bon coup, une fois." — "C'est bon, entre!" Le petit garçon est bien content: ça commence bien!

Pendant cinq ou six mois, tout marche (comme) sur des roulettes. Un beau matin, voilà la fée en colère, qui sacre, jure, et casse tout dans la maison. "Je veux me débarasser de ce petit garçon-là. Demain matin, à neuf heures, je veux qu'il soit pendu, s'il ne m'a pas ramené le cheval à barbe grise." Voilà notre ami bien en peine, lui qui n'a jamais entendu parler du cheval à barbe grise. Il part et retourne trouver le vieillard, qui 'bûchait' toujours à la porte de sa cabane. "Bonjour, grand-père!" — "Bonjour, mon garçon! Comment t'arranges-tu?" — "Bien tristement; la reine veut me faire pendre demain matin à neuf heures si je ne lui ramène pas le cheval à barbe grise." — "Ne prends pas de peine, je vais t'aider. Viens manger et dormir."

Le lendemain matin, au petit jour, le vieillard donne au garçon deux petites galettes: "Prends le premier tournant devant toi. Quand tu auras faim, mange une petite galette en pensant à moi. Marche jusqu'au champ tout clos en fer. Là, tu verras vingt-cinq lions de garde, les animaux les plus féroces de la terre; l'étable qui renferme le cheval à barbe grise est de l'autre côté. En mettant le pied dans le champ, pense à moi, et aie bien soin de ne pas faire de bruit. En entrant dans l'étable, tu verras un mors de bride en argent; ne le prends pas. Il y en a, ensuite, un en cuivre; ne le prends pas, ça rendrait le cheval trop gaillard. Mais tu prendras le troisième, qui est en bel acier; tu le mettras dans la gueule du cheval que tu selleras; et tout ira bien."

Le petit garçon suit les directions à la lettre. En mettant le pied dans le champ, il pense au vieillard, et tous les lions s'endorment. Sur la pointe des pieds il passe jusqu'à l'écurie, trouve les trois mors de bride, prend le mors en acier, selle le cheval à barbe grise, et saute dessus. Le cheval piaffe, et voilà les vingt-cinq lions réveillés. Mais mon garçon donne un coup de chapeau à son cheval, qui saute pardessus la clôture. Les voilà qui filent comme le vent.

A huit heures et demie, ils étaient rendus à la porte du château jaune. "Madame la reine, venez remiser votre cheval à barbe grise." — "C'est-il possible que tu aies pu le voler aux vingt-cinq lions de garde? Tu as bien du talent, mon petit gars."

Pendant quinze jours, la reine est douce comme un agneau. Au bout de ce temps, un beau matin, elle se lève dans une colère effrayante; elle casse tout dans la maison. "Mais qu'est-ce que tu as encore?" — "Il y a que je veux faire pendre ce guenill*ou*, demain matin à neuf heures, s'il ne me ramène pas le château de cristal, qui est au-dessus de la mer verte, pendu par trois chaînes d'or." Voilà le petit garçon bien en peine. Il va retrouver le vieillard qui lui a déjà tant aidé.

En arrivant, il le trouve encore à la porte de sa cabane, qui 'bûchait.' "Bonjour, grand-père!" — "Bonjour, mon enfant! Qu'est-ce qu'il y a encore?" — "Ah! grand-père, me voilà bien mal pris; la fée veut me faire pendre demain matin, à neuf heures, si je ne lui rapporte pas le château de cristal pendu au-dessus de la mer verte par trois chaînes d'or." — "Ne prends pas de peine, mon garçon; je vais t'arranger ça. Viens manger et dormir."

Le lendemain matin, au petit jour, le vieillard donne au garçon deux petites galettes: "Prends le chemin qui est devant toi et marche tout droit jusqu'à ce que tu trouves la mer verte. Là, en face, tu verras le château de cristal pendu deux arpents au-dessus de la mer verte par trois chaînes d'or. Dans ce château, il y a trois filles à marier qui sont des fées. Elles font croire aux garçons qu'elles vont

les faire entrer en les tirant par une corde, mais quand ils sont dans l'air, elles coupent la corde pour qu'ils se noient. A toi je vais donner un petit canot fait *avec* du papier, pour que tu puisses le plier et le mettre dans ta poche, un petit aviron de bois et un violon. En arrivant à la mer verte, tu nageras jusqu'au château, où tu verras les trois demoiselles qui se promènent sur la *galerie*. Avant de te mettre la corde autour du corps pour monter les trouver, fais leur promettre de ne pas la couper, parce qu'elles tiennent toujours leur promesse. Pense à moi en mangeant tes deux petites galettes."

En arrivant à la mer, le garçon déplie son beau petit canot, et avec son aviron de bois, nage, nage sur la mer verte jusqu'au château de cristal. En arrivant, il voit les trois demoiselles qui se promènent sur la *galerie*. "Bonjour, monsieur! Qu'est-ce que vous voulez?" — "Je suis garçon et je cherche à me marier!" — "C'est bon, vous allez venir nous en parler." — "Mes bonnes demoiselles, je ne viendrai que si vous promettez de ne pas couper la corde en me tirant jusqu'à la *galerie*." — "Nous promettons." Elles lui jettent la corde, qu'il attache autour de sa taille, et elles le tirent jusqu'au haut. Quand il est rendu là, les trois fées se mettent à lui demander laquelle des trois il veut épouser. Il choisit la plus jeune, qui était la plus petite. Les mariages se font vite dans ce pays; en disant: "Marions-nous!" les voilà mariés. Les fées, *c'est* fort! Comme elles le désirent, une belle table bien *gréée* paraît, et la noce se fait.

Le garçon dit: "Maintenant, il faut nous divertir; nous allons danser; je joue bien du violon." — "Mais nous ne savons pas danser." — "Ça ne fait rien; je joue si bien que toute le monde danse en m'écoutant. Mais ma petite femme ne dansera pas; j'aime mieux qu'elle s'assèye à côté de moi." Et il se met à jouer: *Hé zing zing zing, hé zing zing zing!* "Arrête, arrête, nous sommes fatiguées." *Hé zing zing zing, hé zing zing zing, hé zing zing!* Voilà les deux fées tombées à terre, sans connaissance. Le garçon les saisit par la taille et les jette à la mer: vlan, vlan! noyées toutes les deux. "Mais, mon mari, pourquoi as-tu jeté mes sœurs à l'eau?" — "J'avais peur qu'elles mettent le désaccord dans notre ménage; nous serons bien plus heureux seuls ensemble." — "C'est bon! veux-tu visiter mon château?" — "Oui!"

Elle lui montre six belles chambres. Arrivés à la porte de la septième: "Celle-ci, ce n'est pas la peine de la montrer." — "Ouvre la porte, que je voie." — "Elle est pareille aux autres." — "Ma petite femme, laisse-moi entrer, je t'en prie!" — "C'est bon; viens!" Elle ouvre la porte d'une belle chambre. Au milieu il y avait une table où était perchée une corneille qui gardait une corbeille; dans la corbeille se trouvaient deux beaux yeux. "Mais qu'est-ce que je vois, là?" — "Il faut que je te dise, mon cher mari, que nous étions

quatre sœurs, fées: deux que tu viens de noyer et une autre qui a fait arracher ces yeux à la femme du fils du roi, qu'elle a ensuite épousé." — "Ah! ah!" — "Cette corneille, c'est la vie de ma sœur; si tu lui cassais les pattes, tu casserais les jambes de ma sœur; si tu lui tordais le cou, tu tordrais le cou de ma sœur." — "Ah! ah! c'est bien drôle pour moi, toutes ces histoires-là. Et la petite manivelle à côté de la table, qu'est-ce que c'est?" — "C'est la manivelle qui transporte le château où je veux; je tourne trois tours à droite en disant: 'Château, va à telle place,' et aussitôt le château y est rendu." Imaginez si notre garçon écoutait tout cela avec attention; il avait bien compris que c'étaient les yeux de sa mère qui étaient dans la corbeille.

En descendant l'escalier, il dit: "Ma petite femme, les yeux qui sont dans la corbeille, y aurait-il moyen de les poser de nouveau?" — "Oui, si quelqu'un les remettait sous leurs propres paupières avec amitié, la femme verrait encore avec des yeux de quinze ans." — "Bonne chose à savoir! A présent, amusons-nous, dansons!" — "Mais je ne sais pas danser." — "Je joue si bien du violon qu'en m'écoutant, on sait danser." — "Mais j'ai peur que tu me noies comme mes deux sœurs." — "Pas de danger, ma petite femme, je t'aime bien trop pour cela!" — "C'est bon!" Le voilà qui se met à jouer: *Hé zing zing zing, hé zing zing zing!* "Arrête, arrête, je suis fatiguée." *Hé zing zing zing, hé zing zing zing!* La petite femme tombe à terre, sans connaissance. Son mari la saisit par le bras et la jambe et la jette, vlan! à l'eau. Aussitôt, il monte en courant à la chambre de la manivelle, tourne trois tours: "Château, va devant la maison de mon père." Du coup il se trouve rendu. Comme c'est la nuit, il s'assure seulement qu'il est bien rendu à la bonne place; puis il se couche et s'endort.

Le lendemain matin, le roi se lève, sort dehors. Qu'est-ce qu'il voit? Le beau château de cristal suspendu dans les airs par trois chaînes d'or. "La reine, viens vite voir!" Elle sort à la course: "Mais c'est-il bien possible que ce soit le château de cristal pendu dans les airs par trois chaînes d'or? Ce petit garçon-là a bien du talent." Comme elle disait cela, le garçon sort sur sa *galerie:* "Bonjour, le roi! bonjour, la reine!" — "Bonjour, mon garçon!" — "Monsieur le roi, entrez donc dans mon château." Le roi entre: "Monsieur le roi, savez-vous qui je suis?" — "Oui, tu es le petit garçon que j'ai engagé comme l'enfant de la maison." —"Non, monsieur le roi; je suis votre propre fils. Vous rappelez-vous de ma pauvre mère à qui votre deuxième femme a fait arracher les yeux?" — "Oui, je m'en rappelle trop bien; elle est morte dans les bois." — "Non, elle n'est pas morte; c'est elle qui m'a élevé, avec de pauvres gens qui nous ont toujours bien traités. Venez avec moi." Ils montent

dans la septième chambre: "Voulez-vous que je nous venge de la fée?" — "Ah oui!" Le garçon saisit la corneille, lui casse les deux pattes et lui tord le cou. En même temps, ils entendent 'beugler' la bonne-femme,.dans l'autre maïson. Ils courent voir et la trouvent morte.

Le roi fait alors atteler par ses valets ses quatre chevaux à son carrosse; le garçon met les yeux de sa mère dans une petite boîte qu'il emporte dans sa poche; et les voilà partis, cherchant l'homme qui 'bûchait' dans l'abatis.

En arrivant, le roi veut entrer tout de suite: "Attendez un peu, mon père; je vais entrer le premier." Il entre: "Bonjour, ma mère!" — "Ah! cher enfant, c'est donc toi?" — "Oui, ma mère, j'ai trouvé mon père, et je suis venu vous poser les yeux." Il s'avance, lui ouvre les paupières et remet avec amitié les yeux dedans les paupières. Aussitôt, la mère voit avec des yeux de quinze ans. Le roi entre, embrasse sa femme, et je vous laisse penser s'ils étaient contents tous ensemble. "A cette heure, nous allons payer les gens qui ont eu si bien soin de vous. Mes amis, combien demandez-vous pour tout votre *trouble?*" — "Monsieur le roi, ce n'est rien." Mais le roi leur laisse quelques cents piastres en récompense, et il repart avec sa femme et son fils. En arrivant chez lui, il fait mettre un table garnie de toutes sortes de beaux plats, de belles viandes. Ils firent un grand repas, mais moi, ils ne m'invitèrent pas.

80. LE PETIT JARDINIER. [1]

Il est bon de vous dire qu'une fois il y avait un roi qui avait un fils unique.

Ce fils lui dit, un beau jour: "Mon père, je voudrais voyager sur la mer, faire le trafic." Le roi lui grée un beau bâtiment, le charge de beau drap, de belles soieries.

Au bout de quelques jours de marche sur l'eau, il arrive chez une reine veuve. Comme il accostait *au* quai, la reine, en grande politesse, vient lui offrir de loger chez elle. Cette reine avait un fils unique de quinze ans, qui n'avait jamais vu de bâtiment. L'autre prince lui dit: "Venez faire la visite de mon bâtiment." Les voilà qui y vont tous les deux. Le petit garçon trouvait tout ça bien beau: "Mais faites donc marcher votre bâtiment un peu, que je fasse un petit tour." — "Oui!" Après avoir fait un tour, le petit garçon dit: "Maintenant, c'est assez. Ramenez-moi chez ma mère." — "Mon petit garçon, tu parles bien, tu est bien fait, j'ai envie de t'amener avec moi." — "Monsieur, je vous ai pris pour un gentilhomme, mais je vois bien que vous êtes une canaille; reconduisez-moi tout de

[1] Cf. note accompagnant no 79.

suite chez moi." — "Je t'amène avec moi ou je te jette dans l'île d'Orléans, qui est toute pleine de bêtes féroces." — "J'aime encore mieux me faire jeter sur l'île avec les bêtes féroces." Le prince prend le petit garçon par sa culotte, le vire trois tours en sacrant comme un déchaîné et le lance à l'eau. Mais l'eau n'était pas profonde, et le jeune homme réussit à gagner le bord.

En pleurant, il se met à marcher. Il trouve un petit sentier qu'avaient fait les bêtes féroces. "Puisqu'il faut mourir, j'aime autant mourir tout de suite." Et il part à marcher à la rencontre des animaux.

Au bout de quelques minutes, qu'est-ce qu'il voit? Une petite poussière. "C'est peut-être une bête qui vient me manger; j'aime autant en finir tout de suite. Allons voir." A la fin, il voit que c'est un homme qui s'en vient: "Bonjour, monsieur!" — "Bonjour, monsieur! Que venez-vous faire ici?" — "Ah! mon bon monsieur, c'est une canaille qui m'a jeté sur cette île garnie de bêtes féroces, pour me faire dévorer. Ne pourriez-vous pas m'amener chez vous?" — "C'est bien difficile; le roi mon maître n'a qu'une fille unique avec qui je dois me marier, et il ne veut pas qu'elle voie d'autre homme." — "Mon bon monsieur, un guenill*ou* comme moi ne peut pas vous faire tort; amenez-moi donc!" — "C'est bon, vous allez m'aider à *cultiver* les vaches. On verra ce que le roi dira." Et ils partent.

Rendus à la porte du château: pan, pan! "Qui est là?" — "C'est un pauvre enfant qu'une canaille a jeté dans l'île garnie de bêtes féroces, pour le faire dévorer." — "Va-t-en!" La reine, qui écoutait par la porte de sa chambre, crie: "Je t'en prie, toi qui es roi, ne fais donc pas l'avare. Un domestique de plus, ça ne sera pas trop." — "C'est bon, c'est bon! je vais le garder; il aidera à *cultiver* les vaches." Le garçon reste comme ça un an à travailler.

La fille du roi le trouvait beau et fin, et elle le suivait partout. Un beau jour, le roi dit à la reine: "T'aperçois-tu de quelque chose?" — "Non! Qu'y a-t-il?" — "T'aperçois-tu que notre fille tourne autour du petit *engagé?*" — "C'est vrai. Tu n'aimes pas cela? Voici ce que nous allons faire: nous allons le mettre à travailler dans le jardin; il sera toujours sale, et notre fille le laissera bien tranquille." — "C'est bon!"

Le lendemain matin, la reine donne au garçon une vieille culotte sale, en disant: "Aujourd'hui tu vas travailler dans mon jardin d'un arpent carré. Arrange tout bien *à* l'ordre." — "Oui, madame la reine!" Il se met dans le jardin, plante des rosiers, sème de belles fleurs, sarcle les oignons. Tout poussait, que c'était toute beauté de voir cela.

Les jeunes filles, *ça* aime les fleurs; la fille du roi était toujours dans le jardin à se cueillir des bouquets. Le roi n'était pas trop content

de cela. Il appelle sa fille. "Ma fille, tu sais que j'ai élevé un garçon exprès pour te marier à lui; mais tu tournes toujours à l'entour du petit *engagé;* il faut que cela cesse." — "Mon père, le jardinier est aussi bon garçon que votre choisi." — "Ça ne fait rien; il n'a pas de talent et je ne veux pas que tu te maries à lui." — "Pas de talent? Mais depuis qu'il travaille dans le jardin, tout fleurit à merveille; les oignons sont gros comme ça." — "Ecoute un peu; ils vont partir tous les deux sur la mer, dans deux jours, pour faire le trafic. Promets-tu de te marier à celui qui reviendra le plus riche, dans six mois?" — "Oui, mon père!"

Les rois, *c'est* fort et capable de faire n'importe quoi. Dans deux jours, le roi fait bâtir et gréer deux beaux bâtiments qui avaient l'air bien pareils, mais qui ne l'étaient pas. Celui du petit jardinier était en mauvais bois et mal arrangé; il devait coûter beaucoup à tenir en ordre. Celui du choisi était en bon bois, bien fini, extra. Pour les marchandises, le roi fait la même chose; à son préféré, il donne une charge de beaux draps, de belles soieries; au jardinier, des vieilleries, de l'indienne. La jeune fille, s'en apercevant bien, appelle son ami et lui dit: "Tu te fais tricher, mais va à la grâce de Dieu! Fais ton possible et tout ira bien."

Et les voilà partis. Vers le bout de leur temps, le choisi arrive avec son bâtiment à la plus grande ville du monde. Là, il débarque et il vend dans les rues toute sa marchandise avec un gros profit. Quand il a fini de vendre, il s'en revient, le soir, vers son bâtiment, ses poches pleines d'argent. Dans une *baisseur*, il rencontre une pauvre femme, qui lui dit: "Vous qui êtes riche et généreux, faites donc enterrer le pauvre cadavre que vous voyez au bord du chemin, et qui empeste trois lieues à la ronde." — "Bonne-femme, laisse-moi passer mon chemin tranquille; ce n'est pas de mes affaires."

En arrivant sur le bord de la mer, le choisi voit arriver le petit jardinier: "Ah! tu es en retard, l'ami! Dépêche-toi."

Le petit jardinier débarque, vend sa marchandise aussi bien que possible. Vers la *brunante*, comme il s'en revient, il rencontre une vieille femme dans une *baisseur*. "Mon bon jeune homme, je vous en prie, faites donc enterrer le pauvre cadavre que vous voyez au bord du chemin et qui empeste trois lieues à la ronde." — "Oui, madame, mais je ne suis ni bedeau ni rien; enseignez-moi donc le chemin de l'église." — "Oui, mon bon monsieur."

Mais le curé de l'endroit était *chérant;* il prend tout l'argent du petit jardinier, des mille et des mille piastres. Aussi, le jardinier s'en revenait en pleurant à chaudes larmes, quand, en chemin, il revoit la vieille femme. "Mon bon jeune homme, qu'avez-vous donc à pleurer?" — "Ah! madame, ce n'est pas étonnant si je pleure. Je croyais que c'était comme chez nous pour se faire enterrer ici, que

cela coûterait une trentaine de piastres; mais il a fallu que je donne tout mon argent, des mille et des mille piastres. Le choisi du roi va arriver avant moi, maintenant, et je vais perdre ma belle princesse." — "Mon bon jeune homme, vous êtes poli et de bon cœur; je vais vous aider, parce que je suis fée. Le roi du pays d'à côté est aveugle depuis sept ans; il a fait battre un ban dans tous les pays du monde qu'il donnera sa fille en mariage et tous les biens qu'il pourra emporter à celui qui lui rendra la vue." — "Mais je ne veux pas de sa fille en mariage. J'aime mieux ma princesse; et je ne peux pas lui rendre la vue." — "Pas si vite, mon garçon! Prenez cette petite bouteille et cette plume. En arrivant vous ferez passer le roi dans une chambre noire, et trois fois de suite, vous lui graisserez les yeux. Si vous ne voulez pas de sa fille, vous vous arrangerez avec lui ensuite." — "Merci, madame la fée! Vous êtes bien bonne et je ne vous oublierai pas."

Le petit jardinier embarque dans son bâtiment et s'en va tout droit chez le roi aveugle; arrive à la porte, demande à coucher. "Monsieur le roi, voulez-vous que je vous rende votre vue de quinze ans?" — "Cher jeune homme, tous les meilleurs médecins du monde ont essayé, pas un n'a réussi; ce n'est pas vous qui me guérirez." — "Laissez-moi toujours essayer." — "Ha! ha!" La reine, qui écoutait en *faisant son petit train*, dit: "Essaye donc; ça ne peut pas te faire mal." — "Non, non!" A force de s'obstiner, le roi change d'idée, et il entre dans le cabinet noir. Le jardinier donne à la reine son portemanteau après avoir pris la petite fiole, grosse comme ça, et la plume. Il fait asseoir le roi, lui ouvre la paupière et par trois fois passe la petite plume. Le roi crie: "Mon Dieu! je vois un peu." — "Couchez-vous sans broncher; je reviendrai." Le jardinier part, en fermant la porte. Vers neuf heures, il retourne et il fait la même chose. Le roi crie: "Mon Dieu! je vois quelque chose." — "Couchez-vous sans broncher; je reviendrai." Le petit jardinier va se coucher dans une chambre bien éclairée. "Demain, au soleil levant, je serai debout."

En effet, le lendemain matin, il se lève avec le soleil qui brillait sur la terre, entre dans le cabinet noir et repasse trois fois la petite plume sur l'œil du roi. "Maintenant, venez avec moi." En ouvrant la porte du cabinet noir, le roi crie: "Mon Dieu! je vois avec mes yeux de quinze ans. La reine, viens ici tout de suite avec mes six enfants, que je n'ai jamais vus." Imaginez si toute la famille était contente!

Après déjeuner, le roi dit au jardinier: "A cette heure, mon ami, vous allez avoir ma fille en mariage. Voyez si elle est belle! Et vous aurez tous les biens que vous voudrez emporter." — "Non, merci, sire mon roi! Votre princesse est bien belle, mais je ne suis pas venu ici pour me faire payer, seulement pour vous rendre service." — "Il faut que vous preniez quelque chose. Si vous ne voulez pas de ma

fille en mariage, c'est que vous en aimez une autre." — "Oui, j'aime la princesse du roi mon maître, mais je crois bien que je l'ai perdue." Et il raconte tous ses malheurs au roi. "Mon ami, je veux t'aider; attends à demain." Et le roi lui fait bâtir un beau bâtiment tout en or et en argent, avec une belle chambre bien finie, en beau bois; ce qu'il y avait de plus rare au monde.

Pendant ce temps-là, le préféré du roi arrive chez son maître, avec de beaux présents pour tout le monde. "Ma fille, prépare-toi tout de suite à te marier." — "Mais, papa, le petit jardinier n'est pas arrivé." — "Votre petit jardinier, dit le choisi, il n'est pas prêt de revenir; il a gaspillé tout son argent à parler avec les femmes pour faire enterrer les cadavres." — "Ma fille, tu vas te marier tout de suite avec mon choisi." — "C'est bon, mon père; mais pas ce soir, il est trop tard."

Le lendemain matin, le roi court réveiller sa fille: "Lève-toi, il est temps de te marier." — "Mon père, laissez-moi aller regarder dehors encore une fois." — "C'est bon!" — "Mon père, mon père, venez donc voir ce qui arrive sur la mer; cela luit comme un soleil." — "Mais qu'est-ce que ce peut bien être? Ma fille c'est peut-être quelque faraud qui vient pour toi. Mets vite tes rubans et pousse-toi. Tu te marieras demain."

Arrive ce beau bâtiment, tout en or et argent. En voyant le capitaine si bien habillé, le roi ne reconnaît pas le jardinier. "Ma fille, pousse-toi pour cet homme riche. Ah! c'est toi, jardinier? Où as-tu pris ton beau bâtiment?" Le jardinier débarque, embrasse la princesse, donne la main au beau-père et leur conte toutes ses aventures. Imaginez les belles noces qu'ils firent! Ils écrivirent une lettre à la fée, pour la remercier; mais moi, ils ne m'ont rien écrit.

SAINT-VICTOR, BEAUCE, P.Q.

(*b*) CONTES DE CHICOUTIMI ET DE LA MALBAIE.

PAR MALVINA TREMBLAY.

81. LE ROYAUME SOUS L'EAU.[1]

Il y avait, une fois, un oiseleur.

Un jour, il part avec sa cage pour la chasse. Marche, marche. Arrive au pied d'une côte, regarde en haut et aperçoit une femme penchée, qui contemplait un oiseau dévorant un poisson. Monte la côte, s'approche tout doucement de la femme, lui met la main sur l'épaule et lui dit: "Vous êtes mon esclave; suivez-moi!" et il l'emmène.

[1] Récité par Mme Octave Tremblay (Léa Savard), née en 1831, à La Malbaie, et longtemps domiciliée à Chicoutimi, P.Q. Mme Tremblay, qui sait tout juste lire et écrire, apprit ce conte à Chicoutimi, à l'âge de 15 ans, de Jim Alexander, alors âgé de près de 30 ans et à peu près sans instruction.

Ils arrivent chez le roi. L'oiseleur dit aux domestiques: "Allez dire au roi que j'ai une belle chasse à lui vendre." Le serviteur va parler au roi: "Sire mon roi, il y a là un oiseleur qui a une belle chasse à vous vendre." Le roi: "Allez lui dire de *r*entrer."

L'oiseleur entre avec sa chasse. C'était une princesse comme le roi n'en avait jamais vu, si belle qu'il s'en amourache tout de suite. Il dit: "Bien sûr, je l'achète; elle est bien trop belle. . ." Il ordonne aux femmes de chambre de l'emmener et de lui mettre les plus belles toilettes et les plus riches bijoux possible.

Quand sa toilette est achevée, les femmes disent: "*A'ct'heure*, belle princesse, vous êtes plus belle que le jour. Allons chez le roi." — "Allez dire au roi que s'il veut attendre trois jours pour me voir, je serai encore cent fois plus belle." Le roi dit: "Mon *Dou!* trois jours, c'est bien long: j'en suis déjà amoureux, fou; les trois jours ne passeront jamais." Il consent, tout de même.

Au bout des trois jours, il se lève de grand matin, au petit jour, met ses plus beaux habits et va frapper à la porte de la princesse, qui vient lui ouvrir. "Bonjour, belle princesse! Vous êtes bien?" *Motte.*[1] Il lui fait plusieurs questions, mais ne reçoit aucune réponse. Il est bien découragé. La prenant par le bras, il l'amène avec lui et la présente à sa cour.

Le soir venu, il donne un grand souper. Il place la princesse à sa droite, lui sert les meilleurs morceaux. Elle mange, mais reste tout le temps muette. Après le souper, la musique joue, et la danse commence. Le roi invite la belle princesse. Elle se met à danser comme une marionnette. Tout le monde de dire: "Si elle ne parle pas, elle danse bien, toujours."

Après la danse, ils rentrent dans leur appartement. Le roi essaie de la faire parler, mais sans y réussir.

Pour couper au plus court, au bout d'un an et un jour, le roi fut bien surpris de l'entendre lui parler. Il la prend dans ses bras, l'embrasse. Il pleure de joie. "Jamais je croirai que vous me parlez, enfin!" — "Si je vous parle, c'est que j'ai une grande faveur à vous demander, et un grand secret à vous dire. J'ai eu bien de la peine; ce n'est pas ma place ici. Mon royaume, à moi, est sous l'eau. Voilà un an que j'en suis partie, et je n'ai pas eu de nouvelles de mes parents. Si vous le vouliez, je les ferais venir." — "Ah! certainement que je le veux, si vous pouvez les faire venir."

Elle le quitte aussitôt et s'en va dans une petite chambre, ouvre une petite valise, dans la valise prend des petits papiers, et elle se met à la fenêtre. Avec ses papiers elle envoie dans l'air des petites *boucanes* bleues. Au bout de quelques minutes, elle entend frapper à la porte. Comme elle court ouvrir, le roi se sauve se cacher dans

[1] C'est-à-dire: pas un mot.

son cabinet. C'était la mère et l'oncle de la princesse qui arrivaient. Ce fut un grand bonjour!

Voilà que la table se met pour le dîner. Elle y fait asseoir ses parents, mais elle oublie de faire avertir le roi, qui est encore enfermé. Par le trou de la serrure, il regardait ce qui se passait, et il avait bien peur. Pendant que la mère et l'oncle mangeaient, le feu leur sortait par la bouche et par le nez. La princesse s'en aperçoit. Elle se lève et va chercher le roi. "Vite, sire mon roi! Pardonnez-moi si je vous ai oublié. J'étais si contente de voir maman et mon oncle que je n'ai pas pensé à vous. Mais venez, maintenant." — "Non, je ne suis pas pour y aller; j'ai bien trop peur de tout ce qui se passe depuis une heure. Vous me saigneriez aux quatre membres que vous ne trouveriez pas une goutte de sang." — "N'ayez pas peur. Ce n'est que leur ambition de vous connaître qui est cause de ce que vous avez vu. Venez!" Elle l'entraîne avec elle. En effet, dès qu'ils l'aperçoivent, le feu cesse de leur sortir par la bouche et par le nez.

Trois jours après l'arrivée de ses parents, la reine offrit au roi un beau petit garçon, dont il fut bien content.

Quand l'enfant eut un peu grandi, l'oncle dit au roi et à la reine: "Si vous vouliez me le confier, j'irais le montrer à mon royaume." La reine ayant assuré au roi qu'il ne lui arriverait aucun mal, il consentit à laisser partir son fils. L'oncle prit l'enfant, et lui ayant donné le pouvoir de voyager sous l'eau, il partit avec lui, et le ramena au bout de trois jours. "Le temps en est venu, dit l'oncle, nous allons retourner dans mon royaume. Dans douze ans je reviendrai ici, et dans ce temps-là, votre fils pourra me suivre à la chasse."

En effet, au bout de douze ans le roi *ressoud.* Il trouve l'enfant grandi, et dit: "Maintenant tu vas pouvoir m'accompagner à la chasse." Aussi, tous les jours, il l'amène avec lui. Le prince se développait et devenait très-habile chasseur. Il rentrait bien fatigué, le soir, au château.

Un soir qu'il est plus fatigué que de coutume, il tombe endormi, après souper, sur le sofa de la salle à manger, pendant que les parents, eux, parlent ensemble de lui. L'oncle dit au roi et à la reine: "Il faudrait marier notre garçon à une belle princesse que je connais. Mais son père ne veut pas la laisser se marier, et tant qu'il n'aura pas donné son consentement elle métamorphosera tous ceux qui demandent sa main. Il est cependant très avare, et il aime beaucoup les diamants. Je vais lui apporter deux cassettes de diamants et de bijoux, et quand il sera encore dans la joie de recevoir ces présents, je lui demanderai sa fille en mariage pour le prince." Le prince, s'étant réveillé pendant cette conversation, avait tout entendu. Il s'était amouraché tout de suite de cette princesse rien qu'à en entendre parler. Quand son oncle voulut partir pour son royaume, il lui demanda de l'amener

avec lui. Il tourmenta si fort que son oncle fut obligé de consentir. Les voilà partis.

Rendu dans son royaume, il fait part de son projet à la grand'mère, et lui recommande de bien veiller sur le prince pendant qu'il sera absent. Il fait ses préparatifs en cachette et part pour aller chez le roi avec de riches présents. Le roi était bien content de recevoir tant de richesses, mais quand on lui demande sa fille en mariage, il se met en grande colère, et ne veut pas entendre raison. Il fait tant de tapage que la princesse, qui avait eu connaissance de ce qui se passait, se sauve sur une île avec deux de ses femmes.

Pour revenir au petit prince, il avait guetté le départ de son oncle, et l'avait suivi. Mais comme il n'avait pas l'habitude de voyager seul dans l'eau, il se perdit, et, à moitié mort de fatigue, vint atterrir sur cette île même où la princesse s'était sauvée, et il s'était évanoui.

Ayant aperçu ce beau petit garçon, la princesse s'en approche et le fait revenir à lui. Elle l'asseoit prés d'elle, au bord d'un petit ruisseau, et elle lui demande comment il se fait qu'il est là. Il lui raconte donc son histoire et dit qu'il aime déjà tant cette princesse qu'il n'a pas voulu attendre le retour de son oncle pour connaître son sort, et qu'il a *déserté* sa grand'mère. La princesse lui prodigue toutes sortes de tendresses. Elle lui dit: "Beau prince, vous devez avoir faim, après tant de fatigues? Voici un morceau de galette; mangez-le, ça vous fera du bien." Aussitôt qu'il a mangé la galette, elle lui lance une poigné d'eau au visage en le maudissant, et le voilà changé en oiseau. Elle l'envoie porter par ses femmes dans un endroit où il ne pourra trouver aucune nourriture.

Au bout de quelques jours, un oiseleur qui passait par-là aperçoit l'oiseau. "Quel bel oiseau! Si je pouvais le prendre, je ferais *gros d'*argent avec. Je n'en ai jamais vu de si beau." Il approche sa cage. Poussé par la faim et tenté par tout ce que cette cage contient, l'oiseau y entre et se fait prendre. L'oiseleur content part avec sa proie, et tout le long de son chemin il crie: "Argent de mon oiseau! qui veut acheter mon oiseau?" Mais il refuse toutes les offres, disant: "Le roi m'en donnera bien plus."

Arrivé chez lui, il dit à sa femme: "Viens voir le bel oiseau que j'ai pris." Sa femme portait toujours trois voiles devant ses yeux parce qu'elle avait eu un sort et ne pouvait supporter la vue d'aucun autre homme que son mari. Elle lève ses voiles pour regarder l'oiseau, mais aussitôt elle les rabaisse, en disant: "Vous m'avez trompée. Ce n'est pas un oiseau, mais un homme métamorphosé. Je connais même celle qui l'a mis dans cet état; nous avons été élevées ensemble. Pendant qu'elle s'instruisait à faire le mal, moi j'apprenais à faire le bien. Grâce à cela, je suis capable de le faire revenir comme il était auparavant." Elle fait quelque magie, et voilà l'oiseau rede-

venu jeune homme. Il est bien content, je vous en garantis. Mais la bonne-femme lui dit qu'il ne peut pas rester chez elle, parce que celle qui l'avait changé en oiseau viendrait et mettrait tout à feu et à sang pour le ravoir. Il faut donc partir.

Marche, marche. Arrive au bord d'une rivière et voit venir un troupeau d'animaux de toutes sortes. Ces animaux parlent entre eux et se lamentent sur leur sort. Le prince en est bien étonné. Continuant à marcher, il passe dans une ville qui semble toute endormie. Marche, marche. Au loin il aperçoit une petite maison toute couverte de mousse. Il se décide d'y aller. Il arrive, frappe à la porte. *Ce* qui vient lui ouvrir? Un vieux bonhomme, si vieux qu'il en a de la mousse sur le visage. "Dis-moi donc, mon pauvre petit garçon, d'où viens-tu? Depuis un siècle que je suis ici, je n'ai vu âme qui vive." Le jeune prince lui raconte son histoire. "Je vois! dit le vieillard. Je la connais. C'est elle qui a métamorphosé la ville que tu viens de traverser, ainsi que le troupeau d'animaux que tu as dû rencontrer. Ce sont tous ses amoureux qu'elle a ainsi changé et qui devront rester en animaux jusqu'à ce que son père ait consenti à son mariage. Elle va tâcher de t'arracher d'ici, et je ne pourrai pas l'en empêcher. Je vais toujours te garder ce soir et demain. Quand elle viendra, tiens-toi loin de la porte."

En effet, le lendemain, de bonne heure, ils voient la princesse venir en tête de son troupeau d'esclaves. En apercevant le jeune homme, elle s'informe d'où il venait. Le vieillard dit que c'est un de ses neveux, venu en visite. La princesse veut absolument l'emmener avec elle, mais le vieux réussit à se défaire d'elle. Quand elle est partie, il dit: "J'ai pu réussir aujourd'hui, mais demain elle va revenir cent fois plus forte, et je serai bien obligé de te laisser partir. Voici une petite galette que tu vas mettre dans ta poche. Quand tu auras été avec elle quelques jours, elle essaiera de te jeter un sort, et elle t'offrira de la galette. Prends-la et *sans* faire *semblant de rien*, mets-la dans ta poche; puis prends celle que je viens de te donner et mange-la. Tâche de retenir les paroles qu'elle dira quand elle te jettera de l'eau à la figure. N'aie pas peur. A ton tour, offre lui de gouter à ta galette, et fais-lui manger celle que tu auras cachée. Jette-lui de l'eau à la figure en répétant ses paroles, et change-la en jument. Tu viendras me voir avec elle. Prends bien garde de jamais la débrider, et n'aie pas peur de la fouetter. Si tu fais comme je te dis, tu seras sauvé; autrement, malheur à toi!"

Le lendemain, la princesse revient accompagnée comme la veille. Elle fait tant d'instances que le vieillard doit consentir à laisser partir son hôte, mais avec la promesse que tous les quinze jours elle le laissera venir le voir. Tout le temps qu'il marche au côté de la princesse, il entend les animaux répéter: "Que c'est donc de [m]alheur, un

si beau jeune homme! Et dire qu'elle va faire de lui comme de nous autres!" Mais elle l'avait tellement ensorcellé qu'il n'y faisait pas même attention.

Au bout de quinze jours, elle le conduit au bord d'une fontaine où ils s'assoient. Elle lui dit: "Tiens, j'ai apporté de la galette; nous allons manger un peu." Il se souvient des recommendations du vieillard, et fait comme il lui avait dit. La princesse est bien surprise quand elle voit qu'elle a manqué son coup. Faisant semblant d'avoir voulu jouer avec lui et lui faire peur, elle dit qu'elle est bien contente de voir qu'il n'est pas peureux, qu'elle ne craindra pas de rester seule avec lui, puisqu'il est si brave." A son tour, il lui dit: "J'avais oublié; moi aussi, j'ai de la galette que m'a donnée mon grand-père, avant de partir. En voulez-vous un morceau?" Sans se défier, elle accepte et mange la galette. Il lui jette aussitôt de l'eau au visage en prononçant les paroles qu'il lui a entendu dire, et il la change en jument. Alors il part et va voir le vieillard dont les paroles lui ont si bien servi. Celui-ci est bien content de le revoir; il lui fait des compliments et d'autres recommendations, et lui répète de ne jamais débrider sa jument.

En s'en allant, comme il traverse un grand bois, il voit sortir une vieille sorcière, laide, en haillons sales, avec deux grosses poches remplies, à chaque côté. "Monsieur, comme vous avez une belle jument!" — "Oui, la mère, n'est-ce-pas qu'elle est belle? Voulez-vous l'acheter?" — "Combien demandez-vous?" — "Mille louis." — "Marché conclu!" et elle lui compte son argent. Il avait voulu rire de la vieille, la croyant bien trop pauvre pour acheter une jument de mille louis. "Vous êtes folle, la mère, vous savez bien que ma jument n'est pas à vendre." — "La jument est à moi; vous me l'avez vendue, voici votre argent; donnez-la-moi ou j'appelle les gendarmes." Pris de peur il descend de cheval. La vieille arrache la bride, et la jument devient princesse. Elle maudit le prince de nouveau et le met encore en oiseau, qu'elle envoie porter dans la tour d'un château abandonné, pour qu'il périsse de faim.

Pour revenir sur nos pas, les parents du jeune prince, qui n'en avaient jamais eu de nouvelles, étaient bien inquiets. Une nuit, sa mère rêva qu'il était en esclavage dans un château, et presque mourant. Un corbeau lui apporta la nouvelle et lui dit que si elle voulait le revoir en vie et le délivrer elle n'avait pas de temps à perdre. Quand elle se réveilla, elle fit immédiatement venir son oncle et lui raconta ce qu'elle avait appris en songe. Il décida d'aller immédiatement chez le père de la princesse et de lui arracher son consentement bon gré mal gré. Qui fut dit fut fait. Le vieillard eut beau se mettre en colère, il fut saisi, pendu par les pieds et fouetté sans miséricorde jusqu'à ce qu'il eut donné son consentement pour tout de bon. Alors

tout rentra dans l'ordre. La princesse délivra toutes ses victimes, et se maria au jeune prince. Ils firent des noces, mais je ne fus pas invitée.

82. LE COFFRE DE FER.[1]

Il y avait, une fois, une bonne-femme. Elle avait un fils, qui s'appelait *Tit-Jean.*

Un jour, *Tit*-Jean dit à sa mère: "*Cou'don,* maman, il faudrait bien que je commence à gagner notre vie, *à'ct'heure.* Vous êtes vieille, c'est à mon tour de travailler." — "Ah bien non, par exemple! tu es encore bien trop jeune. Attends que tu sois plus grand pour me quitter." — "Tachez donc d'être raisonnable, maman, vous savez bien qu'il faut que je travaille, et je suis bien assez fort pour gagner ma vie."

Il décide de s'en aller. Prend ses lignes et ses *agrès* de pêche, va piocher des vers; et il part, marche, marche, marche, arrive au bord de la mer, jette son hameçon, attend, attend, mais ça ne mord pas. "Je ne suis pas pour rester ici toute ma vie à attendre; je vas aller essayer ailleurs." Comme il allait pour tirer sa ligne, une dernière fois, il ne fut pas capable de l'arracher du fond de l'eau, où elle était prise. "Je ne peux pas casser ma ligne. Je vas attendre que la mer baisse, pour voir ce qu'il y a, là." En effet.

Quand il voit qu'il peut aller dans l'eau sans se noyer, il retrousse ses culottes et marche, marche, jusqu'à la ceinture. Regarde au fond et voit que sa ligne est accrochée. "Qu'est-ce que c'est que ça?" Il tourne, *vire* autour. C'est un gros coffre de fer. Une clef est dans la serrure. D'abord il ne peut pas faire tourner la clef, qui est rouillée, mais, à force de travailler, il réussit à *débarrer* le coffre. Lève le couvert. Qu'est-ce qui sort de dedans? Un grand géant, maigre et en colère. "Ah! mon petit ver de terre, tu vas voir ça. Je me suis bien promis que je dévorerais celui qui m'ouvrirait le coffre. Voilà un siècle que je suis ici sans manger." — "Voyons! tu n'es pas fou! Je t'ouvre le coffre, te voilà sorti, et pour me payer tu veux me dévorer? Dis-moi donc plutôt comment tu as fait pour entrer dans ce coffre, toi qui es si grand. Je ne peux pas croire que c'est toi qui étais fourré là-dedans. Faut que tu sois souple comme pas un pour t'être *raco-quillé*[2] comme ça." — "Ce n'est pas difficile! Tiens, regarde comment j'ai fait." Il *embarque* dans le coffre et se met à se tortiller. Tortille, tortille. Quand la tête lui arrive à l'égalité du couvert, *Tit*-Jean ferme vivement le couvert et donne un tour de clef.

Voilà le géant encore enfermé. "Ah mon *Tit*-Jean, ouvre-moi le

[1] Conté, en 1917, par Mme Vve Octave Tremblay (maintenant d'Ottawa), née Léa Savard, à La Malbaie (Charlevoix), en 1831. Mme Tremblay apprit de conte à Chicoutimi.

[2] Recoquillé.

coffre, je t'en prie! Je ne veux plus rester ici." — "Tu as déjà resté un siècle, tu *en* resteras bien encore un autre si tu attends après moi pour te faire sortir. Tu as voulu me dévorer, hein? Bien, arrange-toi, *à'ct'heure!*" — "Je t'en prie, *Tit*-Jean, ouvre-moi, je ne te ferai pas de mal, je te le promets; et pour te récompenser je te mènerai où il y a du beau poisson comme tu n'en as jamais vu." — "J'aime autant ne jamais prendre de poisson et ne pas t'ouvrir." — "Voyons, *Tit*-Jean! ouvre-moi le coffre, et je te promets, foi de géant, que je ne te ferai pas de mal et que tu ne le regretteras pas." — "C'est bon, puisque tu fais serment, je vas t'ouvrir; mais n'oublie pas ta promesse de me mener où il y a du si beau poisson." *Tit*-Jean ouvre le coffre. Le géant sort, cette fois bien content. "Viens!" dit-il à *Tit*-Jean.

Les voilà partis ensemble. Marchent, marchent. Arrivent au bord d'un beau lac tranquille. "*A'ct'heure*, *Tit*-Jean, jette ton hameçon. Mais il faut, par exemple, que tu me promettes de ne pas prendre plus qu'un poisson par jour, où bien il t'arrivera malheur." *Tit*-Jean promet, et le géant disparaît.

Tit-Jean jette sa ligne à l'eau et aussitôt il tire un beau poisson d'or et d'argent, comme on n'en a jamais vu de pareil. Il est bien content, je vous en parle. "Je vas aller voir le roi; il me donnera un bon prix *de* mon poisson."

Comme de fait, s'en va chez le roi, cogne à la porte. On vient lui ouvrir. "Allez dire au roi que je veux lui parler." Le valet va dire au roi: "Il y a là un jeune homme qui demande à vous parler." Le roi répond, "Amenez-le." — "Sire mon roi, dit *Tit*-Jean, je vous apporte un beau poisson, comme vous n'en avez jamais vu." — "Combien demandes-tu pour ce beau poisson?" — "Quatre mille piastres," dit *Tit*-Jean. "Ce n'est pas trop cher pour un poisson pareil, et je te remercie de me l'avoir apporté." Le roi fait payer le poisson, et *Tit*-Jean s'en va bien content.

Le roi invite toute sa cour à venir manger le beau poisson. Le cuisinier prépare le poisson, le fait cuire. Quand il est bien cuit d'un bord, il va pour le retourner. Arrive dans la cheminée une grande femme blanche, qui dit: "Poisson, es-tu mort?" — "Pas encore mort, mais dépêchez-vous! Je me meurs." La femme blanche donne un tape sur la poêle, la poêle *vire à l'envers*, et voilà le poisson disparu.

Le cuisinier est bien découragé, comme vous pouvez le penser. Il ne peut se décider à aller raconter la chose au roi. Il envoie un petit marmiton annoncer la nouvelle. Le roi dit: "Allez demander à *Tit*-Jean de m'en apporter un autre. Cette fois vous mettrez des gardes autour de la cheminée pour guetter le poisson."

S'en va dire à *Tit*-Jean d'aller pêcher un autre poisson aussi beau que le premier et de l'apporter au roi. *Tit*-Jean va encore jeter son hameçon dans le lac tranquille, et il prend un autre beau poisson doré. Il va le porter au roi, qui lui donne encore quatre mille piastres.

Le cuisinier fait cuire le poisson, après avoir fait placer des gardes tout autour de la cheminée. Juste comme il va retourner le poisson pour le faire rôtir sur l'autre côté, une grande femme blanche *ressoud* par le plancher. "Poisson, es-tu mort?" — "Poisson vit encore, mais se meurt. Dépêchez-vous!" Donne un tape sur la poêle, et voilà le poisson parti.

Pendant ce temps-là, *Tit*-Jean avait marché jusque dans une ville *'amorphosée*. Un chemin s'ouvrait devant lui et se refermait en arrière, aussitôt qu'il avait passé. Marche comme ça pendant un grand bout de temps. Arrive à un beau château où tout paraît abandonné. Entre dans le château, regarde partout. Personne. Il y avait de la viande dans les fournaux, et toutes sortes de bonnes choses, mais tout cela était *'amorphosé;* pas moyen d'en manger.

Tit-Jean se met à visiter le château. Ouvre une porte, et voit, dans la chambre, une belle princesse qui dort. Il s'approche et embrasse la princesse sans qu'elle se réveille, et il continue sa visite.

Comme il arrive à une autre chambre, il entend des gémissements et des plaintes à faire dresser les cheveux sur la tête. Il n'a que le temps de se cacher derrière une porte, quand il voit passer une grande femme blanche sortie de la chambre d'où partaient les plaintes.

Il laisse partir la femme, puis il quitte sa cachette et entre dans la chambre. Il aperçoit un vieux bonhomme tout ensanglanté et presque mourant, qui pousse des gémissements effrayants. Il s'approche de lui et lui demande ce qui pouvait bien l'avoir mis dans cet état. "Ah! mon cher monsieur, vous avez dû voir sortir un femme d'ici, tout à l'heure. Cette femme, c'était autrefois la mienne. Un jour, elle s'est amourachée d'un nègre, et elle m'a quitté pour se mettre avec lui. Son nègre, un jour, est tombé bien malade. Alors elle dit que c'était moi qui lui avais jeté un sort; et, depuis ce temps-là, elle vient tous les jours me donner une bonne volée. Elle m'en a promis une autre bonne pour *à* soir. Mais je pense bien que je ne vivrai pas jusque-là; elle m'a presque tué." — "Ah! c'est comme ça qu'elle vous traite! Cette fois-ci, attendez un peu! C'est moi qui vas lui arranger son nègre." Il part et va se cacher dans le bois, jusqu'au soir.

Quand il entend les cris du vieux, il se dit: "Voyons, c'est le temps, pendant qu'elle est avec son bonhomme, de trouver le nègre." En cherchant, il trouve le nègre derrière un arbre. "Qu'est-ce que tu fais là, toi, *faignant?*" [1] lui demande *Tit*-Jean. — "*Heu! Heu!* que je suis malade!" dit le nègre. "Ah, tu es malade, hein? Attends un peu, je vas te guérir, moi!" Prend son épée, attrape le nègre et le coupe en quatre morceaux, et le *bougre* dans le puits.

Il n'a pas sitôt fini qu'il voit venir la femme blanche, qui parle de

[1] Fainéant.

loin à son nègre: "Mon pauvre chéri, où est-ce que tu es? Ne dis rien, va! Je t'assure qu'il l'a mangée bonne, *à* soir. Mais tu me réponds pas. . .?" En avançant, elle arrive nez à nez avec *Tit*-Jean, qui dit: "Qu'est-ce que tu cherches par ici, toi?" — "Ça n'est pas de tes affaires. Je cherche mon mari. Qu'est-ce que tu en as fait, misérable?" — "Ah! tu cherches ton mari, hein? Bien, va le voir, là." Il lui montre le puits, en disant: "C'est là que tu [pourrais bien] aller le rejoindre. Je t'ordonne de remettre toutes choses comme elles étaient avant, la ville, les poissons, le château, ton mari, et le reste." Elle veut bien se rebiffer, mais *Tit*-Jean lui dit: "Veux-tu te dépêcher, vieille sorcière! Si tu ne fais pas tout de suite ce que je te dis, tu vas avoir affaire à moi." La peur la prend et elle consent à ce que *Tit*-Jean veut. Elle se met à marmotter des paroles magiques, et voilà que tout revient comme auparavant. Jean lui demande: "As-tu bien tout arrangé?" — "Oui, *Tit*-Jean, tout est bien. Ne me fais pas de mal." — "Tu vas aller retrouver ton nègre, *à'ct'heure.*" *Tit*-Jean *pogne* la bonne-femme, la fend en quatre avec son épée, et la jette dans le puits.

Il s'en va ensuite dans le château où il retrouve le vieux roi, qui était bien content, je vous en parle! Pour récompenser *Tit*-Jean, le roi lui donne en mariage la belle princesse qu'il avait embrassée pendant qu'elle était endormie, et il lui cède la moitié de son royaume.

Ils firent des grosses noces. Comme je voulais voir ce qui se passait — car ils ne m'avaient pas invitée — je m'approchai; mais ils me donnèrent un coup de pied au derrière, et ils m'envoyèrent jusqu'ici.

83. LA PETITE SOURIS ET LE PETIT CHARBON DE FEU.[1]

Il y avait, une fois, une petite souris et un petit charbon de feu. Un jour, la petite souris dit au petit charbon de feu: "Veux-tu, nous allons traverser la rivière?" — "Comment veux-tu traverser la rivière? Nous n'avons pas de chaloupe." — "Ce n'est pas malin; nous allons mettre deux brins de paille en croix et nous traverserons dessus." — "Tu n'es pas folle! Tu sais bien que je mettrai le feu à la paille et que je me *nèyerai.*" — "C'est toi qui es fou, petit charbon de feu. Comment pourrais-tu mettre le feu à la paille dans l'eau? L'eau l'éteindrait tout de suite. Viens donc, peureux!" Il proteste bien un peu, mais elle le tourmente si fort qu'il se laisse gagner.

La petite souris prend deux brins de paille, les met en croix et les pose sur la rivière. Elle fait embarquer le pauvre petit charbon de feu, qui avait bien peur, allez! Elle pousse la paille au large. "Bon

[1] Conté par Hélène Landry (Ottawa), âgée de 12 ans, qui l'apprit il y a quatre ans de sa grand'mère, Vve. L.-H. Tremblay, née à La Malbaie (Charlevoix), vers 1831, et plus tard domiciliée à Chicoutimi.

voyage! lui crie-t-elle, je vas aller te rejoindre *betôt.*" Mais elle avait à peine dit cela qu'elle voit une petite fumée sur l'eau. Le petit charbon de feu avait mis la paille en feu. Il voulut se débattre, mais il tomba à l'eau et mourut, malgré ses efforts. La petite souris qui le voyait s'en aller en *drive*, tout noir, riait comme une petite folle. Elle rit si fort qu'elle creva sa petite panse. "Bon, dit-elle, me voilà bien plantée! Je suis punie pour ce que j'ai fait. *A'ct'heure*, comment faire? . . . Je vais aller chez le cordonnier pour me faire coudre."

La voilà partie. Marche, marche. De peine et de misère, elle arrive chez le cordonnier.

"Bon cordonnier, voulez-vous me coudre ma petite panse, s'il-vous-plaît?" — "Je te la raccommoderais *ben*, mais je n'ai pas de soies pour mettre à mon ligneul. Va dire à la truie qu'elle me donne des soies pour mettre à mon ligneul, et je te coudrai ta petite panse."

La voilà partie . . . Arrive chez la truie. "Bonne truie, voulez-vous me donner des soies pour que le cordonnier en mette à son ligneul et qu'il me couse ma petite panse?" — "Je t'en donnerais *ben*, mais je n'ai rien à manger. Va dire au meunier de m'envoyer du son; je te donnerai des soies pour le cordonnier."

Elle s'en va chez le meunier. "Bon meunier, voulez-vous me donner du son pour la truie, qui me donnera des soies pour que le cordonnier me raccommode ma petite panse?" — "Je t'en donnerais *ben*, mais je n'ai pas de grain à moudre. Va demander au champ de me donner du grain, et je te donnerai du son."

Pauvre petite souris, la voilà qui part. Marche, marche, en tenant ses tripes à poignées. Elle arrive au champ. "Bon champ, voulez-vous me donner du grain pour le meunier, pour qu'il me donne du son pour la truie, qui me donnera des soies pour le cordonnier, pour qu'il me raccommode ma petite panse?" — "Comment veux-tu que je te donne du grain? Je suis pauvre comme tout. Va dire au bœuf de me donner du fumier pour m'engraisser, et je te donnerai du grain pour le meunier, qui te donnera du son pour la truie, qui te donnera des soies pour le cordonnier, pour qu'il te recouse ta petite panse."

Elle s'en va donc trouver le bœuf. Le bœuf lui demande d'aller lui chercher de l'eau à la rivière, parce qu'il a soif. La voilà encore partie.

Elle va à la rivière chercher de l'eau et l'apporte au bœuf, qui lui donne du fumier, qu'elle porte au champ, qui lui donne du grain pour le meunier. Le meunier lui donne du son qu'elle porte à la truie. La truie lui donne des soies pour le cordonnier. Le cordonnier met des soies à son ligneul, puis coud la petite panse de la petite souris. La petite souris remercie le cordonnier et s'en va en courant, promettant

bien de ne plus déchirer sa petite panse. Moi j'ai pilé *sus* la queue de la petite souris, qui a fait: *Quit-quit!* Mon conte est fini.[1]

OTTAWA, CAN.

(c) CONTES DE CHARLEVOIX ET DE CHICOUTIMI.

PAR C.-MARIUS BARBEAU.

84. LA PRINCESSE DU TOMBOSO.[2]

Une fois, un roi. Il avait trois fils.

Devant *de* mourir, le vieux roi leur dit: "Vous irez derrière, dans l'écurie. Vous trouverez un vieux bol. Secouez-le et ce qui en tombera, ça sera votre héritage."

Ordinairement on tient le mort deux fois vingt-quatre heures *sur les planches;* mais les enfants du roi avaient tant de hâte de secouer le bol qu'au bout de vingt-quatre heures, hola! le bonhomme.

Le plus vieux prend le bol et *l'escoue.* Tombe une bourse. Ecrit,[3] sur la bourse: "Chaque fois que vous fourrez la main dedans, vous aurez cent écus." Le prince dit à ses frères: "Ma fortune est faite, moi."

Le deuxième *escoue* le bol. Tombe un cornet. Ecrit, sur le cornet: "Soufflez par un bout et vous aurez cent mille hommes à votre service. Quand vous voudrez vous en défaire, soufflez par l'autre bout et vous n'aurez plus rien."

Le troisième secoue le bol. Tombe une ceinture. Ecrit, sur la ceinture: "Mettez la ceinture sur vous, et ce que vous souhaiterez, vous l'aurez." Il dit aux autres: "Ma fortune est faite, à moi aussi."

Ces princes avaient entendu parler d'une princesse appelée "la princesse du Tomboso," qui était belle comme un astre. Le plus jeune des trois frères dit: "Je vas aller voir la princesse du Tomboso." Ses frères répondent: "Tu vas aller faire voler ta ceinture." — "Mes frères, ne craignez pas! J'ai ma ceinture sur moi. Si on veut me la voler, je me souhaiterai hors du château."

[1] LE PETIT CHARBON ET LA PETITE SOURIS.—(Fragment récité par Annette Tremblay, âgée de six ans, en 1916, Quai des Eboulements, Charlevoix. Sa mère, Marie Tremblay, de qui elle l'a appris, l'avait entendu réciter à des vieillards de l'endroit, quand elle était toute jeune. Recueilli par C.-M. Barbeau.)

Une fois, c'était un petit charbon et une petite souris. Partis ensemble, ils ont à passer un petit ruisseau. Ils mettent une paille sur le ruisseau pour passer. Le petit charbon dit à la petite souris: "Passe devant." La petite souris répond au petit charbon: "Passe devant, toi," *Tit* charbon passe devant. Il brûle la petite paille et il tombe à l'eau. La petite souris rit, rit! Elle s'est déchiré la petite panse. . . .

[2] Conte récité par Joseph Mailloux (Saint-Pascal, Eboulements) en juin 1916. Marcel Tremblay (Saint-Joseph, Eboulements) nous a récité une variante plus détaillée de ce même conte, que nous utiliserons ailleurs.

[3] C.-à-d. sur la bourse est écrit. . . .

Bien sûr, mon jeune prince se *grèye* son *piaffe*[1] le mieux qu'il peut, met sa ceinture sur lui, se souhaite dans la chambre de la princesse du Tomboso. Toute surprise, la princesse jette un cri, en lui disant: "Êtes-vous un homme de la terre ou du ciel?" Lui répond: "Ma princesse, je suis un homme de la terre, qui vient vous voir." — "Par quel moyen, demande la princesse, êtes-vous tombé dans ma chambre?" — "C'est une bagatelle. J'ai une petite ceinture sur moi. Aussitôt que je me souhaite dans une place, j'y suis; et dans une autre, c'est pareil." — "Ah! dit la princesse, je ne crois pas ça; c'est impossible!" — "Bien, il répond, ma princesse, vous allez voir." Se souhaite dans une autre place, disparaît, et se retourne une deuxième fois dans la chambre de la princesse. La princesse dit: "C'est une chose qui est au-dessus de moi. Je ne peux pas le croire. Donnez-moi votre ceinture."

Prend sa ceinture et la donne à la princesse. En la passant sur elle, la princesse dit: "Je me souhaite avec mon père." Elle tombe dans la chambre du roi. "Vite, elle dit, mon père! un gueux scélérat se trouve dans ma chambre, pour me ravir l'honneur."

Le roi en colère amène ses soldats, monte à la chambre de sa fille, prend mon gars, le sort du château; et on le rue de coups, de la tête aux pieds. Et quand on le croit mort cent fois, on le jette au bord du chemin.

Il est là plusieurs jours, sans connaissance. Enfin, la connaissance lui revient. Le fou de lui, il est bien peine. Il pense: "Retourner voir mes frères, il vont m'ôter la vie, bien certain!" Mais la faim l'oblige à repartir vers ses frères.

De loin, [ceux-ci] le voient revenir, la tête basse. Il n'a pas l'air trop gaillard. Ses frères sortent à la porte, prennent chacun un bâton et frappent sur la terre, lui faisant comprendre que s'il approche, c'est sa destruction. Mais comme il n'a pas de choix, il arrive vers ses frères. Lui faisant bien des reproches, il le menacent de l'enfermer pour qu'il ne puisse jamais sortir. Un d'eux dit: "Entre dans cette chambre. Tu n'en sortiras plus." Il n'ose pas dire un mot.

Au bout d'un mois, il dit à son frère qui avait la bourse: "Si tu voulais me prêter ta bourse, j'irais m'acheter ma ceinture." Son frère dit, en sacrant: "Toi, tu as donné ta ceinture à la princesse; mais tu n'iras pas lui donner ma bourse!" — "Tiens, il dit, mon frère, tu vas voir. Je vas aller au château, demander à parler à la princesse. Je lui donnerai des écus et des écus encore, de ma bourse. Elle finira bien par me remettre ma ceinture." Son frère répond: "Sur les yeux de ta tête! si tu vas laisser ma bourse à la princesse, tu perdras la vie."

Prend la bourse et puis part. Arrive au château, demande à parler

[1] Sens incertain.

à la princesse; ce qu'on lui accorde. Rentre dans la chambre de la princesse du Tomboso. Après lui avoir donné le bonjour, il lui demande sa ceinture. "Mais, elle répond, vous n'avez pas de ceinture ici." — "Ecoutez, ma princesse; ce n'est pas ça! Je vas vous donner tant d'écus, un nombre d'écus épouvantable. . ." La princesse fait: "*Hah!* tu n'as pas tant d'écus que ça." Il finit par dire: "Je remplirai votre chambre d'écus." — "Ah! ça prend un petit *gringyeux* comme toi pour parler [ainsi]; mon père n'en aurait seulement pas assez pour couvrir le plancher." — "Mais, dit le prince, c'est une saloperie pour moi! J'ai une bourse, et c'est assez de mettre la main dedans pour en tirer cent écus, cent écus." — "Ah bien, mystère!" dit la princesse.

Quand il voit ça, le prince *hâle* la bourse de sa poche; de la bourse tire cent écus. Pah! pah! pah! cent écus, sur le plancher; encore cent écus. . . "Ah! dit la princesse, je vas vous redonner votre ceinture. Mais laissez-moi donc mettre la main dedans la bourse, pour voir si elle ferait pareil pour moi?" Donne la bourse à la princesse, qui met la main dedans, se souhaite avec son père. "Vite! elle dit, mon père, le scélérat, le gueux est encore à ma chambre; allez!"

On prend mon prince, on le frappe jusqu'à ce qu'on le croie mort sept fois, et on le jette *'aut en bas* du château, dans la rue. Il est là huit jours, monsieur! Ses frères comprennent qu'il avait perdu sa bourse.

Au bout de huit jours, la connaissance lui revient. Sa première pensée, c'est de retourner chez ses frères. [Ceux-ci], qui sont au guet, le voient arriver tout piteux, tout couvert de terre et de vase. Sans attendre qu'il arrive, ses frères lui crient de loin que les cent coups l'attendent. Mais leurs bâtons ne l'empêchent pas d'approcher. "Entre!" dit celui qui lui avait donné sa bourse. "Tu n'auras pas de chambre, mais tu vas rester dans la cheminée. Quand on le jettera un os, tu le rongeras; quand on n'en aura pas de reste, tu t'en passeras."

Le prince est là un mois. Au bout de ce temps, il dit à son frère qui avait le cornet: "Si tu voulais me prêter ton cornet, j'irais chercher la bourse et la ceinture." Son frère répond: "Ne crains pas! Si tu penses de donner mon cornet comme tu as fait de la bourse et de la ceinture. . ." — "Tiens! mon frère, tu vas voir si cela a du bon sens. Je n'irai pas au château; je ne pourrai pas donner le cornet à la princesse. Une fois entré dans la ville, je soufflerai dans le cornet: cent mille hommes à mon service; j'assiégerai la ville et j'aurai la ceinture et la bourse."

Cette fois, ça avait du bon sens tout en plein. Son frère lui donne son cornet. Il s'en va à la ville. Une fois passé la porte, souffle dans son cornet; cent mille hommes. "Que voulez-vous, que désirez-vous, maître?" — "Il faut assiéger la ville."

A ce moment le roi *s'adonne* à passer en carrosse avec sa princesse, près de la porte de la ville. Le roi est surpris de voir tant d'hommes. Mon prince s'avance à la course, disant à la princesse: "Si vous ne me remettez pas mon *butin*, j'assiège la ville, et vous allez passer au fil de l'épée." — "Ah, grand Dieu, dit la princesse, sûrement que je vas vous remettre votre *butin!* Mais dites-moi donc par quel moyen vous pouvez avoir autant d'hommes à votre service, dans si peu de temps." — "Mais, ma princesse, ce n'est rien pour moi. Je n'ai que la peine de souffler dans mon cornet: cent mille hommes à mon service." La princesse répond: "Je suis tellement surprise d'un pouvoir pareil chez un homme que ne vous crois pas." — "Bien, il répond, ma princesse, vous allez voir." Tire son cornet de sa poche, souffle dans un bout, pas un homme; souffle dans l'autre bout, cent mille hommes; souffle dans l'autre bout, plus un homme. La princesse dit: "Arrêtez, monsieur, espérez! Je vas vous donner votre *butin*." Détache la ceinture de sur elle; prend la bourse et s'approche pour la remettre avec la ceinture. "Mais, elle dit, s'il-vous-plaît que je souffle dans le cornet pour voir si c'est pareil quand c'est moi. . ." Prend le cornet, donne à la princesse. Elle souffle dedans; cent mille hommes: "Que voulez-vous, princesse, que désirez-vous?" — "Prenez-moi cet homme, battez-le moi, mettez-le moi à mort." On *pique* mon prince à la *déroute*, et on le laisse par terre, mort.

Il est là huit jours. Au bout de huit jours, la connaissance lui revient. Mais, plus moyen de revenir à ses frères; c'est fini, il faut se résoudre à mourir.

Tout près de là, il y avait un petit bois; près du bois, un marais. "Ah! il dit, je vas toujours aller me traîner dans ce bois-là, pour mourir." Tout près du marais, il aperçoit un pommier si chargé de pommes que les branches en craquent. Contre le pommier, un prunier dont les branches plient sous les prunes. Il pense: "Avant de mourir, je vas bien manger des pommes et des prunes à mon soûl." Monte dans la tête du pommier, se met à manger des pommes.

Quand il a mangé des pommes un certain temps, il veut descendre du pommier. Il s'aperçoit que le nez lui traîne à terre. "*Sacrégyé!* il dit, c'est *de* mourir avec un gros nez." Tombe à terre, sur son nez. A force de donner des coups d'un côté et de l'autre, il vient à bout de se traîner à côté du prunier. Mange des prunes.

Quand il a mangé des prunes, pas mal longtemps, il s'aperçoit qu'il a, dans la figure, le plus beau nez qu'on ait jamais vu. "Tiens! il dit en lui-même, voilà une bonne affaire."

Le lendemain matin, il se casse du jonc et il se tresse un panier. Le panier fait, il l'emplit de pommes et de prunes, s'en va sur le marché de la ville.

Passant par là un domestique du château de la princesse aperçoit

les pommes et les prunes nouvelles. Il court dire à la princesse qu'il y a des pommes et du prunes nouvelles d'arrivées." La princesse demande qu'on les lui apporte, pour en manger.

Assise dans un beau fauteuil, vous n'en doutez pas, elle mange plusieurs pommes. Voulant se lever, elle *se pile* sur le nez; pan, à bas! Tout de suite, elle se jette sur son lit, la face en bas, dans l'horreur. On s'en va avertir le père, le roi. "Vite, au médecin!"

Médecin arrive, prend la princesse, lui touche au poulx. Le médecin dit: "Ça n'est pas une maladie dangereuse; elle n'a pas de fièvre. *Dévirez*-vous, que je vous voie *dévirée*, si vous n'avez pas la fièvre." Diable! elle ne veut pas. La princesse dit: "Ça n'est pas un bon docteur; un autre!"

Après que mon prince ait resté près du château pour voir ce qui s'y passe, il en va chez un docteur et il lui demande ses habits, pour les acheter. S'habille en docteur, s'en va offrir ses services au roi, pour la maladie de sa princesse.

On le *re*conduit au lit de la princesse. Là, il fait à peu près comme les autres avaient fait. Comme elle a toujours le visage en bas, dans son lit, il dit: "Princesse, *dévirez*-vous, que je vous voie la langue. . ." Mais elle ne veut pas. La prenant par les épaules, il la *vire* la face en l'air. "Ah! il dit, princesse, vous avez un mâle nez." Il ajoute: "Ne vous découragez pas. Je vas courir chez mon apothicaire et je reviendrai aussitôt pour vous faire disparaître ce nez-là."

S'en va au marais, cueille des pommes et des prunes et retourne au château. Prend quatre ou cinq prunes, fait manger à la princesse. Voilà la princesse avec le nez tout raccoursi. Fait manger quatre ou cinq pommes. Pan! le nez tombe en bas du lit. Il dit: "Ma princesse, vous avez des choses qui ne vous appartiennent pas. Donnez-moi-les, parce qu'elles m'enlèvent toute la puissance de mon remède; autrement je ne pourrais pas vous guérir." — "Ah! elle dit, monsieur, j'ai une petite ceinture ici, qui consiste en rien." — "Donnez-moi-la, princesse. Quand vous serez guérie, je vous la remettrai." Il en fait autant pour la bourse. Fait manger des pommes et des prunes; fait encore tomber le nez *'aut en bas* du lit. C'était le tour du cornet.

Quand il a les trois articles, il fait manger des pommes et des prunes à la princesse jusqu'à ce que son nez sort un pied de long — c'est encore un beau nez; regardez mes deux mains.[1] Il dit: "Regardez-moi, princesse, je suis celui que vous avez si bien traité. Vous m'avez volé tout mon *butin*. Je vous laisse avec un pied de nez. On ne vous appellera plus la Princesse du Tomboso, mais la princesse d'un Pied-de-nez; et moi, je me souhaite avec mes frères."

[1] Ici le conteur fait un pied de nez.

85. LA TÊTE.[1]

Un homme et une femme n'avaient eu qu'un enfant, un garçon.

Dès que l'enfant eut l'âge de raison, ses parents le mirent aux études. Il était à la veille de prendre les ordres quand, un jour, il arrive chez son père. Bien surpris de le voir arriver, son père demande: "Mon enfant, où vas-tu?" — "Bien, mon père, je suis venu vous demander un cheval pour aller chercher l'étoile du soir." Son père n'en revenait pas: "Il faut faire un cours d'étude pour devenir une bête! Où veux-tu prendre l'étoile du soir?" — "Tiens! mon père, regardez; elle se lève." — "Ah! il dit, ah! elle se lève, là?" Bien découragée, sa mère ajoute: "Donnons-lui un cheval, qu'il s'en aille! Nous ne ferons rien de bon de ce garçon-là."

Parti avec son cheval, le lendemain matin, le garçon *enfile* dans une forêt. Le soir, il ne l'a pas encore traversée. "Il faut pourtant me loger!" il se dit; la nuit venue. Après un instant de marche, il aperçoit un beau château. Arrivé, il frappe à la porte; personne ne lui répond. Ouvre la porte. Un beau feu, dans la cheminée. Il se met à examiner l'entourage du château. Dans une porte il aperçoit une vieille femme morte, pendue par les pieds, et la tête coupée. "Ah! il dit, la vieille, tu n'es pas là pour tes bienfaits."

Toujours, le jeune homme sort de la maison, met son cheval à l'écurie, lui donne du foin et de l'avoine, s'en revient au château, ouvre son sac pour y prendre son souper. Au-dessus du lit où il s'est étendu, il entend des pas précipités.[2] Qu'est-ce qu'il voit descendre, dans l'escalier? Un petit bonhomme d'environ deux pieds de *haut*, qui porte sur son dos un bœuf, une corde de bois, une barrique de vin, et une lèchefrite pour mettre sous son bœuf. "*Hoha!*" dit le petit bonhomme, en apercevant l'étranger; "hoha! *une visite*,[3] ah, que j'en suis heureux!" — "Où vas-tu donc, là?" — "Je m'en vas préparer mon souper. Attends un peu; je rôtirai le bœuf et nous le séparerons tous les deux."

Une fois le bœuf bien rôti, le petit bonhomme le casse en deux, en présente la moitié à son associé, en disant: "Mange!" — "Eh! jeune homme, vas-tu croire que je suis capable de manger la moitié d'un bœuf?" — "Mais tu es cinq fois plus haut que moi, et c'est ce que je mange, moi, la moitié d'un bœuf." — "*Apréyé!*"

Pendant le repas, le jeune homme se trouve pris de la soif, demande de l'eau à son petit compagnon, qui répond: "Prends cette porte-ci; tu y trouveras une grande allée. Avance de quelques pas, jusqu'à un gros arbre. Il y a là un puits; ouvre le puits; mais ne puise pas

[1] Récité par Joseph Mailloux, à Saint-Pascal des Eboulements (Charlevoix), en juillet 1916. M. Mailloux avait appris ce conte de son père.

[2] Texte: "des pas pressés et précipités qui marchent sur le plancher (en haut)."

[3] Un visiteur.

tout de suite. Tu verras dans l'eau toutes sortes de choses, mais n'en fais pas de cas." Rendu à la place indiquée, le jeune homme ouvre le puits. Mon Dieu, qu'il est surpris! Il voit là, dans l'eau, du monde qui se bat, du monde qui joue aux cartes, du monde qui danse; enfin, tout ce qu'on peut voir sur la terre, il le voit là, dans le puits ouvert. Tout en examinant ces choses, il voit se percher un oiseau dans l'arbre, au bord du puits. L'oiseau se met à chanter pendant que le jeune homme prend son *siau* [1] et puise. Pendant qu'il *hale* son *siau*, il se fait un bruit épouvantable, dans le puits. "Ah! il se dit, je crains bien d'avoir puisé le diable." Il se met à regarder. Il tâte avec sa main. Une tête, dans le seau! Il dit: "Maudite tête, tu n'as pas besoin de faire tant de bruit; tu n'es toujours bien rien qu'une tête!"

Revenant à la maison trouver son associé, le jeune homme dit: "Je crois bien que j'ai pris le diable: c'est un train épouvantable, dans le seau. Je n'y comprends rien." Le petit bonhomme met la main dans le seau, en tire la tête, en disant: "Tiens, ça, c'est une tête. Cette tête, prends-la, va la serrer sur la tablette, dans l'écurie, tout près de ton cheval. Prends bien garde de rien lui demander avant de partir d'ici, parce que je t'enlèverai la tête de sur le dos." Le jeune homme répond: "Je me *fou* bien de ta tête. Garde-la, ta tête!" — "Non, elle te servira; mais seulement quand tu seras parti d'ici."

Sorti, le jeune homme s'en va aussitôt à l'écurie, pour serrer la tête. Quand il est rendu à l'écurie, prend la tête dans sa main. "*Cou'don*, ma tête, *c'que* je vas faire?" — "Ah! dit la tête, tu es ici chez le diable. Tiens! si tu veux m'écouter, tu vas réussir; mais si tu ne m'écoutes pas, tu es perdu et moi aussi." — "Que faut-il que je fasse?" — "Demain matin, ton cheval va avoir deux doigts de *lard* sur les côtes et il va reluire au soleil. Ecoute bien et remarque ce que je te dis: le nain viendra atteler ton cheval, le conduira à la porte de l'écurie; en arrivant, il l'examinera pour voir s'il est bien en ordre. Prends garde! hâte-toi. Si tu t'arrêtes un moment, tu te fais métamorphoser: [2] jamais homme entendra parler de toi." — "Ne crains pas, ma tête; je ferai ce que tu me diras." — "En voyant arriver l'homme avec le cheval, à la porte du château, tu m'emporteras avec toi dans un sac, tu sauteras en selle, tu *barras* un coup de fouet à ton cheval, tu compteras les sept premiers pas. Frappe ton cheval! Et là, nous irons où nous pourrons." — "Ah, c'est bien sûr!" — "Tu es un homme, si tu le fais."

La nuit arrivée, le jeune homme se couche devant le feu. Aussitôt, il entend un vacarme effrayant. Ça ne fournissait pas, dans l'escalier; les petits diables roulaient en bas, tout en criant: "Tuons-le;

[1] Seau. [2] Texte: "*amorphoser*."

c'est son tour! tuons-le, tuons-le!" Un d'eux le prend, le tire à un autre. Ils jouent avec lui comme avec une pelote, le *sacrent d'un bord* et de l'autre, sans arrêter. La peur prenant Tarabon, il court à l'écurie demander conseil à la tête. "Ne crains pas, dit la tête; ils ne te feront point de mal. Couche-toi, puis dors; et demain matin, fais bien ce que je t'ai recommandé." En le voyant entrer, les petits diables se mettent à crier: "Ah, le gueux! il est allé demander conseil à la tête. Tuons-le!" Mais il se *fou* sur le lit, s'endort.

Le lendemain matin, il se réveille. Ce qu'il voit? C'est bien grossier de vous le dire; mais les petits diables embrassaient tous leur c . . . . . Un vieux petit diable, les cheveux tout blancs, était assis au fond de la chambre, dans un coin, tout seul. Le jeune homme lui dit: "*Satré* bougre! tu vas bien m'embrasser le t . . . . , toi." Le petit vieillard lui répond: "Monsieur, n'insultez personne; personne ne vous insulte." — "Vous avez raison, le père."

Le jeune homme saute en bas de son lit, fait sa toilette. Il entend du bruit en haut; le petit bonhomme descend l'escalier avec la même charge sur son dos que la veille; fait cuire le bœuf, le casse en deux, en donne la moitié à son compagnon, qui, ayant fait un petit trou dans la cuisse du bœuf, se trouve rassasié. Aussitôt qu'il a fini sa moitié, le petit bonhomme mange l'autre sans broncher. "Va voir à ton cheval, dit-il. Ce matin, tu ne le reconnaîtras pas; il a deux pouces de *lard* sur les côtes." — "Petit bonhomme, tu me contes bien des histoires!" — "Pour te faire plaisir, tu vas ce matin faire une course sur ton cheval." — "Je ferai une course si je le veux." — "Comment! tu as démandé conseil à la tête?" — "La tête, la tête! garde-la si tu veux; je m'en *fou!*" — "Tu iras faire une course." — "J'irai si je le veux!"

Toujours, le repas *couru,* le petit bonhomme s'en va atteler le cheval, arrive à la porte du château. Le cheval est sur un pied, sur l'autre. "*Wo! wo!*" Emportant la tête dans un sac, le jeune homme saute à cheval. Le petit bonhomme se met à tempêter, à faire toutes les menaces possibles. L'autre compte sept pas; la tête se fend. Le jeune homme à cheval se trouve au milieu d'une forêt qu'il n'a jamais vue ni connue. Il pense en lui-même: "Je suis le plus malheureux des hommes; je vais mourir ici."

Marche un bout. Il dit: "Ma tête, j'ai faim." — "Tiens! dit la tête, descends de ton cheval, va derrière cette souche; tue le lapin qui s'y trouve, et mange-le." En effet, il tue le lapin, le *pleume,* le fait cuire. Quand il en a mangé à peu près la moitié, il pense: "Ma tête en mangerait peut-être, aussi? As-tu faim, ma tête?" — "Ah oui! j'ai faim." Donne la moitié du lapin à la tête, qui la mange.

Quand la tête a fini de manger, le jeune homme demande: "Ma tête, qu'est-ce que je vas faire, *à'ct'heure?*" — "Marche tant que tu voudras; mais il ne faut pas traverser de rivière. Si tu en traverses,

nous sommes perdus, toi et moi aussi." — "Ma tête, je n'en passerai pas." Saute sur son cheval. Il n'a pas fait quelques arpents: Une grande rivière! "Ma tête, une rivière!" — "Ne passe pas, je te le défends."

Pas longtemps après, qu'est-ce qu'il voit venir sur la rivière? Une ogresse, dans un bac. "Ma tête, une ogresse vient me chercher, dans un bac." — "Ne passe pas; je te le défends." L'ogresse arrive: "Monsieur, je suis venue vous chercher." — "Qui est-ce qui t'a dit de venir me chercher?" — "Ah, par exemple, monsieur! si vous ne voulez pas passer avec moi, vous n'en passerez plus de votre vie, de rivière." — "Bien! je resterai plutôt là." L'ogresse revire son bac et s'en retourne. "Ma tête, elle s'en va!" — "Laisse-la aller," dit la tête.

Assis au bord de la rivière, il s'*accote* la tête dans la main et il se met à regarder l'eau couler. Vers le midi, il voit venir quelqu'un sur l'eau: un vieillard avec un nez en roupie à la brasse. Il regarde; à chaque coup d'aviron que le vieux donne, la bac vire de bout. "Ma tête, voilà le bonhomme!" — "Ne passe pas, dit la tête, je te le défends." En arrivant, le vieillard dit: "Je suppose que vous ne voulez pas passer avec les *criétures*,[1] mais rien qu'avec les hommes?" — "Je ne passe pas plus avec les hommes qu'avec les *criétures;* je ne passe pas aujourd'hui." —"Bien, dit le vieux, vous n'en passerez plus de votre vie."

Rendu de l'autre côté de la rivière, le bonhomme met sur son dos son bac, sa maison, sur bâtiment, ses bœufs, ses chevaux; et il part avec tout son *grément.* Le jeune homme dit: "Bien, ma tête, il s'en va avec tout son *grément.*" — "Laisse-le aller," répond la tête.

Bien tard dans l'après-midi: "Tiens! ma tête, voilà le bonhomme qui revient avec son bac." — "Ecoute, dit la tête, le bonhomme vient te chercher; tu vas passer la rivière avec lui et t'en aller à sa maison. Tu n'auras plus connaissance de lui, après ça. Tu n'auras plus affaire qu'à la bonne-femme. Va lui demander à couvert et dis-lui: 'Pour mon cheval, il faut une écurie si noire qu'on n'y voie pas un petit jour.' Elle va faire bien des *escases,* [2] mais méfie-toi*s* en. Prends garde de prendre la chandelle qu'elle t'offrira pour t'éclairer, dans l'écurie; le sorcier est dans sa chandelle. Tu es fini et moi *tou,* si tu la prends." — "Ne crains pas, ma tête; je n'en prendrai pas."

Traverse la rivière dans le bac du vieillard; s'en va à la maison. "Voyons! il dit à l'ogresse, as-tu une écurie bien noire à me donner pour mettre mon cheval?" — "Ah, ah, ah! j'en ai une; on étouffe dedans."

Rendu à l'écurie, le voilà à tâtons, cherchant où attacher son cheval, sans pouvoir trouver. Il s'en vient à la maison et demande à la

[1] *Créatures,* femmes.

[2] Des belles manières pour tromper.

vieille: "As-tu une chambre noire à me donner, où on ne voit pas un petit jour?" — "Ah, ah, ah! elle répond; j'ai justement la chambre que monsieur me demande; rien n'est plus commode pour moi. Il y a de la chandelle *à plein* sur la table." — "Va la porter ailleurs, ta chandelle. Je n'en veux pas avoir." — "Bien, elle lui répond, vous allez avoir de l'agrément dans votre chambre!" — "C'est mon affaire!"

Rendu dans la chambre, demande à souper. Le souper servi, se met à manger; en mangeant, manque le *trou*,[1] manque le *trou*, pique d'un *bord*, pique de l'autre; il se brûle. La peur le prend; il s'en va trouver la tête. "*Cou'don!* il dit, ma tête, j'étouffe; je manque le *trou*, en soupant; je me brûle!" — "Tiens, répond la tête, si tu veux, tu vas voir clair." — "Que faut-il faire?" — "Va trouver la bonne-femme; elle a une bague qui a un diamant éclairant comme le jour. Demande-lui de te la vendre. Elle ne voudra pas. Dis-lui: 'Je te vas donner mon cheval, mon chien, mon fusil, mon habit, mes pantalons.' Elle sait bien que tu as une tête. Elle va te la demander; mais ne me donne pas; si tu me donnes, tu es perdu et moi *tou*."

Arrivé près de la vieille: "Ah, ah! il dit, tu as une bague qui éclaire comme dans le jour? Il faut que tu me la vendes." — "Ah non! elle répond; mon mari me tuerait bien, lui qui n'a rien que ça pour s'éclairer durant la nuit." — "Tiens! ce n'est pas ça! Je vas te donner mon cheval, mon chien, mon fusil, mon habit, mes pantalons." Elle répond: "Tu vas me donner ta tête." — "Veux-tu te taire!" — "Bien, monsieur, je garderai mon *butin* et vous, le vôtre." — "Donne-moi ta bague, ou je vas te passer mon épée *au* travers *du* corps." *Toujours que* la bonne-femme s'y résoud: donne la bague. Prend la bague, entre dans sa chambre toute noire; la chambre devient claire comme dans le jour. Mange, fume, et se couche.

Le lendemain matin, il se lève; il n'a pas de quoi *à* s'habiller, le jeune homme: il a tout donné pour sa bague! S'en va trouver sa tête: "Ma tête, que faire, *à* matin? Je n'ai *pas* rien!" La tête répond: "Ecoute! tu vas prendre la bague, tu vas la mettre entre tes deux jambes, tu vas lui dire: 'Porte-moi sur cette petite montagne, là-bas.' Elle dira: 'Non!' Réponds: 'Oui!' — 'Non!' — 'Oui!' par trois fois. Si tu cries plus fort qu'elle, elle t'y portera. Si tu es plus faible, tu vas rester ici et moi *tou*."

Prend la bague, se la met entre les jambes: "Porte-moi sur cette petite montagne, là-bas." La bague répond: "Non!" — "Si!" — "Non!" — "Si!" — "Non!" — "Si!" *Hm!* . . . *hm!*[2] il part comme poussière; le *créquien n'en revole!*

Rendu sur la montagne, il fait un soleil brûlant. Pauvre jeune

[1] Passe à côté de la bouche, qu'il ne peut se trouver, dans l'obscurité.

[2] Geste indiquant qu'il part comme un éclair.

homme! lui qui n'avait jamais encore sorti du séminaire, le poil se met à *y péter*, la graisse lui part d'*à ras* le corps. "Bien! il dit, ma tête, je vas mourir ici*te*." — "Ecoute, répond la tête, n'es-tu pas parti pour aller chercher l'étoile du soir?" — "Sans doute!" — "Tiens! elle dit, vois-tu *sur* ce beau chêne? C'est là que, tous les matins, un rossignol vient chanter avec l'étoile du jour dans son bec. Approche-toi du pied du chêne; tu vas y trouver, à terre, une pierre. Lève la; il s'ouvrira un trou; descends! Tu y verras l'ogresse, là, dans la terre; elle y est rendue *devant* toi. Demande-lui ton *butin* en disant que tu te meurs, brûlé par le soleil." En effet, il lève-la pierre, descend dans le trou, aperçoit l'ogresse qui l'attend, lui dit: "Il faut que tu me donnes mon *butin* avant ma mort; le soleil m'a brûlé." — "Et toi, il faut que tu me donnes ma bague." — "Je vas te dire: je ne te *barrai* point ta bague avant que tu m'aies donné ce que je te demande." (Voyant le jeune homme remuer son sabre dans le fourreau, la vieille dit:) "Bien, monsieur, c'est là autre chose!" Il *hale* le sabre du fourreau. La peur la prend; elle lui donne ce qui lui appartient. Il monte, va trouver sa tête. "Ah! ma tête, elle m'a tout donné; voilà mon *butin*." — "Tout n'est pas fini, dit la tête. Redescends dans la [caverne], mais, cette fois, à cheval. Prends l'ogresse, mets-la sur la croupe de ton cheval avec toi et emmène-la. Prends garde! ne t'arrête pas, en montant. Si tu le fais, elle t'*amorphose*. Fais-lui recouvrir le chêne de fils d'araignées; quand, par sa baguette, elle l'aura fait, prends la baguette; et demain matin, tu attraperas dans le chêne le rossignol qui porte l'étoile du jour." Le jeune homme monte à cheval, entre dans la caverne, descend. La bonne-femme ne veut pas monter avec lui. Il la prend par les épaules, l'ass*it* en croupe, et part au galop. De temps en temps, elle touche au cheval, cherchant à l'arrêter. "Ne touche pas à mon cheval! dit le jeune homme; si tu *i* touches, je te jette à bas et je te fends avec mon sabre." — "Laisse-moi descendre; je suis pressée; mon ménage n'est pas fait." Rendus au pied du chêne, il dit: "*Grèye* tout ce chêne de fils d'araignées." Elle *grèye* le chêne de fils d'araignées. "Donne-moi ta petite baguette." Elle finit par céder.

Au petit jour, le lendemain matin, le rossignol arrive avec l'étoile du jour dans son bec, se perche sur le chêne. Le jeune homme prend sa baguette, frappe l'arbre. *En le disant*, tous les fils d'araignées se trouvent en petites chaînes, où le rossignol se trouve pris. Le jeune homme lance un grand cri: "Ma tête, je l'ai!" — "Ah! ce n'est pas tout, reprend la tête: il faut une échelle, pour monter dans l'arbre. Tu en auras une de la vieille, qui fera mille instances pour ne pas t'en donner. Ne cède pas! Demande-lui ensuite une pinte d'eau. De plus, emmène la vieille avec toi au haut de l'échelle. Mais avant d'aller chercher l'étoile du jour, n'oublie pas de faire une chose; tu me

déposera sur la pierre qui se trouve tout près, et tu feras verser la pinte d'eau sur moi. C'est tout ce que je te demande pour les services que je t'ai rendus." Le jeune homme retourne dans la caverne, demande à l'ogresse une échelle et une pinte d'eau. Elle refuse, en faisant tout le train du monde. Comme il sort son épée la peur la prend; elle consent. Quand il a l'échelle et la pinte, il fait monter la vieille à cheval; et les voilà partis à monter. En chemin, de temps en temps, elle dit: "Arrête donc ici, un peu." Et lui, il crie: "Marche donc! trotte donc!" — "Mais mon ménage n'est pas encore fait; laisse-moi donc retourner." Le jeune homme lui fourre une claque sur la g. . . . . . Voilà la vieille roulant en bas de l'escalier; mais elle se lève et ne prend pas de temps à venir le rejoindre.

Sortis de la caverne, ils s'approchent du chêne où se trouve le rossignol de l'étoile du jour. Avant de poser son échelle, le jeune homme met à terre son sac, en tire la tête, qu'il dépose sur une pierre; puise une pinte d'eau, la verse sur la tête. Ô grande surprise! Là, devant le jeune homme se tient la plus belle princesse de toute la terre, assise dans un beau carrosse, qui lui tend la main. Il est si fier de voir cette belle princesse délivrée qu'il saute dans le carrosse, et s'en va avec elle au plus vite. C'était pour se marier à elle.

Et la belle étoile du jour? Il a oublié de la rapporter, puisqu'on la voit encore tous les matins.

86. LE GRAND SULTAN.[1]

Il est bon de vous dire: une fois, c'est un roi. Ce roi avait trois princes, ses enfants.

Toujours que, dans son jardin, il avait un pommier qui, toutes les nuits, rapportait une pomme, une grosse pomme.[2] C'était bien commode!

Une bonne fois, la pomme disparaît. Elle part toutes les nuits. Le roi met des gardiens ici et là, pour guetter partout et arrêter celui qui pouvait bien voler la pomme. Mais ça ne réussit pas; ils ne peuvent pas; la pomme disparaît toujours.

Le plus vieux des princes: "Bien, il dit, moi, je vas le garder, le pommier, cette nuit. Les gardiens se couchent, ils s'endorment justement *dans* l'heure où ça doit disparaître." Le roi répond: "Celui de vous autres, mes princes, qui déclarera *qu'*est-ce qui prend la pomme, celui-là aura ma couronne." C'est bien.

Le plus vieux s'habille, il se *grèye* une bouteille de vin et de quoi

[1] Recueilli à Tadoussac, en sept. 1916, d'Édouard Hovington, alors âgé de 90 ans, qui l'apprit, il y à peu près 75 ans, d'Edouard Michaud, vieux journalier, de l'Anse-à-l'eau (Chicoutimi), et originaire de la rive sud du Saint-Laurent (Saint-Thomas ou Kamouraska?)

[2] Il s'agit évidemment d'une pomme d'or, comme on le voit dans d'autres contes.

pour se traîter comme il faut; il part. Arrivé dans le jardin, il s'en va au pied de l'arbre, où il y a un grand banc. Il s'assied, prend un coup, fume un cigare; il est bien! [Ne] s'endort pas; attend toujours. La pomme est encore là: Il la voit bien.

Quand ça vient vers minuit, *créyé! l'endormie* commence à le prendre. 'Sacré tonnerre! faut pas que je m'endorme, parce que ça ne servirait à rien." Allumant un cigare, il se lève et commence à marcher au pied du pommier. *Ce n'est pas ça!* il écrase sur ses jambes; c'est plus fort que lui, il en meurt. "Il y a toujours un bout! il ne faut pas se faire mourir les jambes de même; je vas m'asseoir un peu. Il s'assied. *Pop!* le voilà endormi.

Il n'est pas longtemps endormi; fait un saut, se réveille; regarde en arrière; la pomme est partie; plus de pomme! "Ce n'est pas moi qui aura la couronne, parce que je n'aurai pas de nouvelles à donner de ce qui prend la pomme. Je suis aussi bien de m'en aller; la pomme n'y est plus." S'en va se coucher dans son lit.

Quand il se lève, le matin, le roi lui demande: "As-tu vu celui qui prend la pomme de notre pommier?" — "Ah, il dit, non!" Et il lui explique ce que je vous ai raconté: Il s'était endormi malgré lui. Le roi dit: "Si tu t'es endormi comme ça, il y a quelque chose qui va mal."

Le deuxième frère dit: "C'est un dorm*eux*. Moi, je vas y aller, et je trouverai bien." — "Tu ne le trouveras pas mieux que moi." — "Toi, tu es un dorm*eux*." Le roi ne dit pas le contraire.

Quand la nuit est arrivée, le deuxième frère se *grèye* comme l'autre: des cigares, une bouteille de vin. . . . *Il n'y a pas de soin!* le roi avait de quoi *à* manger. S'en va s'asseoir sur le banc sous le pommier, se met à fumer; se lève; voyage un peu, tant qu'il n'est pas fatigué. Quan d il est tanné de marcher, il se *rassit;* prend un cigare, un verre de vin. Comme il voit bien le pommier, il se dit: "S'il vient, j'en aurai connaissance." Il est assis. Ça ne manque pas! *Toujours qu*'il ne fera pas mieux que l'autre.

Quand ça vient *devers* minuit, le voilà près de s'endormir. Allume vitement un cigare, prend un verre de vin, se promène une *escousse.* Mais ça ne veut pas marcher. "Ah! je peux toujours bien m'asseoir un peu; fumer, ça me gardera réveillé." S'assied comme l'autre. *Pop!* il s'endort.

Il ne dort pas longtemps. *Sur* le moment, il se réveille, regarde. La pomme n'y est plus; elle est partie. Il dit: "C'est fini! je ne pourrai pas dire mieux que l'autre; elle est partie. Bien! je vas aller me coucher dans mon lit." C'est ce qu'il fait.

Le matin, le roi demande: "As-tu vu ce qui prend le pomme, la nuit?" — "Ah, il dit, non! J'ai veillé jusqu'à minuit. A minuit juste, je dormais. J'étais endormi; je n'avais pas pu rester réveillé, je suppose. Elle a parti, la pomme, et je n'ai pas vu ce qui est venu

la chercher." L'autre se met à rire de lui un peu: "Ah! je savais bien que tu ne ferais pas mieux que moi."

Le troisième prince, qui s'appelle Petit-Jean, dit, "Ah! vous êtes tous des dorm*eux*. Vous avez été là, au pied du pommier, et vous vous êtes amusés à boire, à fumer, à dormir; ah, ah, ah! Moi je vas y aller, si mon père, le roi, veut. Et je ne verrai pas la pomme partir sans vous en donner des nouvelles. "Le roi répond: "Pauvre enfant, des nouvelles? *Tu feras pas guère* mieux que les autres." — "Ah oui! si je ne fais pas mieux, je ne ferai pas pire." — "Vas-y!"

Le soir, il se *grèye* une bouteille de vin, comme les autres, des cigares; et il s'en va. Arrivé au pied du pommier, il voit la pomme qui est là, vermeille, dans l'arbre. "Ah! il pense, je le verrai bien, ce qui va arriver." Il s'assied sur le banc, une *escousse*, pour se reposer. Se lève de temps en temps, prend un coup de vin, allume son cigare, se promène. Ça va bien, pour commencer. Quand ça vient *devers* minuit, il voit toujours la pomme. *Créyé!* il s'aperçoit que *l'endormie* le prend; il ne peut plus se tenir. "Bien, il dit, je vas marcher." Se lève, prend un verre de vin, allume un cigare, marche. Mais ça ne veut plus faire! Ca ne veut pas marcher! "*Sacréyé!* comment faire? Si je m'endors, elle va partir, comme les autres nuits." Pense à une affaire; monte dans le pommier; s'assied justement là où la pomme est à la portée de sa main. La pomme est fraîche; il touche la pomme, pendant qu'il est *en* califourchon dans le pommier. Il n'y est pas longtemps sans sentir qu'il s'endort. Quand il voit ça, il pense: "Il ne viendra pas la qu[e]ri[r], parce qu'il ne la trouvera pas."

Il faut vous dire que ces nuits-la, il ne faisait pas bien chaud; c'est pourquoi Petit-Jean s'était mis son gros capot de *fletchin* (?). Son capot était un peu entrouvert. S'allongeant le bras, *pogne* la pomme, la fourre dans son capot, ferme son capot pas mal, boutonne son capot. "Il ne me l'ôtera toujours pas sans que j'en aie connaissance!" Il s'endort tout de suite. Bien accoté, *dort un* somme.

Pas bien longtemps après, il entend frotter le long de lui, comme si ça fouillait dans son *butin*. Fait un saut; il est réveillé. S'allonge la main là où il voit un gros *tapon* noir. Il l'attrape; s'y prend à deux mains. Les mains lui restent pleines de plumes. S'il avait arraché les plumes, il avait perdu la pomme, qui était partie de dans son capot. En regardant, il se dit: "Il m'a échappé; c'est égal! La pomme est partie, mais j'ai de quoi de plus que les autres à montrer." Il met les plumes dans ses poches, plein ses mains. "*A'ct'heure*, je m'en vas me coucher."

Le matin, au jour, tous se lèvent. Une fois levés; "Ah ah! ils ont dit, as-tu vu mieux que nous autres?" Il répond: "*J'ai pas fait guére mieux;* mais j'ai toujours une *revue*, et je peux toujours bien vous dire *de* ce qui peut prendre la pomme." — "Bien, qu'est-ce que

c'est?" Petit-Jean s'en va *dans* la poche de son capot, prend les plumes, les étend sur la table. "*Créyé!* dit le roi, tu as mieux réussi que les autres . . . , pour les plumes." C'étaient des belles plumes, transparentes, de toutes sortes de couleurs. Les deux plus vieux restent bien bêtes quand Petit-Jean leur conte comment il s'y est pris. "Tu as bien fait, ils disent; mais c'est dommage que tu n'aies pas pu *tiendre* l'oiseau." — "Ah! mes amis, il est trop fort. Je n'ai pas lâché, mais il s'est arraché en laissant ses plumes." Le roi dit: "Je connais l'oiseau. C'est sûr que personne ne pourrait le tenir; on le connaît! Mais sais-tu quel *bord qu'il* a pris?" — "Bien, répond Petit-Jean, je le sais . . . de même; *tant* loin que j'ai pu voir, il a disparu sur le haut de la montagne. Je sais à peu près la place où je l'ai perdu de vue tout *d'un* coup." — "Oui?" — "Ah, il dit, oui!" — "Par exemple, disent les autres, on va le chercher." Il se *grèyent*, partent tous ensemble, s'en vont vers la montagne.

Arrivés sur le haut de la montagne où l'oiseau a disparu, Petit-Jean dit: "C'est *à* quelque part par ici que je l'ai perdu de vue. De temps en temps, le long du chemin, ils trouvaient une plume, en différentes places; ce qui les conduisait bien. Ils ramassent les plumes; c'étaient les bonnes plumes, transparentes et de toutes sortes de couleurs.

Sur la montagne, ils cherchent partout. Tout *d'un* coup, ce qu'ils voient? Une trappe, une grand' trappe. "Ce que c'est ça? demande le roi. *Sacréyé!* Cette trappe-là n'a jamais été connue. Comment ça se fait qu'elle se trouve ici?" Envoie chercher du monde.

Le monde commence à arriver. C'était bien curieux, cette trappe-là. Il y avait des arganeaux pour la soulever. A force d'homme, lève la trappe. C'était un trou où on ne voit plus rien. C'était noir sans [l]imites, dans le fond. "Ah! dit le roi, ce n'est pas aisé d'aller là; point d'échelle, point rien! C'est tout uni comme un tuyau. On n'est pas capable d'y descendre." Les princes disent: "On est assez de monde ici; vous autres, allez chercher une voiture bien remplie d'*amarres*, avec un grand panier. On attachera un panier au bout d'une *amarre*, un de vous embarquera dans le panier, et les autres le descendront dans le trou."

Leurs arrangements faits, ils posent une petite ligne pour sonner en haut, au cas où ils se trouveraient mal pris.

Le plus vieux dit: "J'y vas, moi." Prend son sabre, *embarque* dans le panier, part.

Ses frères se mettent à le *lârer* [1] en bas, dans le panier. Quand il a descendu un bout, il fait noir, il ne voit plus rien qu'un petit trou, en haut. Plus loin, c'était toujours de plus en plus noir. *En* dessous, c'était noir. Il voit toutes sortes de visions. Une fois, ça lui paraît

[1] Anglicisme de "*to lower*," baisser, descendre.

comme une bête affreuse qui s'approche, la gueule ouverte. Il prend son sabre, frappe; mais ça n'était rien. La peur faisait ça. D'une affaire à l'autre, la peur le prend *pas pour rire*. Il n'y a point moyen; il sonne la cloche. Les autres le *hâlent* en haut. Quand il est rendu là-haut, il raconte que ça n'était pas *résistable*, qu'il ne pouvait pas aller plus loin.

Le deuxième dit: "Je vas y aller." *Embarque* dans le panier, à son tour. Pour piquer au plus court, il en fait autant que le premier. Peut-être est-il descendu un peu plus loin; mais il sonne la cloche, remonte. "Pas moyen! il voit toutes sortes de bêtes; mais c'est impossible de leur faire de mal, même de leur toucher."

Bien, Petit-Jean dit: "Vous êtes des peureux, je vous le dis. Moi, je m'y rendrai bien, vous allez voir." — "Ah oui! Tu n'iras pas plus loin que nous, si tu peux y aller seulement." — "J'y vas!" *Comme* de vrai, le voilà dans le panier. "Filez l'*amarre*, filez l'*amarre!*" Descend, puis descend. A lui aussi il vient toutes sortes de visions, comme des dents dans des gueules terribles qui veulent le dévorer. Il n'en fait pas de cas; laisse descendre, en tenant son sabre à son côté. Rendu bien loin, en bas, *créyé! ce qu'il* entrevoit? Comme manière *d'une* plateforme. Ça s'éclaircit un peu; voilà le fond: "Je suis bon!" pense Petit-Jean. Laisse descendre encore un peu. Le panier arrête. "Me voilà donc rendu!" [1] Saute en bas du panier. Il fait encore noir pourtant. Toutes sortes de visions, des fantômes, des choses incertaines dansent autour de lui. Quand il veut y toucher, c'est comme des fleurs; ça recule; ce n'est rien. "Comment faire?" il se demande. A quatre pattes, il se met à tâter avec ses mains, tout le tour de la plateforme; il a peur de *caler* dans quelque mauvais trou. Tout à coup, [qu'est-]ce qu'il trouve, bien bas, sur le mur? Un bouton, un gros bouton. "Qu'est-ce que c'est que ça? Un bouton? C'est toujours bien signe *d'une* porte." Prend le bouton; pèse sur le bouton. Une porte s'ouvre tout net. Voilà la clarté, le plein jour. Il n'y a plus rien, ni vision, ni fantôme. Mais il aperçoit que ça n'est pas tout, qu'il n'est pas encore rendu au fond. Il a à descendre un bel escalier, en beau marbre, beau 'terriblement.' Il sonne la cloche du panier, qui remonte sans lui. Puis il ferme la porte derrière lui, prend l'escalier, et il descend en plein jour, descend, descend encore loin. Il arrive au bas de l'escalier. Le voilà dans un *terrain* nouveau, dans un monde nouveau. Plus loin, il y a une ville. Il ne comprend pas ça: "Comment, il y a une ville sous la montagne? . . . C'est égal! Je vas toujours y aller voir."

Il s'en va tout droit au premier château, sur le chemin. Arrive à la porte, cogne. *Ce qui* arrive? Une vieille bonne-femme, qui est

[1] Tout le long du récit, Hovington introduit des interjections que nous retranchons le plus souvent, comme "*Créyé! sacréyé! satré!*"

toute croche, a de la misère à grouiller. "Bonjour, ma grand'mère!" Mon Dieu! elle s'est mise à le regarder. "Que venez-vous faire ici, Seigneur! Comment êtes-vous descendu? Jamais il n'est venu personne ici et j'ai bien passé mes cent ans. Personne ne peut y arriver. Il n'y a pas moyen. Comment vous y êtes-vous pris?" Il conte: "J'ai descendu comme ci comme ça; enfin, je suis rendu." — "Bien, où allez-vous?" — "Je vas en visite; je cherche à voir ce qu'il y a." — "Ah! elle dit, vous ne pourrez pas aller bien loin." — "Je pourrai toujours coucher ici? Je suis fatigué." Elle répond: "Vous pouvez coucher, c'est vrai. Mais vous n'y serez pas longtemps, parce que personne ne couche ici sans se battre. Et vous ne serez pas capable de vous battre avec ces choses-là." Il dit: "Avec quoi faut-il donc se battre?" — "Vous allez coucher dans cette chambre. *Mais qu'*il arrive, vers minuit, il faudra que vous gagniez le droit de coucher chez lui. Vous n'irez pas plus loin; il vous faudra *revirer* ici. Il va vous tuer." — "Mais, qu'est-ce que c'est, donc?" Elle répond: "Ici, c'est un lion qui ne peut pas se tuer; et il faut que vous vous battiez avec lui, au sabre ou comme vous voudrez. Il vous dévorera tout de suite." — "Si c'est de même, dit Petit-Jean, je ne suis pas armé comme il faut. Je n'ai qu'un sabre." La vieille ajoute: "Si vous n'avez pas d'arme, il en a, lui. Regardez dans cette chambre, comme il y en a. Vous choisirez l'arme qu'il vous faudra pour vous battre." — "Oui?" Elle dit: "Il vous donnera une chance, en vous laissant choisir l'arme. Si vous vous battez à l'arme blanche ne choisissez pas un beau sabre. Prenez celui-ci, le plus vieux; c'est le meilleur." — "Ah! je ne ferai pas grand' chose avec ça; au premier *sparage* que je ferai, il cassera; il n'est qu'en bois." La vieille répond: "Ne craignez rien. Prenez-le; écoutez-moi! Je vous promets que vous serez bon." Petit-Jean continue à converser avec la bonne-femme. Tout à coup le lion arrive. Ah bonjour! *d'y* voir cet animal, c'est terrible. "Tiens, bonjour, bonjour, Petit-Jean!" — "Bonjour, le lion!" — "Petit-Jean, que viens-tu faire ici? Où vas-tu?" — "Je viens ici te voir. En même temps, je voudrais marcher un peu, aller plus loin." Le lion répond: "Tu ne seras pas capable d'aller plus loin. Faut ici gagner le droit de passer." — "Que faut-il faire pour le gagner?" — "Faut se battre, tous les deux. Si tu me tues, tu gagnes; et tu pourras marcher un bout. Mais si tu ne me tues pas, pas moyen de passer! C'est moi que te tue." — "C'est bon! on saura bien." — "Ah, il dit, c'est ça!"

Petit-Jean a le choix de faire la bataille de la manière qu'il veut; c'est là la chance que lui accorde le lion. "Comment veux-tu te battre, à l'épée, au sabre, ou bien *des* poings?" Petit-Jean sait bien qu'il n'est pas capable *pour* le lion. Il dit: "Moi, je n'ai rien qu'une petite épée. C'est comme un couteau. Je ne puis pas m'en servir

pour me battre avec toi." Le lion répond: "Si tu ne veux pas te battre à l'arme blanche ou au pistolet, il y a toutes les armes que tu voudras, ici. Il y a de tout; choisis!" Petit-Jean dit: "Battons-nous au sabre." — "C'est bon, attends un peu." — "Rentre ici." Le lion l'amène dans une grand'chambre où il y a des sabres, des poignards en or, des poignards en argent, d'autres en diamant. C'est beau; ça luit comme des soleils! "Tiens, dit le lion, choisis ce qui te plaira au travers de toutes ces armes. Tu *as beau;* [1] il y en a des vieux et des *neu's*." Se souvenant du conseil de la vieille, Petit-Jean prend le sabre de bois: "Je choisis celui-ci; moi, je ne suis pas fier; ce n'est pas ma coutume de me servir d'armes aussi beaux que les autres." Le lion dit: "Tu choisis un vieux sabre qui est là je ne sais pas depuis quand. Tu n'es pas fou! Prends en donc un meilleur, un de ceux-ci." Il lui montre de belles épées en or, qui reluisent comme des soleils." Prends en un; c'est pour te défendre. L'autre va casser tout de suite." Petit-Jean est près de prendre un beau sabre, qui le tente bien; mais non! Il dit: "Je prends ce vieux-ci." — "Prends-le, *d'abord que* tu le veux."

Avec son sabre de bois, Petit-Jean sort sur le champ de bataille, et le voilà pris avec le lion. C'est terrible, les coups qu'ils se donnent. Le lion est comme un papillon; vif, il n'y a rien pour battre ça. Mais Petit-Jean reste toujours sur ses gardes avec son sabre; il pare tous les coups que le lion peut *s'inventionner* de lui donner. Il est toujours prêt; il n'a qu'à présenter le sabre. Après une petite *escousse,* le lion devient pas mal fatigué. Quand il voit ça, Petit-Jean le darde à son tour. Le lion est tué. "C'est terrible!" dit Petit-Jean. "La mère ne m'avait donc pas trompé; sans le sabre, bien sûr je n'aurais jamais réussi à tuer une pareille bête." Bien content, il s'en va trouver sa grand'mère, qui dit: "Ah! vous avez obtenu le droit de passer. Mais, à part de ça, je vas vous montrer *de* ce que vous avez gagné." Petit-Jean dit: "J'ai gagné de passer seulement." — "Non, vous avez gagné plus que ça; venez voir." Elle l'amène, ouvre les portes d'une chambre qu'il n'a pas encore vue. C'est riche, riche, riche! tout en or et en argent. Au fond de la chambre, une belle princesse; il n'y en avait jamais eu de plus belle. Il en tombe quasiment sur le derrière, en la voyant. "Ah, bonjour, bonjour!" La princesse dit: "En me délivrant vous m'avez gagnée. Je suis à vous." — "Bien, répond Petit-Jean, si ça adonne." — "Vous êtes mon maître," dit la princesse. *Toujours que* Petit-Jean passe la nuit au château.

Le lendemain matin, il se dit: "Ce n'est pas tout; il faut que j'en voie plus que ça, avant de mourir. En partant, j'ai dit à mon père de me pas m'attendre avant un an et un jour. J'en ai donc encore pour longtemps à voyager."

[1] Dans le sens de: il n'y a que l'embarras du choix.

Il s'en va trouver la vieille. "Ecoutez donc! est-ce qu'il y en a bien, de ces bêtes-là?" — "Il y en a trois en tout. Deux restent. Il vous faut en tuer encore deux; autrement vous ne passerez pas. Le chemin pour arriver au grand sultan est gardé par ces bêtes; et vous ne pourrez pas y arriver à moins de toutes les tuer." "*Sacréyé!* comment faire?" La vieille ajoute: "Elles ne sont pas toutes pareilles; il y en a qui ne sont pas commodes parmi elles." — "Ah, il dit, on le saura." — "Ne changez pas votre arme; gardez le sabre que vous avez là; c'est ce que vous pouvez faire de mieux." [1] — "Bien sûr, je ne peux pas trouver meilleur que ça; pour parer les coups, il n'y a rien de pareil. Vous voyez que la bataille avec le lion n'en a pas seulement fait partir la rouille." — "C'est de même."

Après avoir couché au château, Petit-Jean, le lendemain matin, dit: "A quelle bête faut-il avoir affaire, *à'ct'heure?*" La vieille répond: "La bête que vous allez rencontrer a trois têtes. Cette bête est *comme manière d'*un géant. Et vous ne gagnerez contre elle qu'en lui coupant ses trois têtes." — "*Aiyé!* dit Petit-Jean, je ne sais pas si j'en viendrai à bout, une bête à trois têtes!" — "Faut bien!" — "C'est bon!"

Bien couché, bien nourri, dans un beau château, Petit-Jean n'est pas à plaindre. Mais le temps est arrivé; il faut marcher. Après déjeuner, il *se grèye,* passe dans l'*autre bord.* [2] Diable! *ce qu'*il aperçoit? Le géant, un géant à trois têtes — imaginez! — qui dit: "Ver de terre, que viens-tu faire ici? Par quelle aventure es-tu arrivé? . . . Tu n'iras pas plus loin." — "Bien, répond Petit-Jean, je venais te voir. Après ça, je voudrais bien passer, aller plus loin: j'ai affaire au grand sultan!" — "Ah, ah, ah! le grand sultan? Personne ne le voit. Le grand sultan, d'abord, n'a pas besoin de toi. Va-t'en!" — "J'aime mieux me battre." — "C'est bon, on se battra!"

Les voilà pris. Cette fois encore, c'est au sabre. Ça *bûche,* puis ça *bûche!* Mais Petit-Jean ne se *maganne* pas; il ne fait rien que se mettre en *parage,* avec son vieux sabre de bois, tandis que le géant fesse *tout ce* qu'il peut. Après un certain temps, Petit-Jean donne un coup, tranche deux têtes au géant; deux têtes à-bas! Le géant dit: "Ah, arrête, chrétien! Comment se fait-il que tu *es* si fort? Mais nous voilà *bonne à bonne,* tête à tête." Petit-Jean répond: "Oui! c'est ainsi qu'il faut être. Tête pour tête, *on* n'en a rien qu'une à perdre." Les voilà repris comme de plus belle. Dans trois ou quatre *tours de* ronde, voilà la dernière tête du géant à-bas. "Bon, le voilà fini!"

S'en revenant trouver la bonne-femme, Petit-Jean dit: "Vous allez

[1] Hovington introduit souvent, ici par exemple, la phrase: "C'est bon!" Il se servait souvent de ces mots inutiles comme pour s'aider à mieux fouiller sa mémoire.

[2] Dans un autre salle.

toujours me montrer ce que j'ai gagné, cette fois-ci." Ils entrent. Dans la plus belle chambre du monde, voilà encore une belle princesse, belle comme le jour. Petit-Jean couche encore au château, cette nuit-là.

La troisième journée arrivée, après déjeuner, il demande encore: "Grand'mère, qu'est-ce qui doit arriver, ce matin, avant que je passe?" Elle répond: "C'est aujourd'hui le dernier combat. Vous pouvez encore réussir, *pareil.*" — "Tonnerre! il dit, c'est dangereux. Hier, il m'a fallu couper trois têtes au géant; et lui, il n'en avait rien qu'une à couper." — "Ne craignez pas! vous êtes un bon batailleur. Gardez votre sabre."

L'heure arrivée, il passe dans la salle voisine. C'est encore un géant, mais, cette fois, un géant terrible, à sept têtes. Ah! mon Dieu! quand Petit-Jean voit cet animal terrible, il pense: "C'est fini! jamais je n'en viendrai à bout. Quel animal affreux! Mais je suis trop avisé pour reculer,[1] il faut aller au bout." Voilà la bête qui commence à faire son *oremus.* "Pour que tu passes comme tu le veux, il te faudrait me tuer; et tu n'y viendras pas à bout. Ce qui va t'arriver, c'est que tu vas mourir." — "C'est bon! j'essaierai toujours, et je ferai ce que je pourrai." *Comme* de vrai, voilà la chicane qui prend. Ça claque et puis ça *bûche.* Petit-Jean faisait encore *la* même geste. Rien que la peine de pointer son sabre, et tous les coups se parent tous seuls, les coups passent à côté. Lui, quelquefois, en pousse, des bons coups. Trois, quatre, six, sept têtes! Il les a toutes jetées à-bas. "Les têtes à-bas, ah! je suis libre!" [2]

La bonne-femme s'en vient en disant: "Vous avez fait un coup terrible, je vous assure. *A'ct'heure,* vous voilà comme un roi." — "Ah! il répond, je ne suis pas encore rendu; il me faut aller plus loin." La vieille dit: "Ce n'est pas aisé d'aller plus loin. Si les gardiens sont morts, il y a encore un bout de chemin qui n'est pas commode." — "*Badame!* je passerai comme je pourrai; les autres y passent bien." — "Les autres y passent? Oui, mais par en l'air. Vous, vous n'êtes capable d'y passer, ni en l'air ni à terre." — "Ah, ah! il dit, si je ne peux pas d'une manière, j'essaierai d'une autre." Ce soir-là, la vieille lui montre encore une princesse, *bateau!* encore plus belle que les autres, plus jeune et plus merveilleuse. Il faut vous expliquer que, s'il est vrai qu'il avait délivré [3] ces princesses, elles n'étaient pas encore à lui.

Petit-Jean demande à la bonne-femme — la vieille fée — : "Mais qu'est-ce qu'il y a en arrière du château?" — "C'est une bâtisse." — "Pourquoi cette bâtisse?" — "Pour y garder des chevaux. Trois

[1] Ici Hovington emploie le mot "*bacquer,*" forme anglaise francisée ("to back down").

[2] Hovington emploie ici l'anglicisme: "Je suis *clair*" (*clear*).

[3] Hovington dit: "*démorphoser.*"

chevaux s'y trouvent." — "Trois chevaux?" Elle répond: "Oui! des beaux chevaux. Ce sont les chevaux du château, pour le service des maîtres." — "Ah, c'est bien! Moi qui veux aller plus loin, je m'en servirai. Je puis bien les prendre, les chevaux de l'écurie, bonne grand'mère?" — "Oui, vous pouvez choisir celui qui vous plaira et vous en servir. Ils sont à vous; vous les avez gagnés. Par exemple, je vas vous dire une chose. Vous ne devez pas aller à l'écurie sans être averti. Vous allez y entrer sans moi — ce n'est pas là mon affaire — ; là, vous verrez trois chevaux et trois selles. Un cheval est vert, l'autre est jaune, le troisième est, disons, noir. Après les avoir regardés, vous prendrez celui qui vous plaira le mieux. Mais je vous donnerai un conseil qui vous portera chance; prenez le cheval vert qui est tout au fond de l'écurie. N'oubliez pas la bride et la selle. La bride, vous lui passerez *dans le* cou; ne craignez pas; allez-y!" Petit-Jean part pour l'écurie.

Rendu, il regarde partout. C'est comme dans un château. "*Aiyé!* il dit, c'est en ordre ici, pas un brin de foin sur le plancher!" Cherchant la bride et la selle, il prend celles qui sont vertes. Il part pour aller chercher le cheval vert, au fond. Rien de plus beau que le cheval du bord, qui est jaune. "Ah, Seigneur, le beau cheval! j'aimerais mieux prendre celui-ci." Les jambes fines, droit comme un coq, les oreilles à pic, c'est un vrai cheval de race. "Pourtant, il pense, la bonne-femme m'a dit de prendre le vert. Je vas toujours aller le voir." En passant, il aperçoit le noir. Ah! il reluit comme un soleil, *de force comme* il est noir. "*Bateau!* c'est un beau cheval, aussi bien fait que le jaune. La bonne-femme, j'ai bien peur, va me donner quelque chose qui ne fera pas; on ne peut pas mieux avoir que celui-ci. Mais elle me l'a conseillé, je vas tóujours voir le vert." Fait un bout et arrive à la *barrure* ou se trouve le cheval vert. "*Créyé!* il est tout tortu, les pattes pleines de bosses, croche, quasiment à l'envers! *Hâle* sa bride, s'en va pour lui présenter. Mais en le voyant bien, il le trouve si dégoutant qu'il retire la bride, pour revenir aux autres chevaux. "Ça, ce n'est pas un cheval. Pourquoi ne pas me *grèyer*, quand j'en ai la chance?" Le cheval vert avait déjà la tête en l'air, pour prendre le mors de bride. Voyant Petit-Jean partir, il dit: "Prends-moi, ne crains pas, prends-moi! n'aie pas peur!" — "Tu parles?" — "Oui, je parle quand il le faut." — "Oui, puisque tu parles, je vas te prendre." Il lui met la bride à la gueule tout de suite, la selle sur le dos, et il l'amène au château: "La mère, *a'ct'-heure*, je pars." — "Oui, partez! Mais, apprends-le, ce cheval ne mange pas d'autre chose que du pain, et il ne boit pas *d'*autre chose que du vin. Il ne lui en faut pas beaucoup, de pain et de vin; et vous en trouverez, en voyageant. Vous n'avez pas besoin non plus d'apporter de provisions." — "Ça n'en est que mieux, répond Petit-Jean;

je pars donc pour aller voir le grand sultan." Elle répond: "Allez-y! Par exemple, prenez garde à vous. Vous êtes pas mal avancé, je vous assure. Vous avez bien réussi, jusqu'*à'ct'heure*. Mais ce n'est pas drôle, chez le grand sultan. Ça sera bien juste si vous en sortez." — "Oui? j'aimerais bien à voir s'il est là, comme on le dit." — "Ah! elle répond, il y est; vous allez le trouver bien bon garçon; il vous fera une belle façon. Mais défiez-vous en."

"Petit-Jean se *grèye* et il part. "Bonjour, ma vieille, au revoir! je repasserai ici dans quelque temps." — "Oui, je vous le souhaite, mon garçon. Si vous êtes chanceux, si vous êtes adroit, vous repasserez; . . . je vous le souhaite."

En montant à cheval, le jeune homme part, file comme le vent. "Seigneur, ça passe!" Il a de la misère à prendre vent, sur son cheval, *de force que* ça va vite. Il dit: "Tâche de ne pas aller [1] si vite que ça, j'étouffe." Le cheval diminue un peu son galop. Mais ça passe, ça passe! Quand il a fait un bon bout, le cheval arrête net. "Qu'est-ce qu'il y a?" [2] Le cheval répond: "Arrête, mon ami! Ecoute, j'ai quelque chose à te dire, ici." — "Qu'as-tu à me dire?" — "N'oublie pas ce que je vas te dire." — "Tu parles; tu as un beau don." — "Ah oui! je parle quand il le faut." — "En voyage, ça sera plus désennuyant." — "*A'ct'heure*, donne-moi un verre de vin." [— "Où le prendre, le vin? Je n'en ai pas." — "Prends-le dans mon oreille gauche." Petit-Jean regarde dans l'oreille gauche, y trouve une bouteille de vin, qu'il donne au cheval vert.] [3] "Donne-moi des biscuits." [4] Prend des biscuits, les lui donne. Le cheval dit: "C'est ça! Remonte à cheval. Quand tu seras prêt, pique de l'éperon; ne ménage pas; pique et puis pique! N'aie pas peur de me faire mal; n'aie peur de rien. Nous avons une rivière à traverser qui a cent mille de *large*. Ce n'est pas aisé; il faut la sauter, car il n'y a pas de pont, *point rien*. Faudra pas ménager, tu comprends." Petit-Jean répond: "Tu n'en viendras pas à bout; c'est trop large; tu vas retomber dans le milieu." — "Pique de l'éperon, je te le dis." Remonté sur son cheval, bien assis, il pique. Ça part comme l'éclair. *Bonté!* ça marche. *Bonjour!* ça roule. *Aaah!* il ne voit plus les arbres, rien! ça passe trop vite.[5] Après un bon bout, le cheval parle encore: "Pique, mon ami, pique! ne ménage pas." Petit-Jean pique ses éperons jusqu'au talon, et hourra! C'est une affaire terrible, la vitesse. 'Tiens-toi bien et pique!" C'est le dernier saut que le cheval fait,

[1] Hovington dit: "*Tâche* pas d'aller si vite. . . ."

[2] Texte: "*C'que ça c'qu'y a?*"

[3] Ce détail entre crochets est ici maladroitement omis par le conteur. Nous y suppléons un trait tiré d'un autre conte canadien.

[4] Hovington dit: " . . . des *crokerse*" (Angl. "crackers").

[5] Hovington ajoute ici la comparaison: "C'était comme — dans les chars — les poteaux de télégraphe."

ses quatres pattes sur le bord de la rivière: "Pique!" Piqué, le cheval se mâte, saute, . . . retombe les quatre pattes de l'autre côté de la rivière, pour ne pas dire plus loin. "Bien, il dit, à présent, ménage n peu. Reposons-nous, il n'y *a pas de soin!*" Petit-Jean n'en re v ient pas. "C'est terrible!" il dit. Se retournant, il ne voit pas même l'autre côté de la rivière, d'où il est parti.

Toujours, le cheval marche encore pendant quelque temps. Tout à coup, il s'arrête et dit: "Ecoute, je vas te dire ce que tu dois faire. Tu sais comment est le grand sultan? Il n'est pas ménager pour personne: c'est le grand sultan, vois-tu! le grand savant, le grand sage. Enfin, tu vas voir. Il voudra te faire mourir; il faut s'en défier, pour ne pas te laisser prendre." — "Puisqu'il est si fin, je m'en défierai." — "Il faut que je te dise comment t'y prendre. Quand, aujourd'hui, tu arriveras à la porte de son château, le grand sultan viendra lui-même t'ouvrir. Il te fera une belle façon, de toutes manières. Si tu l'écoutais, il enverrait un de ses hommes me mettre dans l'écurie et me soigner. Mais réponds: 'Non! il faut que ce soit moi-même qui aille soigner mon cheval.' Ne crains pas, il ne te *tourmentera* pas longtemps. Quand tu viendras me soigner, je te dirai ce que tu auras à faire, plus tard." — "C'est bon!"

Ils arrivent au petit train à la porte du château, comme tous les autres. *Comme* de vrai, le grand sultan l'aperçoit, s'en vient vite le recevoir. — "Bonjour, bonjour! Où vas-tu donc?" Il répond: "Je viens me promener; je viens voir du pays. C'est une place que j'ai nouvellement connue, ce monde-ci, et je viens voir comment les choses se passent." — "Tu as bien fait." Le grand sultan se doute bien de ses batailles avec les monstres, mais il n'ose pas lui en parler. Toujours *qu*'il dit: "Je vas envoyer mettre votre cheval *dedans*." — "Non, merci, monsieur (le) sultan. C'est moi-même et personne autre qui soigne mon cheval, et j'ai tout ce qu'il me faut de nourriture." — "Ah, c'est comme vous le voudrez." Petit-Jean s'en va donc mener son cheval à l'écurie du sultan. C'est une belle écurie, bien propre.

Rendu à l'écurie, voici ce que dit le cheval vert: "Sais-tu comment il va s'y prendre pour nous faire mourir tous les deux?" — "Non." — "Si tu ne prends pas garde, nous allons mourir ici, c'est sûr!" — "Qu'est-ce qu'il veut faire? Ce n'est pas pour se battre, toujours?" — "Non, mais il a une autre manière. Il va te demander si tu es garçon, si tu es marié, ci et ça. Tu lui diras la vérité, que tu es garçon et que tu cherches, pour te marier, une princesse de ton goût. Il va te croire. Après ça, il va te demander *pour* jouer *de* la cachette avec lui. Accepte. Trois jours de suite, il va se cacher, une fois par jour. Faudra que tu le trouves. Les arrangements seront que si tu le trouves, tu seras bon. Si tu ne le trouves pas, tu meurs en tombant en masse de sel." —

"*Créyé!* répond Petit-Jean, qu'est-ce que je vas faire . . . jouer *de* la cachette ici? Je n'y suis jamais venu, moi, et je ne connais rien, ici." — Ecoute encore; ce n'est pas tout. Tu auras aussi le même moyen. Pendant trois jours tu te cacheras trois fois, à l'heure fixée, et il te cherchera. S'il te trouve, tu n'en auras pas pour longtemps à vivre. S'il ne te trouve pas, tu seras libre jusqu'à ce qu'une autre affaire se présente."

Après cette explication du cheval vert, Petit-Jean part et s'en va au château. Il s'y trouve bien reçu; on lui fait grand'façon. Sa princesse vient lui dire bonjour. Ah! ça, c'est une princesse, par exemple! Belle, *ce qu*'une princesse peut être belle, charmante.

A l'heure du dîner, le grand sultan demande à Petit-Jean s'il est garçon ou marié. "Ah, il répond, je suis garçon. Je marche pour voir du pays. Je cherche à me marier, et je voudrais trouver une personne de mon rang, autant bonne que belle. Je crois que c'est ici un bon pays. J'ai déjà à faire mon choix de trois belles, au château voisin. Mais je ne suis pas tout à fait décidé. Je veux en voir d'autres, d'abord." — "Eh bien, dit le sultan, la mienne est au jeu; si vous voulez la gagner, elle sera à vous." — "C'est bien parler; j'en suis content." — "Pour la gagner, dit le sultan, il faudra passer par le jeu de la cachette. Vous, le jeune homme, vous allez vous cacher le premier, demain matin, au soleil levant. A sept heures, ça sera fini; si je vous ai trouvé, vous serez à moi." Petit-Jean répond: "C'est accepté."

Consulté, le cheval vert dit: "Petit-Jean, quand tu viendras me donner à manger, ce soir, je te dirai où te cacher du grand sultan." — "Si ce n'était de ça, je me demande comment je ferais, ici."

Le soir, en donnant à souper à son cheval, Petit-Jean dit: "C'est demain matin, le jeu de la cachette." Le cheval vert répond: "Demain matin, au soleil levant, tu te cacheras. S'il ne t'a pas trouvé, à sept heures, tu seras chanceux." — "Mais où me cacher, ici, pour qu'il ne me trouve pas? Il est de la place, et moi, je suis un étranger qui ne connais pas les choses." — "Reviens me voir demain matin, avant que le soleil se lève; je te le dirai."

Dré le matin, il se lève et s'en va vitement à l'écurie. "Tu pars pour te cacher?" demande le cheval. "Oui; mais je ne sais diable pas où." — "Petit-Jean, regarde-moi dans l'oreille gauche. Si tu y vois un petit poil blanc, arrache-le. Laisse faire le reste; ça ira bien." *Comme* de vrai, il arrache le petit poil blanc. *Pouf!* il se trouve lui-même changé en poil blanc, dans l'oreille gauche du cheval. Il est là, petit poil blanc.

Voilà le grand sultan qui arrive en cherchant. Cherche *sur tous les bords*, dans toutes les places. *Ben crère* qu'il ne peut pas le trouver! Cherche dans l'écurie; point de jeune homme. Ne le trouvant point là, le grand sultan s'en va chercher ailleurs. Il ne réussit pas mieux.

Sept heures sonnent. Désappointé, le grand sultan entre au château. Le cheval vert se secoue l'oreille. *Pouf!* Le jeune homme tombe à terre, sur ses pieds. "*A'ct'heure*, dit le cheval, si le sultan te demande de lui dire où tu étais caché, fais *semblant de rien*, et dis-lui que tu n'étais pas caché, mais que tu es allé voir à sa manière d'écluse, où il y a bien du poisson, du poisson terriblement.

Le grand sultan s'en vient au-devant de Petit-Jean. "Bonjour! viens déjeuner."

Pendant le déjeuner: "Mais dis donc, Petit-Jean, où étais-tu caché, ce matin?" — "Mais, il dit, je ne me suis pas caché." — "Comment, tu ne t'es pas caché? J'ai cherché partout, partout; mais je n'ai pas pu te trouver." — "Bon Dieu! vous ne m'avez pas cherché, parce que je n'étais pas caché." — "Dis-moi donc où tu étais." — "Vous avez, là-bas, un étang qui est bien rempli de poisson. En me levant, ce matin, je suis allé là et j'ai passé mon temps à regarder nager les poissons. Ça m'amusait tant que j'ai passé mon temps à les regarder. J'ai oublié de me cacher." Le sultan n'en revient pas: "Voyez donc! il n'y rien que là que je ne suis pas allé. Si j'y étais allé, je vous aurais trouvé?" — "Bien sûr, vous m'auriez trouvé!"

Pendant toute la journée, Petit-Jean, libre, caresse la princesse. La princesse, elle, est bien contente; elle l'aimait déjà *en masse, tout ça!* Il faut dire qu'elle n'avait *pas guère* de *cavaliers*.

Il fallait se cacher trois fois. Le soir, le sultan dit: "Je vous trouverai bien, demain matin. J'aurai plus de chance." — "Vous le pourrez bien. C'est une folie pour moi d'essayer à me cacher ici; vous connaissez toutes les places, et moi, je ne connais rien." — "Il y a bien des places, va!"

Avant de se coucher, Petit-Jean va voir son cheval vert, qui dit: "Demain matin, c'est encore à ton tour de te cacher. Tu viendras ici, avant le jour, me soigner, et je te dirai où te mettre." — "C'est bon!"

Bien matin, Petit-Jean se lève et s'en va à l'écurie. "Ah! tu t'en vas pour te cacher, ce matin? Tiens! regarde-moi dans la gueule. Si tu trouves une dent qui branle, au fond, arrache-la." — "Oui, mon petit cheval!" Regarde dans la gueule, voit une dent branlante, l'arrache; *pouk!* il se trouve lui-même planté à la place de la dent, et il est bien. Le sultan se lève et commence à chercher, bien décidé à se reprendre, cette journée-là. Va voir dans toutes les places, cherche partout; ne trouve rien. Vient voir dans l'écurie. Pas de bonne humeur, il se dit: "*Sacréyé!* j'ai cherché partout et je ne le trouve pas. Il faut que je regarde son cheval; c'est peut-être près de lui qu'il se cache." S'approchant, il commence à fouiller le cheval. Etrille le cheval, pour voir s'il ne pourrait pas attraper le jeune homme et le faire tomber. Pas d'affaire! Tanné d'étriller le cheval, il regarde

sous ses pattes. Rien! Sept heures sonnent. Il laisse le cheval et se sauve au château. Après son départ, le cheval *s'escoue* la tête. Petit-Jean tombe debout. "Ah! dit le cheval, non! il ne t'a pas trouvé." — "Non! il en est venu proche, mais il ne m'a pas trouvé." — "Il n'a pas été encore assez fin, c'est tout! S'il te demande où tu t'es caché, fais-lui encore une petite blague; ça ne fait pas de mal. Dis-lui encore que tu ne t'es pas caché. Il va te *tourmenter* pour savoir où. Tu lui diras que, sans essayer à te cacher, tu es allé au clos où il y a toutes sortes d'animaux féroces, toutes les bêtes les plus dangereuses dans le monde, les serpents, les lions, les loups, les tigres, enfin, tous les autres. Tu étais accoté sur la clôture, pendant que tu regardais tous ces animaux *rôder* autour de toi. C'est ce que tu lui diras; et il faudra bien qu'il te croie."

A sept heures, Petit-Jean arrive pour déjeuner. "Oui, dit le grand sultan, c'est terrible! Je n'ai pas encore pu te trouver. Dis-moi où tu t'es caché, puisque tu es quitte, pour cette fois-ci." L'autre répond: "Mais, je ne me suis pas caché. Je le voudrais que je ne le pourrais pas; je ne connais rien ici; je suis étranger, et il n'y a que deux jours et demi que je suis arrivé. Vous, vous êtes maître et seigneur de la place; c'est bien différent." — "Bien, répond le sultan, tu étais toujours quelque part. Où donc?" — "Je suis resté jusqu'à sept heures accoté sur la clôture, à regarder les animaux féroces de votre enclos." Se mettant à penser, le sultan dit: "C'est pourtant bien vrai, *de* fait; j'ai cherché partout ailleurs; il n'y a que là que je n'aie pas été." — "Vous n'êtes pas venu; c'est bien clair! Pour moi, je n'étais pas pour courir vous chercher, quoique je vous aie bien vu passer au loin." — "Bien, bien, bien, c'est trop curieux!"

La journée se passe encore de la même manière. Petit-Jean se promène avec la princesse, qui, elle, est bien contente de ses deux bons coups; elle l'aime à la folie. "Il y déjà deux affaires de passées; si vous réussissez toujours aussi bien, je pense que nous nous marierons." — "Princesse, croyez ou ne me croyez pas, un homme qui va essayer, c'est moi."

Le soir, c'est encore la même histoire; il va trouver son petit cheval, lui donne à souper. "Tiens! c'est donc la dernière fois que tu te caches, demain matin?" — "Oui!" — "Tu viendras un petit *brin* plus de bonne heure, pour que je te dise où te cacher. Ça ne sera pas facile, demain." — "C'est bon!"

Le lendemain *dré* le matin, il se lève et s'en va à l'écurie. Le cheval dit: "Tu es prêt? Je vas te dire où il faut que tu te caches. Regarde-moi sous la patte gauche. Si tu y trouves un clou qui branle, prends-le, arrache-le. Laisse faire le reste." Petit-Jean lève la patte du cheval, prend le clou qui branle, *houp!* Il se trouve mis à la place du clou, sous la patte du cheval. Le grand sultan se lève. Point de

bonne humeur, il cherche *sur tous les bords.* S'en va voir au jardin, à l'enclos où Petit-Jean prétendait être allé. Il ne le trouve pas. Le temps passe, c'est *betôt* fait. Le sultan est en peine. Un doute le prend: "Pas possible? Il est près de son cheval vert; son cheval doit lui parler; c'est lui qui doit le cacher. Si je ne trouve pas, je tue son cheval." Furieux, il arrive dans l'écurie. S'approchant du cheval, il l'examine partout, à l'entrée de la queue, dans la gueule, dans les oreilles, enfin partout où il s'imagine pouvoir trouver Petit-Jean. Ne le trouve pas!

Quand il voit que l'heure achève, il prend un instrument coupant, tue le cheval, le jette à-bas, le brise par morceaux, fend le cœur pour y chercher, fouille dans son ventre. Rien! Pendant qu'il débite le cheval, la patte dans laquelle est le clou *re*vole un peu plus loin et reste là. Cherchant partout ailleurs, le sultan oublie la patte. Sept heures sonnent, il faut abandonner. Regardant les restes du cheval, il dit: "C'est terrible, tuer ce cheval et de le laisser en miettes, sans réussir à trouver son maître. Je vas me faire tailler, c'est sûr! Je crois que je vas attraper mon lardon." Bien en peine, il prend le chemin du château. "Après tout, il pense, je le paierai si cher qu'il s'en consolera, et je le ferai mourir avant qu'il puisse partir."

La patte du cheval dans laquelle est Petit-Jean se secoue, *houp!* le cheval se relève, se remue, aussi bien *comme* auparavant; et, en retombant sur ses pieds, Petit-Jean part pour le château. Le sultan demande: "Où vous êtes-vous donc caché?" — "Mais où voulez-vous que je me cache? Je ne connais pas assez bien la place ici, et je passe toute la journée avec votre princesse. Quand même j'essaierais, je ne pourrais point." — "Vous étiez toujours quelque part." Petit-Jean répète ce que le petit cheval lui a conseillé de dire: "Vous savez bien, ici, dans votre château, où est la chambre de votre princesse? Vous n'en êtes pas ignorant; elle est *à ras* la vôtre. Je suis venu lui faire visite avant de déjeuner." La princesse aimait bien trop Petit-Jean pour dire non. Le sultan dit: "Bien, voyez donc! ça fait exprès; il n'y a rien que là que je ne suis pas venu voir." — "Si vous ne m'avez pas trouvé, ce n'est ma faute. Je n'étais pas pour crier ou frapper sur le mur pour vous en avertir." — "Vous avez gagné vos trois cachettes, c'est bien clair. Demain matin, ce sera *à* mon tour de me cacher." Petit-Jean répond: "Ça ne sera pas aisé pour moi de vous trouver. Vous connaissez bien tous les secrets du château. Je serai aussi bien de ne pas essayer de vous trouver." — "Il faut que vous me trouviez. Sinon vous n'aurez ma fille en mariage et vous mourrez." — "Si je la gagne, vous me la donnerez pour épouse?" — "Bien sûr! le dédit en est fait. Pour la gagner, il faut que vous me trouviez chacune des trois fois que je me cacherai." — "C'est bon! j'essaierai."

Après avoir passé la journée avec la princesse, comme toujours, Petit-Jean va, le soir, soigner son petit cheval vert. "Tiens! dit le cheval, c'est à son tour à se cacher, demain matin. Viens me soigner *pareil*. Tu l'as disputé, je suppose, parce qu'il m'avait tué?" — "Ah oui! je lui ai parlé comme tu m'as dit de le faire." — "Tu lui as dit que s'il touchait encore à ton cheval, il aurait connaissance de toi?" — "Je le lui ai bien fait comprendre."

Le lendemain matin, Petit-Jean revient à l'écurie, à la même heure que d'habitude. Le grand sultan était déjà caché. "Le sultan a pensé à son affaire, dit le petit cheval; il est bien caché. Laisse-le attendre; tu n'auras pas de misère à le trouver." — "*C'que* je vas le prendre?" — "Il ne sera pas mal'*isé* à prendre. Tiens! il est dans son jardin. Va donc demander à la princesse de venir faire un tour au jardin avec toi. Elle sera bien contente d'accepter. Apporte-toi un petit bout de bon fil à saumon, et attaches-y un *ain*. [1] Cache tout ça dans ta poche. Promène-toi dans les allées du jardin, toi et la princesse. Quand elle demandera: 'Vous ne cherchez pas mon père? Le temps passe. Vous savez bien que si vous perdez avec lui, il ne peut pas se faire de mariage, rien!' Tu lui montreras que rien ne presse. Avant sept heures, dans le trou d'eau, le long de l'allée, tu pêcheras et tu verras."

Petit-Jean part, amène la princesse au jardin, où ils se mettent à se promener *d'un bord et de l'autre*, au milieu d'arbres remplis de beaux fruits. Quand la princesse voit le temps s'en aller, elle dit: "Vous ne cherchez donc pas mon père?" — "Où voulez-vous que je le cherche, moi? Je ne pourrais jamais savoir où il s'est caché. Lui, il connaît tous les endroits et moi je ne fais qu'arriver, je suis un étranger." — "Ah! cherchez-le, toujours. Vous n'avez pas l'air pressé." — "La princesse, je chercherai *betôt*." Passant contre un trou où l'on a pris de la terre forte pour arranger les carrés dans le jardin, il regarde. C'est plein d'eau, et joliment grand. Il dit: "Princesse, regardez donc ce trou." — "Eh oui! c'est un trou, je le vois bien. Mais ce n'est pas ici que vous cherchez mon père?" — "Votre père, je ne le cherche pas, non plus. Il doit y avoir du poisson, dans ce trou." — "Ah, elle dit, non! Vous voyez bien qu'il ne peut pas y avoir de poisson. C'est de l'eau brouillée, vaseuse." — "Mais, c'est encore curieux! Qu'est-ce que je vois là, comme ça? Ça s'adonne bien; j'ai un *ain*, un petit bout de ligne. Je vas essayer." — "Ah! ne faites donc pas d'extravagances. A quoi ça sert-il?" Petit-Jean répond: "Regardons, toujours!" Prend son *ain*, sa petite ligne. Comme il jette l'ain à l'eau, le poisson mord; *pouf!* il est pris, sorti de l'eau. Le sultan, c'était lui, retombe sur ses pieds, en disant: "Vous m'avez pris!" — le sultan s'était mis en poisson. "Ah! il dit, vous m'avez pris!"

[1] Hameçon.

Petit-Jean *fait semblant* d'en être surpris. "Je n'aurais jamais cru que vous, le grand sultan, étiez dans ce trou d'eau sale. Quand vous êtes venu mordre, bien sûr, je vous ai pris. Je n'aurais pas pu faire autrement." — "Bien! répète le sultan, vous m'avez donc trouvé."

Ils s'en vont ensemble au château, où le sultan a la plus belle façon. "Ah! il se dit, je me reprendrai bien; il ne me trouvera pas toujours." Petit-Jean passe toute la journée avec la princesse, *tout ça*.[1] Vers le soir, Petit-Jean dit: "Il est temps d'aller se coucher *bien vite*."[2] — "Demain matin, dit le sultan, je me cacherai encore. Il faut que vous me trouviez absolument, ou vous n'aurez pas ma fille." — "C'est bon! j'essaierai bien, mais que voulez-vous? Si vous vous cachez, je ne vous trouverai pas. Qu'est-ce que je connais ici?" — "Ça, c'est un dédit qui est fait. Il faut y passer, ou vous êtes perdu, vous m'appartenez."

Petit-Jean s'en va voir son petit cheval vert, comme c'est bien entendu. Après souper, le cheval dit: "Reviens demain matin, pour que te dise où il doit se cacher."

Après avoir passé une bonne nuit au château, le jeune homme revient à l'écurie, soigner le cheval, qui dit: "L'heure arrive où il faut que tu commences à chercher le sultan. Il va se cacher — je vas te le dire — dans son jardin. Tu feras encore *semblant de* rien, en t'y promenant, comme hier, avec la princesse. Tu regarderas partout; tu voyageras d'un *bord* et de l'autre. Tout près de l'entrée, tu verras un petit pommier, où il y a une pomme plus rouge que les autres, *envers* l'entrée. Casse-là et . . . ne crains pas!" — "C'est bon!"

Petit-Jean s'en va chercher la princesse pour une promenade dans le jardin. "Ah oui!" dit la princesse, qui est bien contente — elle l'aime, il *n'y a pas de soin!* En entrant dans le jardin, la première chose qu'il voit, c'est cette pomme plus rouge que les autres, dans le petit pommier. Il se dit: "Je vois bien que c'est *ct'elle*-là. Ah! laissons faire, je la retrouverai bien!" Il fait *naître de rien*[3] qu'il cherche et regarde partout. Après s'être promené dans le jardin, quand sept heures arrive, la princesse dit: "Vous ne cherchez pas mon père? Si vous ne le trouvez pas, vous êtes fini; point de mariage! Mon père va vous ensorceller en souhaitant. Vous savez que c'est le grand sultan." — "Mais où voulez-vous que j'aille le chercher? C'est perdre mon temps pour rien." En allant sortir du jardin, ils passent *à ras le* petit pommier: "Mademoiselle, vous ne mangeriez pas une belle pomme." — "Ah! j'en mange *ben manque*[4] *de* pommes."

[1] Locution souvent employée par beaucoup de personnes, dans le sens de "et ainsi de suite."

[2] Dans le sens de "sous peu," "bientôt."

[3] Dans le sens de "il ne fait pas connaître," "il feint de ne pas."

[4] Beaucoup.

— "En voici une petite, bien rouge. Je vas vous la donner." Sachant bien que c'est là son père, elle veut dire "Non!" Mais comme Petit-Jean casse la pomme, le grand sultan se trouve debout devant lui. "*Sacréyé!* il dit, vous m'avez encore trouvé." Petit-Jean répond: "C'est vous qui m'avez trouvé; ça sert à rien de vous chercher ici, et je n'ai pas essayé." — "Vous êtes bon; vous m'avez trouvé, *pareil.* Je pense que vous allez gagner ma princesse." — "Si je la gagne, je serai bien content; c'est mon désir de la gagner."

Passe encore la journée avec la princesse. Ils se promènent et font des *complots* toute la journée.

Le soir arrivé, le sultan dit: "C'est votre dernier soir à coucher au château. Je me cache demain matin, et si vous ne me trouvez pas, cette fois, vous êtes bien certain que ça n'ira pas plus loin. Je ferai ce que je voudrai de vous et de votre cheval vert, et vous n'aurez jamais ma princesse." — "Enfin, c'est bien, mais je sais bien que je ne vous trouverai pas."

Petit-Jean s'en va voir son petit cheval, qui dit: "Viens encore de bonne heure, demain matin, me donner mon déjeuner; et je te dirai quelque chose."

Comme de vrai, en se levant, le lendemain matin, il s'en va à l'écurie: "Tiens! tu viens me porter mon déjeuner?" — "Oui!" il répond; et il lui donne une pinte de vin et une poignée de biscuits. "Ecoute! dit le cheval vert, c'est encore dans son jardin que se cache le sultan, aujourd'hui. Il essaie de te prendre sur un autre *bord.* Tu demanderas à la princesse de venir encore se promener avec toi. En rouvrant la barrière, regarde; il y a un rosier, un beau rosier, tout chargé de roses *dépareillées.*[1] Tu y verras une rose plus belle et un peu plus rouge que les autres; ce sera lui. Tu la casseras. Il n'y a pas de presse, mais prends garde de laisser passer sept heures." — "C'est bon!" — "Et trompe-*toi* pas!" — "Ah! il n'y a pas de danger."

Ça manque pas, le matin, Petit-Jean s'en va voir la princesse. Il ne sortait plus du château. La princesse commence à dire: "Mais vous ne cherchez donc pas mon père, ce matin? L'heure s'en va et, vous savez, il ne badine pas, lui. Quand il donne une parole, c'est fait. Si vous dépassez l'heure, vous êtes morts, vous, votre cheval, et tout ce qu'il y en a." — "Belle princesse, où voulez-vous que je le cherche? Allons donc faire une petite marche dans le jardin. Après ça, nous le chercherons un peu." Ils vont ici et là, dans le jardin. La princesse dit: "C'est terrible! Vous ne cherchez pas mon père. Allez donc! allez donc! Vous êtes fini et moi aussi, je crois bien." — "Je le veux bien, mais où voulez-vous que je le cherche?" — "Cherchez-le où vous voudrez. Je ne le sais pas, moi, où il est; mais cherchez-le!" — "C'est bien, *on va* le chercher, *voir* si on *pour-*

[1] Belles sans pareilles.

rait." En allant vers la barrière du jardin, il avise le petit rosier où *c*'étaient les plus belles roses qu'il peut y avoir. "Ah, les belles roses! il dit; regardez donc! il y en a une qui est belle, c'est terrible, plus belle et un peu plus rouge que les autres." — "Venez donc chercher mon père; il est presque sept heures." — "Ah! j'ai bien le temps. Mademoiselle, voulez-vous une belle rose? Regardez comme elle est jolie." Elle reconnait bien la rose, mais elle ne dit rien. "*Il n'y a pas moyen*, il faut que je vous la donne; elle est pour vous." Elle répond: "Il y en a *ben manque*, des roses." Il s'allonge le bras, casse la rose. Voilà encore le sultan debout devant lui. "Ah mais! vous m'avez trouvé." — "Je vous 'ai toujours dans les jambes,' sans essayer de vous chercher. Comment savoir, moi, où vous vous cachez?" — "C'est bien, vous avez gagné ma princesse et vous êtes fameux. Le mariage va se faire; on va arranger ça."

Après ça, c'en est fini des cachettes à faire. Petit-Jean est tranquille; il s'amuse encore mieux. S'en allant soigner son petit cheval, le soir: "Tu as une autre chose à faire, ce soir, dit le cheval. C'est la troisième journée que tu es ici, et tu te maries à la princesse. Quand vous serez couchés, le grand sultan attendra que vous soyez endormis. Il montra avec son grand *sable*,[1] et il vous tranchera le cou, (à) tous les deux. Il veut se débarrasser de vous autres." — "Oui? *Créyé!*" — "Tu as besoin de faire le quart. Je te vas dire ce que tu dois faire. La princesse aime bien à jouer au trut.[2] Rendus dans votre chambre, au deuxième étage, vous jouerez aux cartes; avant de vous coucher, vous jouerez au trut. En bas, le sultan aura bien hâte que vous soyez endormis. Ça va l'embêter, si vous prenez du temps à vous coucher. Mais faites *naître de rien*. Jouez au trut, hourra! Prends ces deux belles fèves que je te donne. Faut pas que tu en aies peur; je sais que tu ne t'affraie de rien. Quand vous serez fatigués, joliment tard, tu prendras tes fèves, et, en les mettant sur le poèle chaud, tu leur diras: 'Jouez au trut!' Une criera: 'Trut!' et l'autre répondra: 'Joue, trut, joue!' La princesse te verra faire; mais ne la crains pas; elle t'aime, *à'ct'heure* elle ne te trigaudera pas. Après ça, tu regarderas ce que tu n'as pas encore vu: la cage de l'oiseau d'or *félix*, qui est pendue justement au-dessus du chassis de votre chambre (nuptiale). La cage est *accrochetée sur* un gros clou d'or. Tu y apercevras l'oiseau malade, qui dort. Quand tu verras que c'est le temps de partir — il faut que vous vous sauviez, tous les deux — tu ouvriras l'*ouverture* du chassis; tu prendras la princesse par le bras, et tu l'amèneras à la fenêtre. En passant, décroche le cage de l'oiseau d'or *félix*, et saute *'aut-en-bas* par le chassis ouvert. N'échappe rien." Petit-Jean dit: "Mais, mais! c'est haut. *On* va bien se tuer." —

[1] Sabre. [2] Jeu aux cartes.

"N'aie pas peur; je serai là, au-dessous du chassis, pour vous recevoir. Une fois à cheval, pique de l'éperon, par exemple. Sois vif!"

Tout se passe, au château, comme le petit cheval l'a dit. Le soir, dans leur chambre, les nouveaux époux jouent aux cartes, une *secousse*. Après les cartes, c'est le trut. Ils jouent longtemps; ils aimaient ça, ce jeu-là. Le grand sultan, qui est là, accoté dans le pied de l'escalier, est fâché; il dit: "Ils ne sont pas encore couchés. C'est curieux, des jeunes mariés! . . . Ils ne vont pas attendre le matin, toujours?"

A l'heure fixée par son cheval, Petit-Jean prend ses fèves, les met toutes les deux sur le poèle, et s'en va trouver sa princesse. Bien réchauffées, les féves se mettent à sauter. Une crie: "Trut!" L'autre répond: "Joue!" Et elles sautillent de même, en branlant. Ça les chauffe! Tout de suite, Petit-Jean prend la princesse par le bras et il dit: "Ho! il est temps de se sauver." — "Ah, mon Dieu! elle dit, que j'ai peur de sauter comme ça, par le chassis. Nous allons nous tuer." — "Ne crains pas! c'est moi qui te le dis. Si tu as à mourir ici, de la main de ton père, ce n'est pas mieux. C'est toujours la même mort." — "Comme tu voudras." En passant contre la cage, Petit-Jean voit l'oiseau d'or *félix*, qui a l'air bien malade, bien piteux. Décroche la cage, et s'approche au bord de la fenêtre. Seigneur, que c'est haut! Au pied, il voit son cheval. "Mon Dieu! il pense, faut savoir si nous allons tomber dessus." Saute en tenant sa femme et la cage bien serrés. Tombe assis sur le cheval, comme sur une belle chaise bourrée. L'oiseau, dans la cage, part à crier; il crie, il crie, c'est terrible, ce qu'il crie — ça faisait bien longtemps qu'il n'avait pas crié. "*Bonté!* dit Petit-Jean, nous sommes finis." Faut *ben crère* que ça excite le grand sultan, d'entendre son oiseau d'or *félix*. "Qu'est-ce qu'il y a?" Ils sont partis, la cage et l'oiseau aussi; le sultan ne prend pas de temps à s'en apercevoir.

Pendant que Petit-Jean fuit à toute vitesse, il voit arriver derrière lui, *après* ses trousses, toutes les bêtes, les mauvaises bêtes féroces qu'il a vues dans le grand clos. Comme elles en *re*gagnent sur lui, le petit cheval crie: "Pique, Petit-Jean! pique, Petit-Jean! ne ménage pas." Il pique, et ça passe comme le vent. Mais les bêtes vont aussi vite, le gueule ouverte pour le saisir.

Avant d'arriver à la grande rivière qu'ils avaient encore à traverser, le petit cheval crie: "Pique, Petit-Jean! pique de l'éperon." Petit-Jean pique, on peut bien croire! Le cheval s'en va sauter les quatre pattes ensemble sur le bord de la rivière, en disant: "Pique!" *Hop!* il s'envoie d'un bord à l'autre bord de la rivière. Tiens! l'oiseau ne crie plus, une fois la rivière passée. Il a l'air caduc; il a l'air quasiment mort. "*A'ct'heure*, dit le cheval, doucement! Abandonne de me piquer; nous sommes sauvés, mais nous n'en avons pas eu de reste."

Tous les animaux sont arrêtés de l'autre côté de la rivière incapables de passer.

Bien content de son petit cheval vert, Petit-Jean revient tout droit au château où il l'a pris. Rendu, il s'en va le mettre dans son écurie; puis, il s'en revient au château, où il reste plusieurs jours, tranquille, avec sa princesse. Toujours là, la bonne-femme, bien contente, les sert comme il faut. Petit-Jean, à tous les repas, va soigner son petit cheval avec le plus grand soin, on peut bien le croire! Ça se passe de même.

Quand il est tanné, il dit: "*A'ct'heure,* nous allons gagner à la caverne." Il ne faut pas oublier qu'il avait promis à ses frères de revenir au bout d'un an et un jour, s'il était encore vivant. L'an et un jour n'étaient pas encore tout à fait écoulés; mais ses frères venaient tous les jours sur le bord du trou où il s'était enfoncé. Ils voyaient bien que leur frère n'était pas arrivé, car la clochette ne sonnait pas et personne ne touchait à la corde qu'ils faisaient descendre à toute sa longueur. S'en retournant, le lendemain, ils revenaient, ils revenaient toujours.

Une bonne fois, Petit-Jean dit: "Le temps est venu; je m'en vas chez[1] mon père." Emportant la cage et l'oiseau, ils partent tous ensemble, lui, la princesse du grand sultan, et les trois autres princesses qu'il a délivrées.

Ils entrent à la caverne, arrivent au panier. En sonnant la cloche, Petit-Jean se demande: "*A'ct'heure,* comment arranger ça?" Oui! il voit qu'il y a du monde, en haut. "Ah! il dit, oui; ils y sont." Il y avait donc quatre princesses en tout à ramener avec lui. Après avoir hésité un peu, il dit: "Je sais laquelle je vas envoyer devant les autres. Il y a toujours pas de presse. Faisant embarquer dans le panier la première princesse qu'il a délivrée, il sonne la cloche. Et tous les frères, en haut, se mettent à *hâler, hâlent, hâlent, hâlent.* Quand ils aperçoient, au bord du trou, cette belle princesse assise dans le panier, mon Dieu! il y en a un qui dit: "C'est à moi, celle-là. Je la garde pour en faire ma femme." Les frères veulent se chicaner, se battre. La princesse dit: "Accordez-vous donc; ne battez-vous donc pas. J'ai encore une de mes sœurs, en bas, qui est bien plus belle que moi; et elle doit monter." — "Ah bien! ils disent, c'est encore mieux, *on* va *hâler* l'autre." Ils jettent le panier en bas. L'autre princesse *embarque,* et elle monte comme l'autre. Quand elle est rendue en haut, la chicane reprend entre les frères: "Qui est-ce qui va avoir *ct'elle*-là?" — "C'est pour moi!" — "Ne vous chicanez donc pas. *Pou'qua*[2] *faire de* vous chicaner? J'ai une de mes sœurs en bas, qui est sept fois plus belle que moi." — "Ah! ils répondent,

[1] Hovington disait: " . . . *sur* mon père."

[2] Pourquoi faire.

nous choisirons." Renvoient le panier où, en bas, se place une autre princesse. Ils en font encore autant.

S'apercevant qu'il ne doit rester que Petit-Jean et sa cage en bas, ils se préparent à partir: "Mais, mais, mais! ça ne ferait pas; il faut toujours bien remonter l'oiseau." La dernière princesse dit: "J'ai une de mes sœurs en bas et qui est bien plus belle que moi." Renvoient le panier. Une fois le panier redescendu, Petit-Jean, sans y penser *sur* le moment, met l'oiseau dedans. "Mais, il se dit, ça ne fera pas; il me faut tout envoyer avant l'oiseau." Il y met sa princesse, la fille du grand sultan, et il sonne la cloche. Ah bien *bonté!* quand les frères, en haut, la voient arriver, ils pensent: "C'est un ange de beauté," tellement ils la trouvent belle. En disant: "Montons l'oiseau aussi," ils font redescendre le panier. *Comme* de vrai, il faut bien que Petit-Jean envoie l'oiseau le premier, parce qu'ils ne peuvent pas monter deux à la fois, et il n'est pas question de laisser l'oiseau en bas, le dernier. Il le met donc dans le panier, sonne la clochette. L'oiseau monte. Les frères, en haut, disent: "Ah, voici la cage et l'oiseau." Seigneur! l'oiseau est caduc, il ne grouille pas, il ne chante pas, il ne fait aucun signe de vie. Il est comme endormi, mort. Les princes disent: "C'est égal, *on* va l'amener, toujours." Il y en a qui disent: "Nous ne laisserons pas Petit-Jean en bas?" Les princesses répondent: "Non, non!" Renvoient le panier. "Tiens! ils disent, jouons lui un tour. Si nous le montons, il va se choisir la plus belle princesse, et c'est lui qui héritera de la couronne de notre père, de la cage et de l'oiseau. C'est impossible! Tiens, il faut le faire tuer. Montons-le un peu, et de là nous le ferons tomber." Tous les frères sont consentants; ils veulent se débarrasser de Petit-Jean. Se tenant un peu plus loin, prêtes à partir, les princesses ne s'aperçoivent pas de ce qui se passe. Petit-Jean se place dans le panier, sonne la clochette et il commence à monter, il monte. Quand il est à peu près à la moitié de la hauteur, ses frères se disent: "Bon! il est assez haut. S'il retombe au fond, il n'aura plus l'idée de remonter." Un d'eux coupe l'*amarre*. On peut *ben crère* qui lui, dans le panier, *si* il descendait! Culbute *par su* culbute. . . Il arrive en bas quasiment mort.

Toujours *qu*'il est là, éntendu à terre, au fond de la caverne, à la noirceur. "Ils m'ont trigaudé. Il y a quelque chose qui va mal; mais c'est égal." La bonne-femme, qui a entendu le *bordât*,[1] s'en vient voir, au pied de la caverne. Elle voit Petit-Jean à bout de souffle. Ah, mon Dieu! elle le pogne vitement, en disant: "Je m'en doutais bien, que ça arriverait; c'est bien arrivé!" Elle le prend, l'amène, le couche d[ans] un beau lit, dans son lit de coutume. Elle le soigne avec toutes sortes d'onguents et de remèdes, pour le guérir. Dans le *temps de rien*, le voilà revenu.

[1] Bruit, remue-ménage; dérivé de l'anglais "bother." (?)

Une fois qu'il est bien, il se demande ce qu'il va faire pour remonter. Il n'y a plus d'*amarre*, ni de panier, pour remonter. "Faut que je reste ici. C'est la seule affaire."

Il continue à vivre avec la bonne-femme. Il n'est pas si mal, puisqu'il a de quoi boire et manger. Mais, ce qui manque, c'est qu'il ne peut pas sortir, aller trouver sa princesse.

Pas mal longtemps après, il commence à s'ennuyer. En s'approchant, la vieille lui dit: "Vous avez l'air à vous ennuyer terriblement." Il répond: "Oui, je m'ennuie, *certain*. Ça fait longtemps que je suis ici, tout seul, *point rien* pour aller parmi le monde."

Il part et il s'en va voir son petit cheval vert, qui, en le voyant entrer, commence à hennir un peu. Après lui avoir donné à manger, il le peigne et il le *trime* [1] *comm' i' faut*. . Le petit cheval dit: "Tu m'as rendu un bon service; tu m'as soigné *à la* perfection. Mais, à présent, il faut que tu me fasses un bienfait, Petit-Jean." — "S'il y a moyen, répond Petit-Jean, je te rendrai tout ce que je pourrai." — "Tiens, il dit, prends ton sabre et coupe moi les deux jambes, les deux bras. Après ça, laisse-moi tomber sans *virer* la tête pour regarder. Ne regarde pas comment *c'que* je me *trime*. Tu sortiras tout de suite et tu t'en iras au château." — "*Créyé!* Petit-Jean dit, non! Il n'y a pas de danger, tu m'as trop rendu de services. Nous mourrons tous les deux plutôt. C'est à croire. . . !" — "Il le faut, il le faut absolument. Si tu ne le fais pas, ça ne sera point bien." — "*Badame!* si tu y tiens. . . Mais c'est terrible comme tu me fais de la peine. Après m'avoir sauvé la vie plusieurs fois et m'avoir tout fait gagner, tu veux que je te tue." — "Oui, fais ce que je t'ai dit. Il n'y a pas d'autre moyen." — "C'est décidé." — "Mais, par exemple, ne regarde pas derrière toi, je t'en avertis. Quand tu auras coupé mes quatre membres, tu *vireras* le dos. Sauve-toi au château, pour ne revenir qu'un peu plus tard." Ça lui coûte bien, mais il finit par tout promettre. Décidé, il prend son sabre,[2] s'avance vers son petit cheval. Puis . . . ça lui coûte, mon *Dou!* "Frappe, dit le cheval, ne crains pas; n'aie pas peur, tu ne me feras pas grand mal. Je te demande de faire cet ouvrage et je ne me mettrai pas en défence *avec* toi." Toujours qu'il se résout, coupe les deux bras, coupe les deux jambes. Le cheval tombe à-bas, comme de raison, et il se met à se débattre. Petit-Jean, lui, fait comme il doit faire. *Revirant de bord*, il sort de l'étable à la course, et il s'en va au château. Ça *l'occupe*. Au bout d'une *escousse*, il veut aller voir ce que devenait le cheval. Il se dit: "Il est toujours bien mort. Je vas aller le porter ailleurs, l'enterrer avec soin. Il vaut bien ça, et il ne faut pas le laisser pourrir dans l'écurie."

[1] Anglicisme. [2] Toujours prononcé "*sable*."

Le voilà qui part. Tout à coup il voit venir *envers* lui un beau monsieur. "Qu'est-ce que c'est ça? dit Petit-Jean; il y a encore du monde, ici? D'où vient cet homme? S'il veut faire des *gestes*, j'ai mon sabre." S'approchant, il le salue: "Bonjour, monsieur!" — "Bonjour, monsieur!" — "Mais d'où venez-vous donc? Il y a longtemps que je suis ici, et je n'ai encore vu d'autre être vivant que la vieille sorcière, qui ne m'a pas non plus averti de votre présence." — "Elle ne vous l'a pas dit parce qu'elle n'en sait rien. Si vous dites que vous ne m'avez pas vu, vous vous trompez bien. Vous m'avez vu plus [1] souvent que vous le pensez." — "Je vous dis que non; je ne vous ai jamais vu." — "N'aviez-vous pas un cheval? Bien, il dit, c'est moi." C'était son cheval vert qui s'était reformé en monsieur, après avoir été longtemps métamorphosé. "Vous m'avez délivré; et le seul moyen d'y arriver, c'était de me couper les membres comme vous l'avez fait." — "Ah! que j'en suis content, bien content!" dit Petit-Jean. Le cheval reprend: "Mais vous avez été trigaudé par vos frères, et vous voulez sortir de ce monde-ci, je le sais." — "Oui, c'est bien vrai, j'ai été trigaudé et je ne peux plus trouver le tour de remonter sur la terre." — "Moi, je suis un homme comme vous, après avoir été longtemps changé en cheval. A présent, j'ai mon idée. Restez avec moi pendant quelque temps, et quand le moment sera venu, nous chercherons ensemble un moyen pour vous faire remonter. Vos frères sont terribles *de* vous avoir fait un coup comme ça. Je ne comprends pas pourquoi. Dans tous les cas, si vous voulez me promettre de ne point leur faire de dommage, — vous pourrez seulement les punir un peu, — je trouverai bien un moyen de vous aider." — "Ah! je vous le promets bien, et je serai content de retourner dans mon pays."

Petit-Jean reste là pendant quelques jours. Un bon matin, son ami, le bel étranger, lui dit: "A présent, nous allons nous *grèyer* pour vous monter sur la terre. C'est pas mal difficile; voyez-vous, la vieille qui reste ici est une sorcière. Il faut qu'elle disparaisse d'ici." Petit-Jean répond: "*Créyé!* elle m'a rendu des bons services." — "Ça ne fait rien." — "Elle m'a bien rendu service; et je ne peux pas l'oublier." — "N'oubliez pas qu'une fée a tous les tours, tous les moyens pour ensorceler. Elle est vieille, mais elle peut encore vous faire sortir de la caverne, si elle veut. Prenez-en ma parole. Allez lui demander de le faire."

S'approchant de la vieille fée, Petit-Jean dit: "J'ai une chose à vous proposer, ma grand'mère. *Ce n'est pas ca*,[2] faut que vous me montiez au haut de la caverne." — "Comment veux-tu que je te monte là-haut? Je n'ai pas de griffes; je ne suis pas un chat, ni un

[1] Toujours prononcé *pu*.

[2] Il n'y a pas à dire.

oiseau. Il n'y a pas moyen, je ne peux pas te porter sur mon dos." — "Ah! vous me porteriez bien, si vous vouliez. Vous allez vous *appareiller* et venir me porter au bord du trou. Si vous refusez, je vous coupe le cou." Il avait bien fait de prendre son sabre, car il ne savait pas à qui il avait affaire. Quand elle se voit menacée, elle dit: "Je vas essayer; mais je ne promets pas de vous rendre. Je suis trop vieille." — "Si vous voulez me rendre vous le pouvez. Autrement ça sera de votre faute."

Aussitôt que Petit-Jean *embarque* sur son dos, elle part. Dans la grotte, elle commence à monter en *graffignant*[1] les murs, comme le fait un écureuil. Elle ne monte pas fort, on peut bien croire, avec Petit-Jean sur son dos. Quand ils sont sur le point d'arriver en haut, elle se plaint: "Mon Dieu! je ne peux pas aller plus loin, je suis trop fatiguée; *on* va tomber, *on* va tomber." — "Ah, ma vieille *bigrèse*, si tu ne me rends pas au bord, *appareille*-toi, tu vas mourir. Tu es comme mes frères; tu me rends a moitié chemin et tu veux me laisser tomber pour te débarrasser de moi. Mais tu ne réussiras pas. Travaille encore!" Elle recommence à gratter, gratte. Enfin, Petit-Jean réussit à se mettre les mains sur le bord du trou. Après les mains viennent les pieds; voilà Petit-Jean sorti. "Bonne-femme, il dit, rien ne me retient de [ne] pas te couper le cou pour avoir voulu me trahir. Mais vas-t'en comme tu le voudras, parce que tu m'as rendu bien des services." Ce que sont devenus la vieille et le beau monsieur si longtemps transformé en cheval vert, je ne pourrais pas vous le dire.

Quant à Petit-Jean, lui, il se dit: "Il faut que j'aille voir où sont mes frères. Je suis bien sûr qu'ils sont mariés. S'ils peuvent avoir pris la mienne! . ."

Comme il entre au château du roi, son père, ses frères l'aperçoivent. "Mon Dieu! ils crient, voilà Petit-Jean. *Quand on pense!*" Le vieux roi, qui les entend, répond: "Mais vous m'aviez dit qu'il était mort." — "Nous le pensions bien mort, soyez en sûr. La corde a cassé et le panier a disparu avec Petit-Jean." — "Vous auriez bien dû m'en avertir et mettre un autre panier," — ils mentaient, les *bons riens!*[2] Quand les princesses le voient arriver, elles sont contentes, on n'en parle pas! C'est un bonjour! Petit-Jean entre au salon du roi, où la cage de l'oiseau d'or *félix* est suspendu. Si vous aviez vu l'oiseau! Lui qui, depuis son arrivée, est toujours triste, caduc, malade au point d'en mourir, en voyant paraître Petit-Jean, il commence à chanter, à chanter, à turluter, à parler; enfin, c'était un oiseau de vérité!

Le roi dit: "Tes frères te pensaient morts, mais moi, j'espérais encore te voir revenir." Petit-Jean raconte la trahison de ses frères, qui

[1] Pour *égratignant*.

[2] Contraction de "bons à rien."

voulaient tous avoir la plus belle princesse pour femme. Ici, l'oiseau d'or *félix* fait son trille, le plus beau qu'on ait jamais entendu. Ce trille voulait dire quelque chose que tous ont compris. Petit-Jean déclare: "Je ne veux pas tirer vengeance de mes frères; c'est une promesse que j'ai faite." Bien qu'il soit vieux, le roi ne dédaigne pas les belles princesses. Comme il est veuf, il ne refuse pas pour lui-même la plus âgée des princesses. Aux deux princes reviennent ses deux sœurs; et à Petit-Jean, la fille du grand sultan, la plus belle de toutes.

Petit-Jean ne tarda pas à avoir la couronne de son père. Il paraît que c'est là ce que l'oiseau d'or *félix* avait demandé, dans son trille.

87. LE RUBAN BLEU.[1]

C'était une veuve qui n'avait qu'un petit garçon, Petit-Jean; pauvre comme la gale. Le petit garçon, âgé, je suppose, de quatorze ans, était *feluette*, maigre; il ne pesait pas trente livres.

Ils s'étaient bâti une petite maison *à* travers des gros *habitants* riches. Par pitié pour la veuve, les *habitants* lui faisaient filer de la laine, de la filasse, à l'année. Elle vivait donc *avec* son *rouette;* et si elle n'avait pas toujours ce qu'elle voulait avoir, elle se tirait toujours d'affaire.

Un jour qu'elle était *après* filer comme de coutume, il lui vint une idée. En tâtant un paquet de laine de trois ou quatre livres, qu'on lui avait donnée à filer, elle se dit: "Si j'en volais un peu ici et là, je vivrais mieux." Elle commença par prendre un demi-quarteron. D'une affaire à l'autre, elle vint à prendre un quarteron de tout le monde. [A la fin] elle prenait une demi-livre.

Les *habitants* se sont aperçus que la veuve les volait. Ils ont dit: "Oui? Tu nous voles? *D'abord que* tu nous voles, [nous allons] abandonner de te faire filer. Tu apprendras à mieux faire."

En perdant son gagne-pain, comme de raison, monsieur, *ça* été la misère *tu suite*[2] — elle n'avait pas d'*avances*. Elle dit à son petit garçon: "Il faut que tu quêtes." Il répond: "Je quêterai bien."

Le lendemain matin, elle lui donne un petit sac pour ramasser de la fleur,[3] et une petite chaudière pour ramasser du beurre ou bien de la graisse. Avant de partir, il demande: "Comment *c'qu*'on dit?" Elle répond: "Tu demanderas la charité pour l'amour du bon Dieu." *Ça fait qu*'il part nu-pieds, nu-tête, et il arrive chez le premier voisin. Il demande la charité pour l'amour du bon Dieu. La femme le prend par le bras, ouvre la porte et le jette dehors en lui donnant un coup de pied au derrière. "Va, petit voleur de laine, pareil à ta mère."

[1] Raconté par Jean Bouchard, en juillet 1916, au village des Eboulements (Charlevoix). M. Bouchard naquit aux Eboulements, en 1855.

[2] Tout de suite.

[3] Fleur de farine.

Pour piquer au plus court, il passe chez tous les *habitants*, dans le village, et il revint chez sa mère avec rien. Ils l'avaient tous reçu de la même manière. Sa mère dit: "Tu n'as pas été quêter?" — "Mais, il demande, c'est-*i* toujours de même quand on quête: un coup de pied au derrière, 'Va-t'en, petit voleur de laine, pareil à ta mère'?"

La bonne-femme comprend bien ce que ça veut dire. Elle dit: "Mon petit garçon, il faut *laisser* la place."

Le soir, elle prend un peu de fleur qui lui reste, le détrempe avec de l'eau, et en fait six galettes. Les galettes n'étaient pas bien bonnes.

Ils partent, monsieur, le lendemain matin. En partant, elle dit à son petit garçon: "Petit-Jean, on va faire une promesse avant de partir: C'est de ne pas prendre un [sou] [1] à qui que ce soit." Il prennent la forêt et ils marchent.

Ça faisait trois jours qu'ils marchaient dans cette grand' forêt, comme ça, Petit-Jean par-devant, et la bonne-femme, par derrière. Tout à coup un bout de ruban bleu barre le chemin à Petit-Jean, à peu près d'un pouce de *large* et d'une brasse de *long*. Il part pour le ramasser. "Laisse-le là, lui dit sa mère, tu sais bien la promesse que nous avons faite avant de partir; de ne pas prendre un sou à qui que ce soit."

Il dit: "Oui, ma mère! mais vous savez bien que si je ne le ramasse pas, jamais on ne le retrouvera. Ça fait trois jours que nous marchons dans ce bois." — "N'importe! laisse-le, toujours." Petit-Jean lâche le ruban. Mais il avait le bout de ruban sur le cœur.

Quelques arpents plus loin, il dit: "Je ne sais pas ce qui me prend là. J'ai mal dans le corps, un affaire épouvantable! Marchez toujours. Je vous rattraperai bien." Fait semblant de se mettre dans une petite talle de branches. Dans un bois, on est *betôt* caché d'une personne. Quand sa mère ne le voit plus, il *revire de bord*, et revient à la course au bout de ruban. Arrivé au bout du ruban, il [se déshabille] et se l'attache autour du corps. Dans ces forêts-là, il y a souvent du gros bois. Petit-Jean se trouve près d'un gros merisier qui aurait bien fait cinq cordes de bois, et dont les racines étaient levées pas moins de deux pieds de terre. En partant, en *dévirant*, Petit-Jean s'accroche *la grosse* orteil dans les racines, crac! renverse le merisier, monsieur! Il part à la course, rattrape sa mère. "Tu as été bien longtemps." — "Ah, il dit, je suis malade; je ne sais pas ce que j'ai. Dans mon corps, c'est une affaire épouvantable." Il prend *le* devant, comme de coutume, et il continue à marcher.

Devers trois heures, dans l'après-midi, ils arrivent dans un *bûché*, où le bois avait été coupé et où les *repoussons* sont [de] la hauteur de la poutre.[2] Petit-Jean dit à sa mère: "*On* n'est pas loin du monde,

[1] Bouchard dit "une *cent*" (angl.)

[2] Prononcé "*poudre*."

ici. *Ça'* été *bûché* il y a quelques années." Ils avancent encore un peu sur le bord d'une côte. *Dans* le pied de la côte, une petite maison. "Bien, il dit, voilà du monde. *On* va coucher là, *à* soir." *Ça fait* qu'ils descendent la côte, ils arrivent à la petite maison; cognent à la porte, *r*entrent. Ils aperçoivent, monsieur, un gros géant assis à la porte du poèle. "Bonjour, il dit, gros géant!" Le géant répond: "Bonjour!" — "Est-ce que nous [1] pourrions coucher ici, à soir?" Le gros géant répond: "Ce n'est pas bien commode de coucher ici. *Tant qu'*à moi, il n'y a point de danger; mais j'ai deux garçons qui sont bien féroces. Dans tous les cas, c'est encore moi qui *est* le maître. Vous ferez ce que je vous dirai, et il y a une chance de vous garder. Vous allez souper de bonne heure. Mes garçons arrivent ici *au soleil couché*. Vous rentrerez dans cette chambre et vous coucherez dans ce lit. Il faudra que je couche au bord du lit pour vous garder." Après avoir soupé, *vers le soleil couché*, ils vont se mettre au lit; le vieux géant, lui, se place près de la porte de la chambre.

Au soleil couché, mes deux gars arrivent, monsieur, avec chacun une vache morte sur le dos. Ils [jettent] ça dans la place. "*Cou'don, poupa*, il y a quelque chose ici, *à* soir." — "Je crois qu'il y a quelque chose; mais ce n'est pas pour vous autres." — "Ah, ce n'est pas ça! il y a quelque chose ici, *à* soir." — "Mangez ce que vous avez apporté et allez vous coucher." Ils mangent donc à leur goût, montent en haut et ils se couchent.

Le lendemain matin, *au soleil levé*, mes deux gars partent encore pour la journée. Après leur départ, la bonne-femme se lève, le bonhomme et Petit-Jean aussi. La vieille fait le déjeuner.

Le géant est veuf, la bonne-femme est veuve. Le vieux aime encore les *criétures*, la bonne-femme aime encore les hommes. Ça fait qu'il la demande en mariage, dans la journée. La mère de Petit-Jean dit: "Oui!" Ils se mari*ssent*.

Après ça, il faut bien que les fils du géant endurent leur belle-mère, et leur frère, Petit-Jean. Comme Petit-Jean couche en haut dans la chambre voisine de celle des géants, une nuit, il les entend parler, mais sans pouvoir comprendre ce qu'ils disent. Se mettant à chercher dans la cloison, il trouve un trou de nœud. C'est là qu'il se colle l'oreille, pour écouter. Un géant dit à l'autre: "Demain, il faut aller jouer *de* la balle; il y a longtemps que nous n'avons pas joué." L'autre répond: "Oui, *on ira* jouer *de* la balle." Ils s'endorment là-dessus.

Mes gars se lèvent, le lendemain matin. Après le déjeuner, ils s'en vont jouer *de* la balle. Petit-Jean se lève et prend une bouchée *à la course*, en disant à sa mère: "Je m'en vas les voir jouer." — "Reste ici! tu irais te faire faire mal, là." — "Ah! je ne leur ferai pas de mal,

[1] *On* est le plus souvent employé à la place de *nous*, quand ce pronom joue le rôle de sujet.

quand même *que* j'irai leur voir jouer *de* la balle." Le bonhomme dit: "Ma femme, raconte-moi donc ce qu'il dit là, ton petit garçon." — "Il voudrait aller voir tes garçons jouer de la balle." — "Laisse-le donc aller! Ils ne lui feront pas de mal." Petit-Jean demande à son beau-père: "Par où *c'qu'*on passe, pour y aller?" Il répond: "Prend le petit sentier;[1] ils sont là-bas, pas loin." Petit-Jean part, nu-pieds, nu-tête, et il arrive là où sont les géants.

Ils sont à cinq arpents l'un de l'autre, avec une petite balle de mille livres, qu'ils se frondent de l'un à l'autre, comme ça. A ce moment, c'est celui de là-bas qui a la balle. "Eh! il dit, regarde le petit ver de terre, qui est près de toi, là." Il lui fronde la balle, monsieur, comme s'il avait voulu le tuer. Mais mon Petit-Jean, caché derrière une souche, regarde venir la balle. Comme elle arrive, le croirez-vous? Petit-Jean *pogne* la balle, en disant: "Guette-la! je vas te l'envoyer *à'ct'heure.*" Il l'envoie droit en l'air. La balle part *z z z!* en beuglant comme une scie-*ronde.* La voyant monter en l'air, les deux gars partent, mes amis, prennent le bois. "Eh, eh! dit Petit-Jean, où allez-vous? Venez jouer *de* la balle. Tu me l'as envoyée, je te la renvoie. Reviens donc!" Mais ils ne *dévirent* pas la tête seulement, prennent la forêt et le diable les emporte.

Petit-Jean part et s'en revient à la maison. Sa mère dit: "Tu n'as pas été longtemps." Il répond: "Ces deux innocents-là, en me voyant arriver, ils m'ont frondé leur balle. Je l'ai prise et je l'ai frondée à mon tour, mais je l'ai frondée mal, par exemple. Sortez sur la *galerie;* on l'entend encore beugler dans l'air." Le père et la mère sortent, et *z z z!* dans l'air, on l'entend encore beugler comme une scie-*ronde.* "*Cré Gieu!* dit le bonhomme, ton petit garçon est donc bien fort?" — "Mais, elle dit, un pauvre petit garçon de quatorze, quinze ans, qui ne pèse pas trente livres, qui est *feluette.* . ." — "Tu appelles ça pas fort, toi? Avoir tiré une balle de mille livres droit en l'air, et si fort que, cinq minutes après, elle beugle encore comme une scie-*ronde* . . .?" Le géant prend une peur terrible de Petit-Jean. Ça lui ôte de la façon, monsieur! Il ne mange quasiment plus. A sa femme, il dit: "J'ai une peur *du diable* de ton Petit-Jean. J'ai peur qu'il nous détruise." — "Ah! elle dit, es-tu fou?" — "Je ne suis pas fou. Avoir frondé une balle de même, *qu'on l'*entend encore beugler dans l'air, une heure après qu'il l'ait lancée. . . J'en ai une peur du diable! Si tu voulais dire comme moi, *en essaierait* de le détruire avant qu'il nous joue quelque mauvais tour." — "Ah bien! ça serait le reste, par exemple!" répond la mère. "Ah oui! je ne peux plus vivre, avec Petit-Jean ici." Elle demande: "Comment vas-tu t'y prendre, pour le détruire?" Il répond: "Demain matin, en te levant, plains-toi et dis que tu es bien malade. Je lui enverrai chercher des pommes dans

[1] Prononcé "*chantier.*"

un pommier *qu*'il y a pas loin d'ici, un pommier gardé par sept géants, les géants les plus forts de la terre, qui sont attachés à ses racines. Quand ils le verront arriver, ça ne leur prendra pas de temps, aux sept, à le manger."

De fait, à neuf heures, le lendemain matin, la mère n'est pas encore levée. Petit-Jean, à la porte du poèle, attend le déjeuner. Tout à coup il ouvre la porte de la chambre de sa mère, et il dit: "Qu'est-ce qu'il y a donc, ce matin, ma mère? Vous ne vous levez pas?" Elle répond: "Ah! pauvre petit garçon, je suis bien malade, *à* matin. C'est la mort qui vient, je pense." — "Qu'est-ce que vous avez?" — "Ah! je ne le sais pas." Petit-Jean se *devire* vers le géant: "Grand géant, il n'y a pas de remède pour ça?" — "Il y en aurait bien un. Si elle avait la pomme du pommier gardé par les sept géants, elle serait bien guérie." — "Pour où passe-t'on pour y arriver, à ce pommier?" — "Prends le petit sentier que voilà. Au bout de quelques minutes, tu y arriveras."

Petit-Jean part à la course, nu-pieds, nu-tête, *que* le diable l'emporte. Il arrive au pommier, qui couvre un arpent d'*embranchure*. Les pommes y sont grosses comme des bols à lait, rouges comme du feu. Il y en a au moins cinquante minots, dans l'arbre. Apercevant les sept géants, au pied du pommier; "Eh, eh! il dit, je suis venu chercher une pomme pour ma mère, qui est bien malade." — "Ah! mon petit ver de terre, que viens-tu faire ici?" — "Mon géant, il n'y a pas de redite avec moi." En disant ça, Petit-Jean lui met la main sur la tête et lui tord le cou. Saute à côté, arrache le pommier et se le [met] sur le dos. Le voilà partie, emportant le pommier sur son épaule, et traînant les géants qui y sont attachés.

En arrivant à la maison, il regarde aux géants. Plus de géants; il n'en reste plus que les têtes — leurs corps s'étaient perdus en chemin.

En regardant par le chassis, le bonhomme dit à sa vieille: "*Quand on pense!* le voilà avec le pommier sur le dos." Petit-Jean plante le pommier dans la cour, casse une pomme, l'apporte à sa mère. "Tiens, maman, voici une pomme." Dans deux minutes, la bonne-femme est bien.

Mais ça ne ramène pas le bonhomme, ça, monsieur! Il ne peut plus regarder Petit-Jean, il en a perdu l'appétit; il se meurt de peur. "Tiens! il dit à sa vieille, demain matin, tu vas encore faire la malade et, bien chétive, tu ne te lèveras pas. J'enverrai le petit garçon dans la forêt où il y a deux licornes. [1] Le roi y a envoyé des armées autant comme autant pour les détruire, mais elles n'ont jamais pu leur faire perdre un poil de sur le corps. Elles ont une corne de trois pieds dans le front, et elles rouvrent la gueule assez pour dévorer un homme tout grand et debout. Tu peux bien croire que quand Petit-Jean se

[1] Prononcé *lucornes.*

montrera à elles, elles le traverseront *de travers en travers* avec leur corne; et nous en serons débarrassés."

Le lendemain matin, Petit-Jean est encore à la porte du poèle, qui attend le déjeuner. A neuf heures, pas encore de mère. Rouvre la porte de sa chambre: "Voyons, maman, *à* matin, vous ne vous levez pas?" — "Ah! mon *pau'ptit* garçon, aujourd'hui, je ne verrai pas coucher le soleil; je vas mourir." Il dit: "Vous ne mangez donc pas de pommes?" — "J'en mange bien encore, mais ça ne me fait plus rien."

Il se *devire devers* son beau-père; il dit: "Il n'y a donc plus de remède pour ça?" Le géant répond: "S'il elle avait du lait de deux vaches qu'il y a dans la forêt, elle serait guérie." — "Bien, il répond, je vas y aller. Par où faut-il passer?" [1] — "Prends ce petit sentier-là et marche. Va-t'en dans la forêt. Quand tu seras contre un tel arbre, monte sur la racine. Appelle les vaches, et elles vont venir."

Ça fait que il part à la course dans le petit sentier, avec sa petite chaudière, et file. Arrivé près de l'arbre qu'on lui avait dépeint, monte sur la racine et se met à appeler les vaches. Voilà tout d'un coup, monsieur, un tremblement de terre. "*Acré gieu!* il dit, ce que c'est ça?" Les vaches, ça venait en abattant deux perches de bois [de largeur], chaque *bord* d'elles, la gueule ouverte pour avaler un homme tout droit debout. Leurs yeux étaient comme du feu. "La la! il dit, ces maudites vaches-là n'ont jamais vu de monde, donc?" Une vache arrive; il la prend par les cornes, l'écrase à genoux. Elle a beuglé, monsieur! Et l'autre vache, qui est sept fois plus forte, approche. Voilà encore un autre tremblement de terre. Petit-Jean dit: "Je suppose qu'en voilà une autre." Il regarde. L'autre approchait en abattant un*e* demi-arpent d'arbres chaque *bord* d'elle. [En montant la voix,] Petit-Jean dit: "La la la! *ce que c'est ça?* Ces maudites vaches-là n'ont jamais vu de monde, donc?" Il la prend par les cornes, l'écrase à genoux. "Si je les lâche, elles vont [se sauver] . . . Il les *vire* comme ça, tête à tête, ensemble, il leur pique les cornes *de travers en travers* dans la tête, et il rive une corne *sur* un sens et l'autre *sur* l'autre. "Ah, ah! il dit, de même vous êtes bien attachées." *Tire* les vaches, sa chaudière bien pleine de lait. Il n'avait pas de misère à les *tirer;* elles avaient le *paire* gros. Il y avait longtemps qu'elles n'avaient pas été *tirées.*

En partant, il laisse les vaches attachées. "Je crois bien que je vas vous laisser de même, en cas que j'aie encore besoin de vous autres." Prend le petit sentier et s'en revient à la maison.

En s'en revenant à travers le bois, il aperçoit *comme* un vieille bâtisse, qui avait la mousse longue comme le doigt. "Qu'est-ce que c'est, cette vieille bâtisse-là? Je crois bien que c'est une cabane *à sucre.*" Il ne *faussait* pas son chemin pour y aller, dans tous les cas.

[1] Texte: "Par où c'est *c*(*e*) qu'on passe?"

[Quand il arrive à la maison,] le bonhomme, dans le chassis, le regardait venir. "Le voilà et *quand on pense qu*'il a *tiré* les licornes; sa chaudière est pleine de lait." Petit-Jean dit à sa mère: "Maman, buvez du lait!" La bonne-femme prend du lait. La voilà bien.

Ça ne ramène pas le géant, ça, monsieur! Le voilà qui ne mange pas, boit pas, fume pas. Tout est arrêté *sur lui*. Petit-Jean lui dit: "Pourquoi donc ne m'avez-vous pas donné une *amarre* pour les attacher? Elles étaient farouches." Le géant répond: "Elles n'avaient pas coutume d'être farouches comme ça." — "Mais, [ajoute Petit-Jean,] en m'en venant dans le bois, j'ai vu *la manière d'une* vieille bâtisse. Qu'est-ce qu'il y a dedans, donc?" — "C'est un vieux garçon, un ami." Petit-Jean: "Ah bien! il faut que j'aille lui rendre une visite, le chercher, le voir."

Il part et s'en va dans la vieille maison. Après qu'il est parti, le bonhomme dit: "S'il entre là, il n'en sortira plus. C'est le Croupion-de-l'univers qui y reste. Mais il ne sera jamais capable d'y entrer."

Petit-Jean arrive à la porte, une porte en fer de douze pieds de *haut*, six pieds de *large*, six pouces d'*épais*, [ayant] des gonds de quatre pouces avec une *not*,[1] en dehors, de six pouces. Il y avait trois pièces dans la porte, et la serrure était d'au moins quatre pieds carrés. Le mur de la maison était de quatre pieds d'*épais*. Rien qu'une seule pierre faisait le pan d'en avant. Le marteau [de la porte] avait été remonté *avec* un engin.

Petit-Jean prend le marteau, [le fait tomber,] et attend *une secousse*. Rien. Prend le marteau pour la deuxième fois [et le fait tomber;] met l'oreille dans le trou de la serrure et commence à écouter. Rien. Prend le marteau pour la troisième fois. Il cogne au marteau. Le marteau entre d'un demi-pouce par coup dans le fer. Se met l'oreille dans le trou, pour écouter. Rien. Il se met la bouche au trou de la serrure et il crie: "Si tu ne viens pas m'ouvrir, je vas défoncer." Rien.

Il se recule à peu près de quinze pieds et il [se lance] les deux talons dans la porte, arrache les trois gonds, monsieur! qui étaient pris dans les murs de pierre. La porte s'en va voler *dans* l'autre pan de la maison. Petit-Jean entre. Dans la cuisine, *ce qu*'il aperçoit? Un gros géant qui est assis contre sa table. Quand le géant le voit, il se lève pour l'avaler tout de suite, dans une bouchée. Mais il *prend ses sens* [à la pensée que] pour défoncer une porte semblable, ça ne prend pas rien qu'un enfant d'école. Il se *rassit*.

Petit-Jean demande: "Pourquoi n'es-tu pas venu m'ouvrir la porte?" — "Je ne t'ai pas entendu frapper." — "Tu m'as bien entendu; j'ai frappé assez fort. Mais je l'ai défoncé *itou*." Le géant dit: "Viens toujours ici." Ils s'*assistent* chacun de chaque côté de la table — une grosse table en fer. Mon gros géant part et il s'en

[1] Angl. *nut*.

va chercher un gros flacon de *djin'* avec une boite de cigares. Prennent un coup, fument un cigare.

Petit-Jean dit: "Gros géant, *on* tirerait bien un coup de poignet, tous les deux?" Le géant répond: "Oui! du poignet, c'est dans mon jeu." — "Mais, dit Petit-Jean, prends garde à toi de me faire mal, toi, le Croupion-de-l'univers, moi qui ne pèse pas cinquante livres; prends garde à toi de me faire mal!" Les voilà, chaque bord de la table, qui se prennent la main. Petit-Jean dit: "Tire, gros géant!" — "Bien! il dit, je ne sais pas . . . , je tire, mais je ne suis pas capable de te renverser. Je ne comprends pas comment tu as la main faite, toi. J'ai tiré avec bien du monde, et personne n'a résisté avec moi. . . Mais toi, je ne suis pas capable de te *grouiller* la main." Petit-Jean répond: "Tu dis ça pour me faire un *coup de cochon* et me frapper la main après la table." — "Non, non, je suis empêtré." — "Puisque c'est comme ça, dit Petit-Jean, je vas te montrer comment on tire au poignet, moi." Petit-Jean [donne] un coup, amène la main du géant sur la table. Voilà la main coupée ici, au poignet. . . Petit-Jean prend la main coupée et la jette contre le mur. Le géant dit: "Petit-Jean, tu me fais mal!" Prennent encore un coup, fument un cigare. "Tiens, dit Petit-Jean, *on* tirerait bien encore *du* poignet." — "Tu m'as fait mal; je ne tire plus." — "Mais tu as encore une bonne patte, la patte gauche." Le gros géant n'aime pas à tirer. Toujours qu'ils se prennent la main gauche. Petit-Jean répète: "Prends garde à toi! ne me fais pas de *coup de cochon*, cette fois-ci." Le géant dit: "C'est curieux, je ne suis pas capable de te *grouiller de* sur la table. Je ne comprends pas comment tu as la main faite." — "Je vas te montrer comment on tire." [Donne] encore un coup, ramène la main sur la table, la coupe au poignet et la jette contre le mur. Le géant va pour lui donner un coup de pied. En disant: "Mon gros maudit, tu vas sortir d'ici!" Petit-Jean *prend* une main par-dessus la *fourche* du cou du géant et l'autre dans le *fourchon;* il vous l'*adresse* à travers le chassis grillé de barres de fer, et il lui fait faire un trou bien rond dans la grille. Par en dehors, le géant pique la tête dans une butte de terre; la terre remonte cent pieds en l'air. Il va sans dire qu'après ça, monsieur, il n'en restait pas beaucoup, du géant; il était devenu gros comme mon poing; il n'y en avait plus; il était tout usé.

Petit-Jean dit: "*A'ct'heure*, il doit y avoir quelque chose dans cette maison-là." C'était bien plus grand qu'il ne le croyait, un château, ni plus, ni moins. Il se met à parcourir les chambres. Dans une chambre, il y avait une princesse. "Ah! mon petit jeune homme, *ou c'que tu d'viens?* Es-tu du ciel ou de la terre?" Petit-Jean répond: "Ne faites donc pas la simple! En avez-vous bien vu du ciel, depuis que vous êtes ici?" — "Je n'en ai vu ni du ciel ni de la terre. Par

où es-tu entré?" Il répond: "La porte est bien assez grande pour moi." — "Mais, tu n'as pas vu le gars, à la table?" — "Ah! il dit, oui! Il voulait bien que je fume avec lui, que je prenne un coup, et qu'*on* tire *du* poignet. . . Venez donc avec nous autres." — "Ah! elle répond, s'il nous voyait ici, tous les deux ensemble, il nous avalerait *d'*une bouchée." — "Ah! répond Petit-Jean, il n'y a pas de danger. Sortez voir, sortez, sortez!" Il la prend par la main et il l'amène dans la cuisine. "Tiens! il dit, regardez ses deux grosses pattes de devant, qui sont plaquées après le mur. Regardez le trou dans le chassis, par où il a passé. On en est bien débarrassé."

La princesse, que le géant avait volée, était bien contente d'être délivrée. "*A'ct'heure* que tu m'as délivrée, Petit-Jean, elle dit, je n'en [épouserai] jamais d'autre que toi." — "Ah! belle princesse, me marier *à'ct'heure*, moi, un *pau'* petit jeune homme qui n'a pas encore quinze ans? Je ne fais rien que commencer ma jeunesse. Il ne faut pas me marier encore. . . . Vous allez vous en aller chez vous; et j'irai vous [épouser] dans un an d'ici." Mais elle ne veut pas entendre parler de ça; elle veut se marier tout de suite. Mais Petit-Jean refuse: "Vous n'avez pas besoin d'essayer de bien des paroles. Vous allez vous en retourner chez vous, et j'irai vous épouser dans un an d'ici."

*Ça fait qu'*ils se sont embrassés et ils se sont virés dos à dos. Elle s'est en allée chez ses parents, et lui, chez son beau-père.

En arrivant chez eux, Petit-Jean dit à son beau-père: "C'est un vieux garçon d'une belle façon. Je vous dis que j'ai été reçu, là! Il m'a fait fumer des cigares, boire du *djin'*. J'étais bien, là! Il m'a invité d'y aller tous les jours."

Le bonhomme n'en revenait pas. Le soir, après qu'il est couché, il dit à sa vieille: "Tiens! ton petit garçon, il a une force pas naturelle chez lui. . . Demain, je vas partir pour la journée. Quand tu seras toute seule avec lui, tu lui demanderas ce qu'il a, pourquoi il est si fort. Tu es sa mère; il va te le dire."

Le lendemain matin, le bonhomme part pour la journée, et la vieille reste seule avec son petit garçon. Pendant que sa mère lave la vaisselle et *balie* la place, Petit-Jean reste assis devant le poêle, fumant sa pipe. "Tu es toujours bien fort!" dit la vieille. "Tiens, tiens, tiens! répond Petit-Jean. . . Continuez à *balier* votre place." — "Tu peux toujours bien me dire pourquoi tu es si fort; je suis ta mère, et je ne *te déclarerai* pas." — "*Baliez, baliez* votre place! Vous n'avez pas besoin de le savoir." — "Tu peux toujours bien me le dire; il n'y a pas de danger. Ne crains pas!" — "Vieille tannante! il dit; vous savez bien, quand nous sommes venus, dans la forêt, . . . le bout de ruban bleu dans le sentier? . . . C'est ce bout de ruban-là, que j'ai autour du corps, qui me donne toute ma force." — "Ah! répond sa mère, tu peux *ben crère* que tu le garderas *ben*, si tu veux."

La journée se dépense, monsieur! Le soir, le vieux géant arrive. Après souper, la veillée n'est pas longue. Le géant a hâte de se coucher pour avoir des nouvelles. "Lui as-tu demandé ce qu'il a?" Elle répond: "Oui!" — "Qu'est-ce qu'il a?" — "Quand nous venions dans la forêt, il a trouvé un beau petit ruban bleu. Il se l'est mis autour du corps." — "Ah! il dit, oui? . . . S'il a ce bout de ruban-là autour du corps, *il y a garde* d'être fort. Nous l'avons cherché deux ans 'de temps,' ce ruban-là, moi et mes garçons, et nous n'avons jamais pu le trouver."

Ça fait que la vieille s'endort; mais le bonhomme, lui, il ne s'endort pas. *Devers* minuit, quand il voit que Petit-Jean est bien endormi, il se lève, et il s'en va dans sa chambre. Il *décache* Petit-Jean, prend le ruban par le bout, arrache le ruban d'autour de son corps, l'attache autour de lui-même, et il s'en va se coucher.

Le lendemain matin, mon gros géant se lève et il s'en va rouvrir la porte au petit garçon. "Petit-Jean, il dit, lève-toi, *à* matin." Petit-Jean se réveille, saute *'aut en bas* du lit, écrase sur ses jambes. "Ah! il pense, j'ai été trahi!" Met la main à ses hanches; le bout du ruban est parti. "Mets ta calotte et viens ici!" dit le géant. Petit-Jean met sa calotte et va trouver son beau-père, qui le prend *par-dessus* la *fourche* du cou. Au-dessus de la porte, il y a un *parçoué.* Prend le perçoir et le passe par les deux yeux du petit garçon. Ouvrant la porte, il l'envoie. "Prends le chemin, *à'ct'heure;* va-t'en!"

Petit-Jean prend le chemin et s'en va. Il n'est pas fier; il n'a plus son bout de ruban; il a les deux yeux crevés. . .

Mais son dessein, par exemple, c'est de gagner chez la princesse qu'il a délivrée. Ce n'est pas bien 'commode;' il ne voit pas clair. Le voilà *crampé* . . . Mais avec une langue on va à Rome. S'il ne voit pas clair, il parle.

Ça lui prend un an, monsieur, pour arriver chez le roi, le père de la princesse. On lui dit que la princesse doit se marier le lendemain. Tout déguenillé, les cheveux lui descendant sur le dos, la barbe longue, nu-pieds, il demande de rester, la nuit, au château du roi.

Il y a là des servantes *en masse*, et des cuisiniers qui préparent les noces, pour le lendemain. Petit-Jean s'assied contre le poèle et il commence a conter des histoires, toutes les histoires de force qu'il avait *fait* dans sa vie. Les autres écoutaient et trouvaient ça drôle. Pendant ce temps-là, on avait entassé les pâtisseries dans le poèle et on avait chauffé un peu fort, pour écouter les histoires.

Une servante dit: "Ces pâtisseries-là ont cuit un peu fort; elles ne sont pas *servables* sur la table. Je vas aller chercher la princesse." La princesse, elle, était dans la chambre d'en haut avec son prince. La servante cogne à la porte. "Qu'est-ce qu'il y a?" demande la princesse. "On a laissé chauffer une *façon* de pâtisserie un peu fort.

Descendez donc voir si elles sont *mettables* sur la table. . . C'est à cause d'un jeune homme tout déguenillé, qui ne voit pas clair et qui nous conte des histoires de force." Toutes ces histoires-là, la princesse les savait. Elle comprend. En se *dévirant* vers son prince, elle dit: "Vous allez m'excuser, il faut que j'aille en bas."

En arrivant à la cuisine, elle reconnait Petit-Jean tout de suite; elle le prend par le bras et elle l'amène dans une chambre. Elle lui coupe les cheveux; elle lui fait la barbe, elle le lave comme il faut, et elle lui fait mettre un habit de prince. Le prenant *par-dessous* le bras, elle le conduit devant son père, le roi. "Mon père, c'est lui qui m'a délivrée, et c'est à lui que je me marie, aujourd'hui." Tout en colère, le roi répond: "Ah! si c'est ça que tu choisis, tu peux prendre le chemin et t'en aller quand tu voudras."

La belle princesse prend Petit-Jean par le bras et s'en va, en dehors de la ville, le long du chemin, avec lui. Pour dîner, ils entrent dans une petite maison, où ils sont bien reçus.

Après avoir marché toute la journée, ils soupent et ils couchent ailleurs, plus loin, dans la campagne.

Le lendemain, ils repartent. Assis sur le bord du chemin, ils se mettent à regarder les vaches, dans un clos. Une des vaches, à travers les autres, se frappait aux souches ou montait sur les tas de roche qui se trouvaient devant elle. Elle ne voyait pas clair. Le clos *pendait* et, dans le bas, il y avait des trous d'eau. La princesse dit à Petit-Jean: "Ne *grouille* pas; attends-moi ici." Elle passe la clôture et elle s'en va mettre la main sur le dos de la vache. La vache a peur, monsieur! elle prend le *descendant* au galop, se lance dans le [marais] et, en tombant, s'enfonce la tête dans un trou d'eau. Elle finit par s'arracher comme elle peut, de là. Mais il y avait du changement. Elle *parait* [1] les souches et les tas de roches. Elle voyait clair.

La princesse se dit: "C'est une chose bien curieuse. Cette vache-là était [aveugle] pourtant. Elle se frappait partout, elle allait se jeter dans les trous d'eau; et voilà qu'elle voit clair comme les autres, *à'ct'heure*." Elle vient trouver Petit-Jean: "Petit-Jean, elle dit, je viens d'apprendre une chose surprenante, là." — "Tiens, qu'est-ce que tu as vu?" — "Qu'est-ce que j'ai vu? J'ai vu une vache [aveugle]. Quand je lui ai mis la main sur la croupe, elle a pris l'épouvante, de peur, et elle est allée tomber dans un trou d'eau, au bas du clos. Depuis qu'elle est sortie de là, elle voit clair comme les autres." — "Ah! dit Petit-Jean, vous regrettez d'avoir choisi un aveugle comme moi, et vous voulez me noyer!" — "Non, non, elle dit, viens! Je vas te plonger la tête dans le même trou d'eau; c'est peut-être de l'eau qui rend la vue. Et tu verras." Le prenant *par-dessous* le bras, elle saute la clôture. Rendue à la source, elle lui sauce la tête dans l'eau.

[1] Éviter.

Petit-Jean sort de là avec ses deux yeux comme vous et moi. C'était de l'eau pas ordinaire, de l'eau qui rend la vue. Imaginez-vous comme ils sont contents, l'un et l'autre!

La princesse dit: "*A'ct'heure*, je ne peux pas me promener bien longtemps de même avec toi. Il n'y a pas d'autre chose à faire; il faut se marier tout de suite." — "Se marier? répond Petit-Jean; non, pas encore! J'ai un voyage important à faire avant de me marier. Retournez chez vos parents; ils seront bien contents de vous recevoir. Si mon voyage prend un an, s'il prend deux ans, s'il prend trois, attendez-moi. Mon voyage fait, je reviendrai pour vous épouser." Elle ne veut pas en entendre parler. Elle pleure, elle s'arrache les cheveux. Mais Petit-Jean répète: "C'est inutile, je ne me marie pas avant d'avoir fait mon voyage." Voilà la princesse consentante; il le fallait bien. Ils se souhaitent le bonjour.

La princesse s'en retourne chez ses parents et Petit-Jean gagne chez son beau-père, le géant.

Arrivé, Petit-Jean approche par en arrière de la maison, pendant que le bonhomme et sa femme jardinent en avant de la maison. Regarde par le chassis, dans la cuisine; aperçoit son bout de ruban bleu sur la perche. La porte est fermée *en* clef, le chassis est couvert de barres de fer. Pas moyen d'entrer. "Si je vas en avant, ils vont m'apercevoir, ils vont me tuer. Comment faire? Si j'avais une pioche, il se dit, je pourrais faire un trou pour entrer dans la cave. Un coup dans la cave, il n'y *a pas de soin!*" Cherche partout en arrière de la maison, ne trouve rien, seulement qu'un bout de bois franc d'un pied de long.

Il prend ça, monsieur, et il se met à piquer sous le *solage*. Pique, pique, arrache la terre avec ses mains. D'un côté, il n'y a rien d'impossible! Il vient à bout de se faire un trou; il se fourre dans la cave. Là, il ouvre la trappe, monte dans la cuisine, prend son bout de ruban, se l'attache autour du corps.

La première question, c'est une claque dans la porte. Les clous passent en sifflant entre le bonhomme et la bonne-femme. Ils se *redevirent*. Ce qu'ils aperçoivent? Petit-Jean, dans la maison. "Ah! ma bonne-femme, Petit-Jean est dans la maison. La ruban qui était sur la perche, tu peux bien croire qu'il l'a."

"Viens ici, bonhomme! dit Petit-Jean, avance!" Voilà le bonhomme en chemin; il faisait un pas et il en reculait trois. "Avance, mon vieux, avance!" Il avance. Il se jette à ses genoux et il lui demande excuse. "Il n'y a pas d'excuse, il n'y a rien! Le perçoir est là, bonhomme; tu vas voir comment on se sent quand on a les yeux crevés." Prenant le bonhomme par les épaules, il lui passe le perçoir par les deux yeux. Il *prend* une *main par sur la fourche* du cou et une main *par* dans la *fourche*, et puis il vous le *retrousse*, mon-

sieur! En partant le géant passe à travers une butte de terre; la butte de terre monte cinquante pieds en l'air. Quand le géant a arrêté en l'air, il n'en restait plus rien. C'était le tour de sa mère. . . (Nous omettons ici un passage, pour ne pas offenser le lecteur.)

Après avoir réglé ses comptes avec sa mère et son beau-père, il est parti. C'était pour aller chez le roi, épouser la princesse.

Je voulais aller aux noces, mais ils ne m'ont pas invité. J'ai demandé à Petit-Jean de me donner son ruban bleu, mais je vous en [donne ma parole], monsieur, il a encore le ruban autour du corps et il n'est pas près d'en faire cadeau à personne.

88. LES BOSSUS.[1]

Il y avait, une fois, un homme et une femme. L'homme, un bossu, était jaloux comme un *betsi*.[2]

Tous les jours, il se *grèyait* un voyage de chaussures dans sa voiture, pour aller les vendre dans les paroisses. Bien des fois, il n'était que trois où quatre heures en voyage, et il s'en revenait quand la jalousie le prenait.

Un bon matin, il dit à sa femme: "A matin, je pars, et je te réponds que je ne reviendrai pas avant demain *au* soir." Sa femme dit: "Tu feras bien comme de coutume; quand ta *jalouserie* te reprendra, tu reviendras à la course." — "Ne crains pas, ma femme! je te réponds que je ne reviendrai pas avant demain *au* soir."

Pendant qu'il est parti, monsieur, *ce* qui *ressoud* à la maison de la femme? Trois bossus, bossus comme son mari, bossus devant, bossus derrière, bossus au mitan, bossus dans le dos; enfin ça n'était qu'une bosse — comme son mari. La femme dit: "Mes pauvres enfants, c'est terrible comme vous êtes bossus comme mon mari!" Les bossus demandent à déjeuner à la femme. Elle répond: "Oui, je vas vous donner à déjeuner."

Quand ils sont à déjeuner à table, elle voit son mari que revenait *à pique* de cheval. Elle dit: "Vous êtes morts, mes amis! voilà mon mari; et c'est certain qu'il va tous vous tuer." Elle avait un grand coffre du temps passé, de six pieds de long et ça de haut.[3] Elle *fout* les trois bossus dans le coffre. Mais ça prend de l'*arse*, et, pour fermer le coffre et *virer* les clefs elle est obligée de monter dessus à deux pieds.

Son mari arrive. Ce n'est pas un homme, c'est un diable. Il

[1] Conté par Marcel Tremblay, surnommé "Poisson," à Saint-Joseph (Eboulements, Charlevoix), en juillet 1916. Marcel Tremblay, né en 1840, est dépourvu d'instruction; il a demeuré pendant une assez longue période dans les centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre.

[2] Pour Bec-en-scie, oiseau. Edmond Tremblay, fils, nous expliqua que "le *betsi* est un oiseau gros à peu près comme une pie, jaloux de tous les autres oiseaux."

[3] Un geste indiquait ici la hauteur.

culbute tout, dans la maison. Il culbute le coffre cinq ou six fois, il viraille tout. Mais c'est inutile, il ne trouve rien. Il dit à sa femme: "Je m'aperçois que c'est la *jalouserie* qui m'a fait faire ça. Je vas repartir et je te réponds que je ne reviendrai pas." Mon gars *revire de bord* avec sa voiture.

Ça avait distrait sa femme, qui prit quelque temps à repenser aux bossus dans le coffre. Au bout d'une couple d'heures, elle pense aux bossus. — "Mon Dieu! elle dit, ils sont bien morts." Elle va ouvrir le coffre. Ils étaient morts comme trois clous, comme on dit. "Comment faire pour me débarrasser de ces bossus-là?"

Elle s'en va à la ville, elle engage un charretier pour aller jeter un bossu mort à la rivière; deux piastres *qu*'elle promet au charretier. "Bien, elle dit, Monsieur, je vas toujours bien vous l'*appareiller.*" Les bossus étaient raides comme des barres. Elle en prend un, le *mâte* après le poteau de la porte, sur la *galerie.* Le charretier arrive, en disant: "Madame, où est votre bossu?" — "Monsieur, le voici." Prend le bossu, l'*embarque* dans sa charrette. Arrivé sur le bord de la rivière, attrape le bossu, une main par *sus la fausse* du cou et l'autre *par* le fond de ses culottes, et le lance dans la rivière. *Revire de bord.*

Du moment que le charretier est parti avec son voyage, la femme prend un autre bossu, et le met à la même place.

Le charretier arrive. "Bien, il dit, madame, payez-moi!" — "Monsieur, comment, vous payer? Faites votre ouvrage et je vous paierai." — "Comment, mon ouvrage?" Elle dit: "Voilà votre bossu, là." Vous comprenez bien, le charretier est en diable. Il se demande comment le bossu est revenu. Rattrape le maudit bossu, et le remet dans sa charrette, pas de bonne humeur, vous n'en doutez pas. Arrivé sur le bord de la rivière, il vous le *pogne* et il le tire dans le milieu de la rivière, en disant: "Tu ne reviendras pas de là."

Revient à la maison: "Bien, il dit, madame, payez-moi. Deux voyages pour un, sûrement *que* j'ai gagné mon argent!" Mais *duront* qu'il était allé porter son bossu, la femme avait sorti le troisième et l'avait mis le long de la porte. "Comment, elle dit, monsieur, vous payer? Mais faites votre ouvrage, et je vous paierai." — "Comment, mon ouvrage? Mais j'ai déjà fait deux voyages." Il était en colère. "Tiens! elle dit, voilà votre bossu, là." Ce n'est plus un homme, c'est un diable, le charretier. Il attrape le bossu et je vous garantis qu'il ne le men*it* pas poliment. Arrivant sur le bord de la rivière, il vous le lance *qu*'il traverse quasiment la rivière. "Cette fois-ci, je ne le reverrai plus."

Revenons au bossu en vie, le cordonnier. La jalousie l'ayant repris; il s'en revenait à la course. Le charretier, en *revirant* sa voiture, s'*adonne* à regarder au bas du pont; il voit venir le bossu. "Ah! il dit, mon maudit, je t'ai tiré par ici, et tu reviens par là? Bien, je te dis que tu ne passeras pas, cette fois."

Pendant que la jalousie surmonte le bossu qui s'*enfile* sur le pont, le charretier se plante dans son chemin, il vous l'attrape et il le lance à la rivière.

Ça fait de même que mon charretier avait [débarrassé] [1] la femme de ses trois bossus et de son mari. Il méritait les deux piastres qu'elle lui avait promises; et il n'a pas manqué de les avoir.

89. LE BÂTON D'OR.[2]

C'était un homme, un Gascon, qui n'avait pas mangé depuis trois ou quatre jours. Entre dans une auberge, s'avance au comptoir. Il dit au maître de l'auberge: "*Catédise!* [3] un bâton d'or long de même et gros comme ça, comment *ce que* ça vaudrait?" — "Eh, eh! dit l'aubergiste, ne demandez pas ça devant le monde." Prend mon Gascon, le *hâle* en dedans du comptoir, et ensuite le fait monter en haut, dans une chambre. Il dit à ses servantes: "Soignez-moi cet homme-là, que rien ne manque." Ça valait bien de l'argent, un beau bâton d'or long de même et gros comme ça.

Quinze jours s'écoulent. Le maître de l'hotel se dit: "Je vas faire descendre mon Gascon, pour lui acheter son bâton d'or." Au Gascon qui s'approche, il dit: "Tu vas me vendre ton bâton d'or, au moins?" — "Comment, monsieur? il répond; *catédise!* je ne l'ai pas; c'était en tout cas que je le trouvasse." [4] L'[hôtellier] prend le Gascon par les épaules et il le tire près de vingt-cinq pieds dans l'air, en dehors de l'hôtel. Et je vous assure qu'il ne l'a plus revu.

Le Gascon n'a pas marché bien longtemps avant d'apercevoir une quantité d'hommes travaillant, près d'une rivière, à construire un pont. Près du pont, il prend un plomb, le suspend à une ficelle, se donne des manières d'homme occupé, va et vient, marche d'un côté, marche de l'autre, toujours le plomb devant lui, dans la main.

Le chef des charpentiers dit à ses hommes: "Voilà un étranger qui en sait long dans l'ouvrage des ponts. . . . Eh, eh! monsieur, venez vous en donc déjeuner avec nous autres; après déjeuner vous examinerez ce que nous avons fait." — "*Catédise! ça n'est* pas de refuser; j'irai bien."

Après un gros déjeuner, ils s'en viennent au pont. "Que pensez-vous de notre ouvrage?" demandent les charpentiers. "Bien! il répond, *catédise!* vous avez bien fait de ne pas le faire sur le long de la rivière, mais de le faire sur le travers." Fâchés de lui avoir donné

[1] Tremblay dit "*clairé*," angl. de "to clear."

[2] Conté par Joseph Mailloux, en juin 1916, à Saint-Pascal (Eboulements, Charlevoix). M. Mailloux, alors âgé de 85 ans, avait appris ce conte de son père.

[3] M. Mailloux ne mettait cette exclamation que dans la bouche de ceux qui, dans les contes, étaient des Gascons.

[4] Ici le conteur imitait ce qu'il supposait être la prononciation d'un Gascon.

à déjeuner pour ça, ils le prennent par les épaules, et ils le lancent un grand bout, en l'air.

Après ça, ils ne l'ont plus revu.[1]

90. ROBERT ET SON SAC.

(Conte d'enfants.)[2]

C'est un homme qui s'appelle Robert. Il est pauvre, pauvre; il n'a seulement qu'un grain de blé. Il arrive à une maison. "Madame, voulez-vous que je mette mon sac dans votre escalier?" — "Oui, monsieur." Il va [faire une promenade].[3] Entre une poule, qui mange son grain de blé.

Quand Robert revient, la femme dit: "Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance: ma poule a été manger votre grain de blé." — "Je veux la poule ou le grain de blé, répond Robert; je veux la poule ou le grain de blé. — "Prenez la poule, que je ne revoie plus jamais de ma vie avec."

Il prend la poule et il s'en va à une autre maison. "Madame, voulez-vous que je mette ma poule dans votre étable?" — "Oui, monsieur." Il met la poule dans l'étable et il va [faire une promenade]. Pendant qu'il [se promène], le cochon rentre dans l'étable, mange la poule. Voilà Robert qui arrive. La femme dit: "Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance. Mon cochon a été manger votre poule." — "Me faut la poule ou le cochon; me faut la poule ou le cochon." La femme répond: "Prenez le cochon, que je ne vous revoie plus jamais de ma vie avec."

Robert prend le cochon. Il arrive à une autre maison. "Madame, voulez-vous que je mette mon cochon dans votre étable?" — "Oui, monsieur." Il met le cochon dans l'étable et il s'en va [faire une promenade]. Pendant qu'il est parti, la vache entre dans l'étable et mange le cochon. A Robert qui arrive, la femme dit: "Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance. Ma vache a rentré dans l'étable, mangé le cochon." — "Il me faut la vache ou bien le cochon; il me faut la vache ou bien le cochon." — "Prenez la vache, que je ne vous revoie plus jamais de ma vie avec."

Prend la vache, s'en va à une autre maison. "Madame, voulez-

[1] Le conteur avait des notions et plusieurs histoires curieuses au sujet des Gascons. Il concluait: "Les Gascons sont des gens bien polis. Ils sont tous pauvres; mais quand l'un d'eux réussit à faire quelque chose, les autres se mettent tous sur lui" (c'est-à-dire vivent à ses dépens).

[2] Recité par Annette Tremblay, âgée de six ans, en 1916 (Quai des Eboulements). Appris de sa mère, Marie Tremblay, qui, à son tour, l'avait entendu conter par des vieillards de l'endroit, quand elle était petite fille.

[3] La petite conteuse dit: "Il va *prendre une marche,*" un anglicisme qui lui vient probablement de sa mère, qui a déjà travaillé dans des manufactures américaines.

vous que je mette ma vache dans votre étable?" — "Oui, monsieur." Il s'en va [faire une promenade,] après avoir dit à la petite fille: "Tu soigneras ma vache; tu lui donneras des feuilles de chou, *à ras* le four." La petite fille avait compris "sous le four." Elle emmène la vache. La vache n'a pas pu manger sous le four. La petite fille bat la vache, bat la vache, tue la vache. Robert arrive. La femme dit: "Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance. Ma petite fille a été tuer votre vache." — "Me faut la petite fille ou bien la vache; me faut la petite fille ou bien la vache." — "Prenez ma petite fille, qu'on ne vous revoie plus jamais."

Robert met la petite fille dans un sac. Il part et il arrive à une autre maison, chez la marraine de la petite fille. "Madame, voulez-vous que je mette mon sac dans votre escalier?" — "Oui, monsieur." Il met le sac dans l'escalier et il va [faire une promenade].

Les gens de la maison mangeaient de la bouillie. Les enfants disent: "Maman, que la bouillie est bonne!" Dans le sac, la petite fille dit: "Si j'en avais, de la bouillie, ma marraine, j'en mangerais bien." La femme va voir dans le sac; elle trouve sa *fillole.*[1] Elle la cache sous un lit avec trois grosses assiettées de bouillie, et elle met dans le sac, à sa place, trois gros chats.

Robert arrive. La femme dit: "Monsieur, il ne vous *a* pas arrivé de malchance." — "C'est bien!" Il prend son sac; il part. Après avoir marché un petit bout, il dit: "[Qu'est-]ce que ma petite fille a à grouiller, donc?" Il regarde dans le sac; les trois gros chats lui sautent au cou, l'étranglent.

C'était bien bon pour Robert.

91. LE SPECTRE.[2]

(Anecdote.)

La veille de Noël au soir, plusieurs *habitants* des Eboulements se trouvaient à Québec. Un vieillard de Beauport était là, avec eux, à fumer sa pipe.

Comme personne ne parlait, un gars des Eboulements dit: "Le père! racontez-nous donc quelque chose." Le bonhomme d'abord ne veut pas parler, il se fait prier. Mais il finit par dire:

Enfin! comme *on* se trouve ici un jour comme aujourd'hui, je vas vous raconter une petite histoire. Voilà trente ans qu'est arrivé cet événement-là, à Beauport, où je suis né et où j'ai toujours demeuré.

Un jour de la veille de Noël, me voilà pris ici à Québec, pour des affaires de familles, qui se trouvaient entre les mains d'un notaire. Des personnes à qui j'avais affaire ne se trouvaient pas chez elles, ou

[1] Filleule.

[2] "Une histoire" contée par Joseph Mailloux, qui l'entendit de Casimir Perron, de Québec, il y a à peu près trente ans.

n'étaient pas encore arrivées; de manière que je ne fus prêt que bien tard à partir de Québec pour retourner à Beauport.

Il faisait un gros vent, une neige qui tombait *à* l'abondance. Mais j'étais bien accoutumé à voyager dans les gros temps; ça ne me dérangeait pas! Mais le vent, au lieu de diminuer, augmentait encore.

En chemin, je me suis souvenu que les gens de la ville ne voulaient pas que je laiss*îs* Québec, ce jour-là; me disant: "Il fait bien mauvais; il y a assez de neige pour vous embourber et de vent pour vous cacher le chemin. Partir sur le chemin, c'est périr en voulant s'en aller chez *eux!*"

Mais l'inquiétude en pensant à ma famille, ma femme . . . enfin, m'avaient fait partir. Il faisait bien mauvais, j'en suis d'accord. Rendu dans la Canardière, je perds le chemin. Je pense en moi-même: "C'est fait, je suis un homme perdu! *Vire* vent derrière. "Si j'ai la chance de rencontrer une bâtisse, je pourrai me sauver la vie; mais s'il n'y en a pas, c'est fait, je suis un homme mort." Toujours, la pensée de ma femme et de mes enfants me faisait tenir bon; je marchais, mais sans voir à un pied en avant de moi, dans la neige emportée par le vent. Peu après, je m'aperçois par mon haleine — qui raccoursit tout-à-coup — que j'étais arrivé près d'un mur.[1] En effet, ça me parut une maisonnette. Arrive à la porte, frappe. J'entends une voix légère, un voix jeune me dire: "Entrez!" En ouvrant la porte, surpris, j'aperçois, derrière la cheminée, un squelette, un squelette de jeune homme, qui me dit: "Je ne m'attendais pas de vous voir." Et moi, je ne trouvais rien à répondre. Le spectre [2] me parle encore: "Je suis heureux de vous voir, moi." — "Mais dites-moi donc la raison pourquoi." — "Parce que, répond le squelette, parce que, à la même époque, un soir comme aujourd'hui, à la veille de Noël, dans une tempête à peu près pareille, j'étais assis dans ma maison, près du feu, à l'heure où vous avez frappé. J'entendis une voix a la porte, qui me demandait l'hospitalité pour la nuit. Je lui répondis non, de continuer son chemin. L'homme me redemand*it*, une deuxième fois: 'Il fait bien mauvais; il y a danger d'y périr, il y a danger d'y périr!' Mais ma réponse, c'était que je ne voulais loger personne. La troisième fois enfin, me fâchant de lui entendre répéter la même chose, je lui criai: 'Si vous persistez, je vous ferai politesse d'une balle.' Le lendemain matin, la vent était tombé; deux hommes sont entrés ici me dire qu'ils venaient de trouver un individu mort, gelé, dans la neige, tout près de ma maison. Bien certain, c'était celui qui m'avait demandé l'hospitalité. Le même soir, j'ai tombé d'apoplexie. Dans

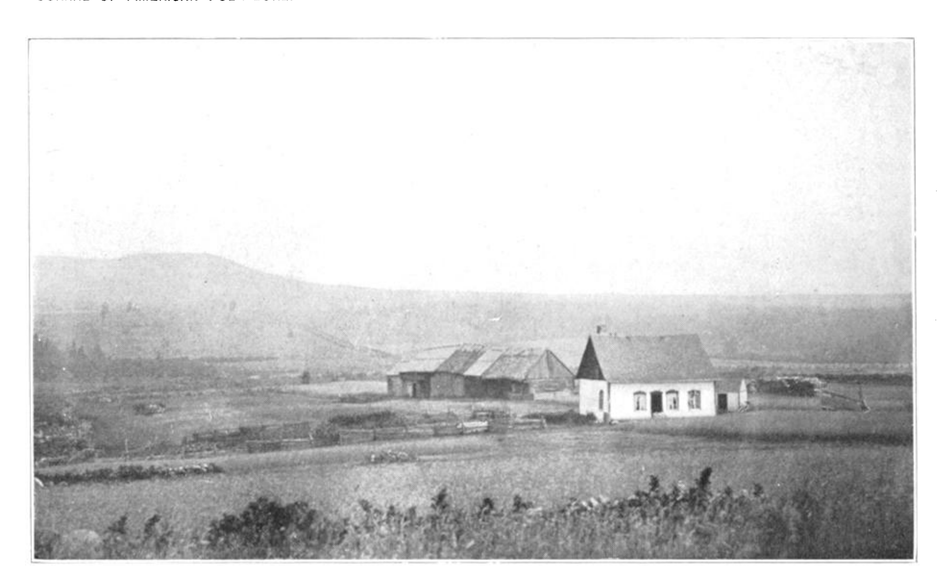
[1] Le conteur, M. Mailloux, ici ajouta incidemment: "J'ai constaté la méme chose bien des fois, la nuit, en me levant: quand j'arrive près d'un mur, ma respiration est bien plus courte."

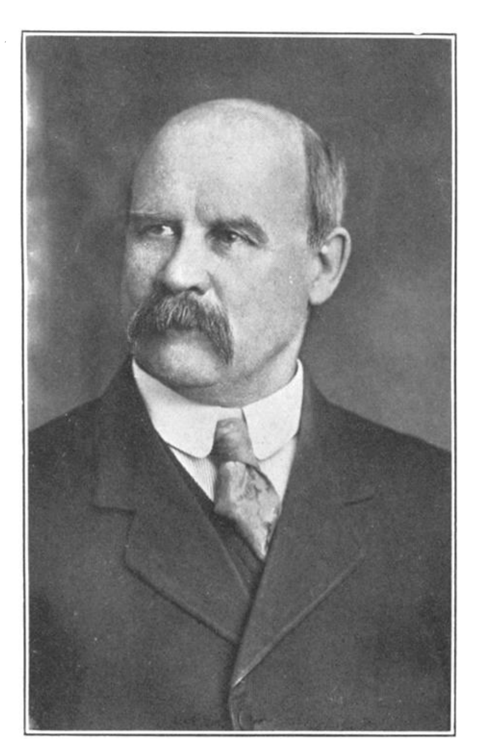
[2] Le conteur disait "*sceptre.*"

deux heures je suis mort seul, sans sacrements; et je devais rester privé de la vue de Dieu pour jusqu'à ce que, le même jour, à la même heure, quelqu'un revienne encore me demander l'hospitalité. J'ai attendu dix ans, en regardant la porte. En venant, vous allez me rendre heureux. Servez-vous de ma maisonnette pour la nuit; mon châtiment est fini.

C'est tout.

OTTAWA, CAN.





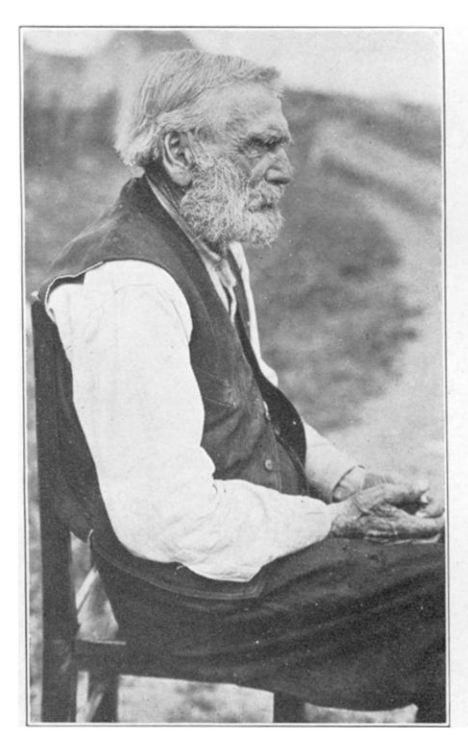


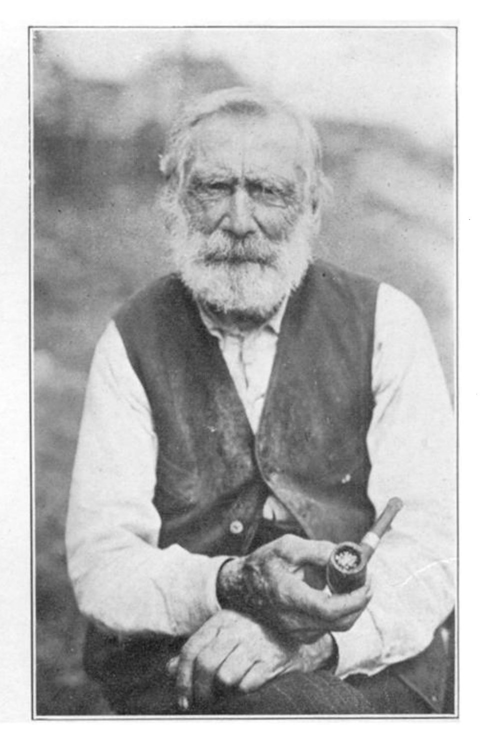
1. Maison, grange et étable (avec encorbellement, qu'on appelle *abàvent*), près de la Baie-Saint-Paul (Charlevoix, P.Q.)

2. (*A gauche*) M. Vincent-Ferrier de Repentigny, chanteur, né dans Beauharnois, et résidant à Montréal.

3. (*A droite*) M. Joseph Rousselle, chanteur et conteur, né dans Kamouraska, et resident à Montréal.

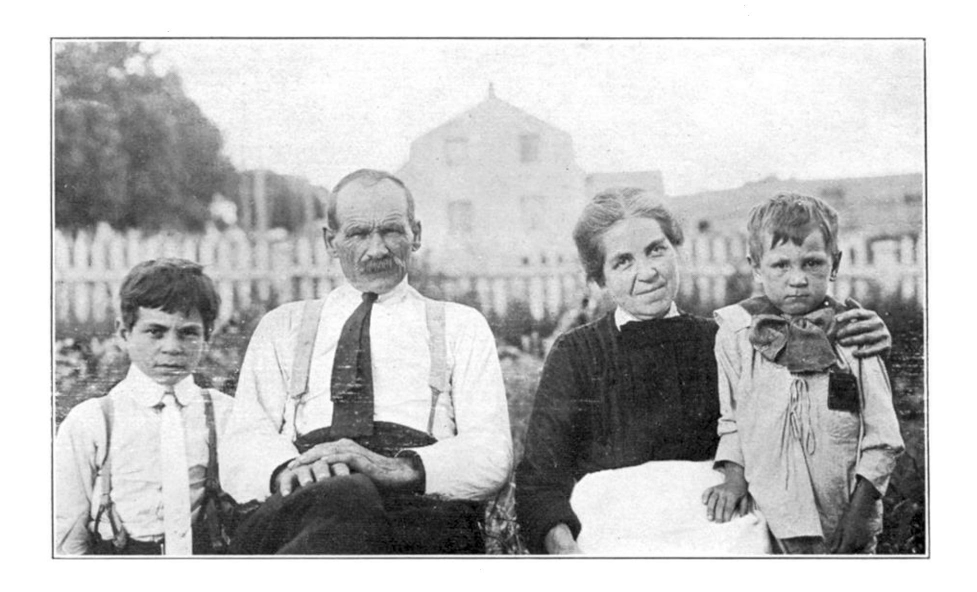


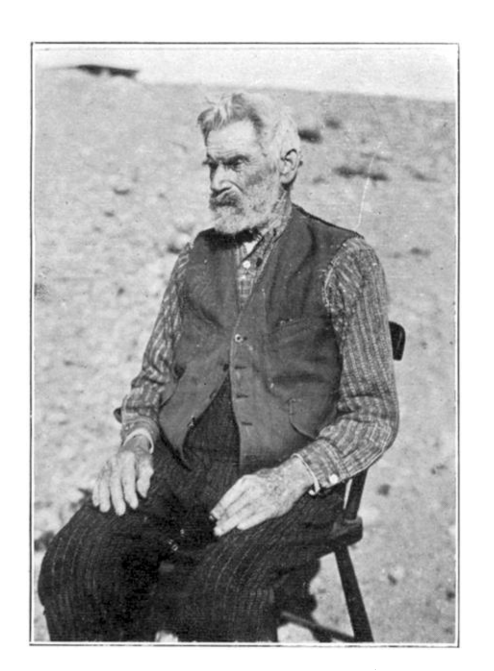


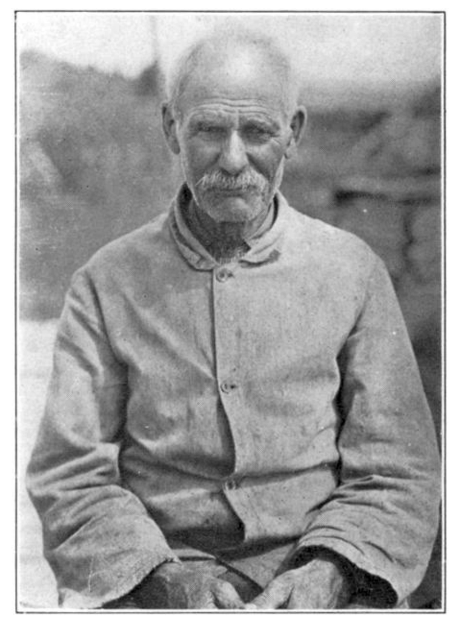


1. Conteur et chanteuses, à Saint-Pascal (Charlevoix): M. Joseph Mailloux, ses filles et petites-filles.

2 et 3. Le conteur, M. Joseph Mailloux, âgé de 85 ans (1916). Saint Pascal (Charlevoix, P.Q.)







1. M. Jean Bouchard, conteur; Madame Bouchard, chanteuse; et leurs enfants. Eboulements (Charlevoix, P.Q.)

2. (*A gauche*) M. Edouard Hovington, chanteur et conteur, âgé de 89 ans (1916). Tadoussac (P.Q.)

3. (*A droite*) M. Marcel Tremblay, conteur et chanteur, âgé de 76 ans (1916). Saint-Joseph (Eboulements, P.Q.)